SOCIETE
AUGUSTIN
BARRUEL

✔ CENTRE D'ETUDES ET DE RECHERCHES
SUR LA PENETRATION ET LE DEVELOPPEMENT
DE LA REVOLUTION DANS LE CHRISTIANISME

✔ Courrier : 62, Rue Sala 69002 LYON

SOMMAIRE N° 26

SOMMAIRE Nº 1

SOMMAIRE Nº 2

SOMMAIRE Nº 3

SOMMAIRE Nº 4

SOMMAIRE Nº 5

SOMMAIRE Nº 6

SOMMAIRE Nº 7

SOMMAIRE Nº 8

SOMMAIRE Nº 9

SOMMAIRE Nº 10

SOMMAIRE Nº 11

SOMMAIRE Nº 12

SOMMAIRE Nº 13

SOMMAIRE Nº 14

SOMMAIRE Nº 15

SOMMAIRE Nº 16

SOMMAIRE Nº 17

SOMMAIRE Nº 18

Mort et résurrection du Thomisme au XIX ° siècle

Toute la pensée religieuse au début du XIX° siècle est dominée par la doctrine du Traditionalisme qui exerça une emprise quasi totale sur l'ensemble des clercs et des philosophes chrétiens de l'époque. Cette dictature de la pensée "traditionnelle" se poursuivit pendant une cinquante d'années et séduisit les plus brillantes intelligences de l'époque, en exerçant un prestige moral considérable sur les esprits même les plus réfléchis.

Phénomène déconcertant. Cette théorie nous apparaît aujourd'hui comme marquée d'une cascade d'incohérences et de contradictions dont la fausseté n'a plus besoin d'être démontrée. (1)

Il faut chercher d'abord l'explication de ce Traditionalisme dans la réaction violente que les bons esprits ont dû soutenir alors contre les excès du rationalisme philosophique au siècle précédent. La raison humaine, exaltée par les encyclopédistes, avait livré un combat acharné contre la Révélation chrétienne baptisée "superstition". En outrepassant tous ses droits, elle s'était déifiée et dressée sur les autels de la Révolution en 1793. Elle avait mis à feu et à sang toute la France pendant des années. Il fallait donc, comme le disait si bien Lamennais, "aller droit à elle, la saisir sur son trône et la forcer, sous peine de mort, de se prosterner devant la raison de Dieu". (dans une lettre du 2 Janvier 1821).

Pour un philosophe catholique, il était bien nécessaire de partir en guerre contre cette raison dévoyée, de l'humilier, de l'abattre de son piédestal, de démontrer son incapacité à découvrir par ses propres forces les vérités religieuses et morales qui sont le patrimoine indispensable de l'humanité toute entière. Il fallait faire appel à une tradition ou Révélation primordiale d'origine humano-divine, maintenue vaille que vaille à travers les déformations que l'esprit humain avait pu y introduire au cours des siècles.

On pensait ainsi asseoir l'apologétique sur une base inébranlable. Hélas ! Comment établir la solidité d'une Révélation primitive transmise au cours des âges par des hommes qu'on nous a présentés comme affligés d'une raison impuissante et source de multiples erreurs ? On a fait appel alors au consentement unanime, à la volonté générale de l'Humanité. C'est bien l'un des thèmes majeurs de Lamennais.

Mais comment donc est-ce que la totalité additionnée des raisons individuelles défaillantes pourrait-elle aboutir à une vérité certaine ? Il y a là une incohérence de taille. Reste enfin la Tradition catholique, transmise par l'Eglise depuis Jésus-Christ. Celle-là, du moins, est solide, ferme, puisqu'elle est certainement d'origine divine. Hélas ! Nous tombons alors dans un cercle vicieux et nous ne pouvons prouver cette apologétique de la Vérité chrétienne que par elle-même, sans le secours d'une raison naturelle qui pourrait nous y conduire. C'est bien la ruine de toute apologétique.

L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX AU XIX° SIECLE

Les Pères du Traditionalisme n'ont reçu aucune formation philosophique sérieuse. Ils sont restés marqués par la philosophie des Lumières du siècle précédent contre laquelle ils s'efforcent de lutter et il leur manque cette base fondamentale d'une confiance prudente et généreuse à l'égard des forces de la raison que l'étude de la scolastique aurait pu leur insuffler.

Les incertitudes et les hésitations de leur pensée peuvent bien se résumer dans ce dialogue entendu un jour à la Chesnay, le domaine où Lamennais électrisait les belles âmes de ses disciples :

"Vous voulez, dit-il, prouver à votre siècle que le Catholicisme est la seule religion rationnelle ;

1 - Cette étude est le complément d'un travail sur la "Tradition" au XIX° siècle. (Cf Etienne COUVERT : "La Gnose contre la Foi", ch.III) C'est pourquoi nous ne donnons pas ici une critique développée du Traditionalisme philosophique.

démontrer que, s'il n'accepte pas le symbole catholique, il s'exile lui-même de la société des intelligents, qu'il se met hors du sens commun à tous les peuples et à tous les siècles ; en un mot, qu'il est fou.

- Maître, répliqua timidement l'abbé Gerbet, le futur évêque, ne craignez-vous pas d'irriter la raison au lieu de la courber par un procédé si absolu ? Ne vaudrait-il pas mieux réconcilier l'âme humaine avec la religion, en lui montrant les harmonies intimes qui existent entre ses dogmes, ses préceptes et les besoins les plus profonds de l'humanité ?

- Eh bien, reprit l'abbé Lamennais, ce point de vue complète le mien et je ne le repousse pas."

Dialogue significatif ! et qui montre bien les incohérences et les contradictions de ces bons prêtres. Lamennais s'est fait le contempteur de la raison ; mais il est imprégné de Descartes et c'est encore à la raison qu'il fait appel pour asseoir son apologétique, à la raison impersonnelle et universelle du "sens commun". Autrement dit : "Fondez votre pensée dans la pensée universelle et vous atteindrez la Vérité".

Il nous semble que Hegel et Marx ont dit à peu près la même chose. Cette "Raison universelle" est donc d'origine divine puisque les raisons individuelles sont si faibles et si impuissantes. Comment ne pas voir que Lamennais nous ramène, malgré qu'il en ait, à cette Déesse-Raison, placée par les Jacobins sur les autels patriotiques en 1793 ?

Par ailleurs, quelles sont ces "harmonies intimes" et ces "besoins profonds" de la nature humaine qui doivent compléter l'usage de la raison, au dire de Lamennais ? Les dogmes et les préceptes de l'Eglise sont en harmonie intime avec les besoins les plus profonds de l'homme, dit l'abbé Gerbet, et c'est une démonstration à faire pour amener l'âme rétive à se soumettre. Comment ne pas voir ainsi que les besoins les plus profonds de l'âme sont devenus le critère de la vérité religieuse et que l'âme acceptera alors de se soumettre seulement à ce qu'elle jugera en harmonie avec ses besoins, Hélas !

La pensée chrétienne au XIX° siècle est restée longtemps suspendue entre un rationalisme cartésien, honteux de lui-même, mais très vivace et une exaltation du sentiment religieux commun à toute la génération romantique et responsable de toutes les extravagances du "Mal du Siècle".

UN "CARTESIANISME MITIGE"

L'expression est de Renan : "L'enseignement philosophique du séminaire, écrit-il, était la scolastique en latin, non la scolastique du XIII° siècle, barbare et enfantine (quel mépris !) mais ce qu'on peut appeler la scolastique cartésienne, c'est-à-dire ce cartésianisme mitigé qui fut adopté en général par l'enseignement ecclésiastique du XVIII° siècle et fixé dans les trois volumes connus sous le nom de Philosophie de Lyon". ("Souvenirs", p.245)

Cette "philosophie de Lyon" était l'oeuvre de l'oratorien Valla, auteur d'une théologie mise à l'index par le pape Pie VI en 1792. Elle avait été imposé aux séminaires en France par l'abbé Emery, qui avait reconstitué et dirigé à Paris le Séminaire de St-Sulpice.

C'était un saint prêtre, mais admirateur de Descartes qu'il avait magnifié dans ses "Pensées de Descartes sur la religion et sur la morale." Il avait participé aux négociations du Concordat. Il exerçait une grande autorité sur les penseurs de son temps. M. de Bonald nous vante les qualités du "savant M. Emery, qui avait fait une étude particulière des ouvrages de Descartes et déclaré que la métaphysique de Descartes était pure, c'est-à-dire exempte d'erreurs... Nous ne croyons pas, ajoute-t-il, qu'on ait plus de science et un meilleur jugement que M. l'abbé Emery."

On lisait aussi dans les séminaires, les "Leçons de Philosophie" de l'abbé Flottes qui suivait sur une foule de points Locke, Condillac et Jean-Jacques Rousseau. On lisait encore la Philosophie dite de Bayeux, oeuvre de M. Noget-Lacoudre, qui louait aussi bien Descartes que Bacon...

> "Quant on sait combien cette philosophie (cartésienne) est réfractaire à toute adaptation théologique, on ne s'étonne plus de la décadence profonde où était tombée la science sacrée dans notre pays, déclare l'abbé J. Bellamy (2)... Comment, avec une philosophie aussi défectueuse, la théologie aurait-elle pu prendre son essor ?"

2 - *Abbé J. BELLAMY : "La théologie catholique au XIX° siècle" (cf. Bibliographie)*

Renan a noté également les grandes déceptions qu'il a éprouvées à son arrivée au séminaire de Paris. Il a été frappé par le contraste entre le milieu breton qu'il venait de quitter et ce milieu parisien dans lequel il plongeait :

"Oui, dit-il, un lama bouddhiste ou un fakir musulman, transporté en un clin d'oeil d'Asie en plein boulevard, serait moins surpris que je ne le fus en tombant subitement dans un milieu si différent de celui de mes vieux prêtres de Bretagne. Ma venue à Paris fut le passage d'une religion à une autre. Mon christianisme de Bretagne ne ressemblait pas plus à celui que je trouvais ici qu'une vielle toile, dure comme une planche, ne ressemble à de la percale. Ce n'était pas la même religion. Mes vieux prêtres, dans leur lourde chape romane, m'apparaissaient comme des mages ayant les paroles de l'éternité ; maintenant ce qu'on me présentait, c'était une religion d'indienne et de calicot, une piété musquée, enrubannée, une dévotion de petites bougies et de petits pots de fleurs, une théologie de demoiselles, sans solidité, d'un style indéfinissable, composite comme le frontispice polychrome d'un livre d'Heures de Lebel."

Plus loin il précise que ses maîtres bretons de Tréguier rejetaient les derniers nés de la littérature religieuse : "On connaissait Chateaubriand, mais, avec un instinct plus juste que celui des prétendus néoclassiques, pleins de naïves illusions, ces bons vieux prêtres se défiaient de lui. Un Tertullien égayant son apologétique par Atala et René leur inspirait peu de confiance. Lamartine les troublait encore plus ; ils devinaient chez lui une foi peu solide, ils voyaient ses fugues ultérieures..."

Renan se montre sévère et même injuste à l'égard de ses maîtres du séminaire. Mais il a raison de noter les faiblesses de la pensée et les insuffisances de l'apologétique. Ses bons maîtres bretons avaient le sens intégral de la Foi et rejetaient énergiquement les apologétiques du sentiment. Ils exigeaient une expression ferme et rude de la doctrine, sans faux-semblants. Ils refusaient cet opportunisme subtil qui consiste à biaiser dans l'énoncé de la doctrine, à chercher d'abord un assentiment implicite à une doctrine laissé dans le flou de manière à la faire passer plus aisément et à éviter de heurter de front des intelligences déjà perverties par la mentalité ambiante. Ils exposaient la doctrine du "Catéchisme de Trente", les preuves historiques, sans vains ornements, sans atténuations prudentes.

UNE APOLOGETIQUE DU SENTIMENT

Elle fit fureur durant toute l'ère romantique. Annoncée par "la Profession de Foi du vicaire savoyard", développée par Chateaubriand avec un art séducteur, cette apologétique ne pouvait que détourner les âmes de la vraie Foi et les installer dans un sentimentalisme autosuffisant où elles prenaient l'habitude de se contempler, avec complaisance, dans leur subjectivité.

Le même mouvement romantique se développait à cette époque en Allemagne et le nouveau clergé se prenait aux attraits de la sensibilité religieuse. Deux prêtres se signalèrent dans cette tentative de "réveil" de la Foi, les abbés Overberg et Stolberg. Tous deux furent des platoniciens enthousiastes.

STOLBERG avait traduit les "dialogues" de Platon en allemand, accompagnés de notes érudites. Il publia "L'Histoire de la religion de Jésus", dans laquelle il affecte un profond mépris "pour cette pauvre raison humaine qui ne peut qu'entrevoir, comparer, supposer, à qui il n'est pas donné d'approfondir le principe de la moindre petite chose". Il va jusqu'à dire que "par là même qu'elle est humaine, la raison humaine ne peut atteindre à la connaissance des vérités divines et que Dieu réserve cette connaissance à l'humilité qui écoute les paroles et à elle seule".

Il nie même la capacité que notre raison a de prouver la vérité : "Dieu n'a pas voulu que notre Foi ne dépende que de ces preuves, que tous les hommes ne pourraient pas être à portée de saisir et qui même lorsqu'elles n'agissent que sur l'esprit, donnent bien la conviction, mais non pas la force de vivre selon cette conviction". L'étude de la vie de Jésus "est avant tout une chose de coeur".

OVERBERG est aussi platonicien. Il admire les "dialogues" de Platon et sa méthode dite "Maïeutique", qui amène le disciple à découvrir par lui-même le vrai. Il interpelle l'homme naturel, s'adresse à la religiosité de l'enfant. Les croyances religieuses surviennent pour satisfaire aux besoins successifs de cette religiosité sollicitée. Mais on ne voit pas bien en quoi la révélation chrétienne pourrait être le développement naturel d'un besoin de la sensibilité, dite religieuse. Si ces vérités sortent de notre coeur et sont découvertes par lui-même, on ne voit pas bien non plus la nécessité d'un enseignement : "Consultons notre coeur et nous y verrons Dieu". C'est donc Dieu qui nous révèle directement ses mystères. Notre âme est toute imprégnée du divin. De là à dire

qu'elle est une émanation de Dieu, il n'y a qu'un pas vite franchi, et nous retombons dans le panthéisme et la Gnose.

Il a manqué aux apologistes du sentiment une connaissance approfondie de la scolastique qui leur eût permis de reconnaître la valeur fondamentale de l'activité rationnelle dans la recherche de la vérité et sa démonstration, ainsi que cette distinction nécessaire entre la faculté intellectuelle et son exercice par les notions métaphysiques de l'acte et de la puissance.

Hélas ! A cette époque toute l'intelligentsia chrétienne, clercs et laïcs, montrait un profond mépris pour cette scolastique qui avait fait la gloire de l'Université médiévale.

LE MEPRIS DE LA SCOLASTIQUE

La nouvelle Université moderne , créée en France par Napoléon, sous forme de monopole d'Etat, créée en Allemagne par les princes protestants, avait pris soin à cette époque, de mettre entre parenthèses la philosophie médiévale.

Le maître de l'Université françaises, Victor Cousin, dans son cours de philosophie de 1818 avait déclaré qu'il n'y avait jamais eu "que deux époques vraiment distinctes dans l'histoire de la philosophie comme dans celle du monde : l'époque antique et l'époque moderne". Entre les deux, la lumière du génie grec "s'était peu à peu éteinte dans la nuit du Moyen-Age... et la seconde époque commence à Descartes".

Cette conception des choses avait passé jusque dans les manuels de philosophie des séminaires. Voici ce que M. Noget-Lacoudre déclare dans sa "Philosophie de Bayeux" :

"Gardons-nous, Messieurs, de croire que tous les auteurs scolastiques avaient répudié l'usage de la raison. Les noms illustres et vénérés de Saint Anselme, Saint Thomas, Saint Bonaventure, Albert le Grand, protesteraient contre une telle injustice.

Il faut l'avouer pourtant, dans les écoles du Moyen-Age, c'est la méthode d'autorité qui prévaut. La doctrine d'un philosophe est adoptée sur décret de la Faculté. Le rôle du professeur se réduit à commenter des thèses qu'il n'est pas permis de mettre en discussion. Il ne leur vient pas à l'idée de faire une expérience physique non plus, en ce qui concerne les systèmes de métaphysique, d'en scruter le fondement rationnel.

Certes en matière de théologie, la méthode d'autorité s'impose, car les données théologiques viennent de Dieu et les dogmes sont impénétrables à la raison. Mais en philosophie, c'est au raisonnement et à l'expérience qu'appartient le dernier mot. La méthode d'autorité fut le défaut fondamental de la philosophie scolastique. Ceux auxquels il appartient de le signaler et d'y opposer le remède furent, pour la métaphysique, Descartes et pour la physique, Bacon, chancelier d'Angleterre."

Voilà un lieu commun de toute la pensée moderne. La période médiévale est frappée d'inertie et de stérilité de l'esprit, un monde de barbarie et de servitude intellectuelle dont enfin Descartes nous a libéré.

L'auteur de cette diatribe marque un respect de convenance à l'égard des grands scolastiques, recommandés par l'Eglise, respect nécessité par l'attachement aux dogmes de l'Eglise, mais il manifeste une méconnaissance profonde de ce qu'il juge si sommairement et ne voit pas les dangers considérables de la nouvelle philosophie de Descartes qu'il exalte outre mesure.



Tous les penseurs chrétiens du XIX° siècle ont, avec un ensemble remarquable, et un acharnement aveugle, dénigré violemment la scolastique.(4) Commençons par M. de Bonald, le maître de la pensée religieuse traditionnelle à cette époque :

"Des esprits incultes (il s'agit de Saint Albert le Grand, de Saint Thomas d'Aquin et tutti quanti) devinrent subtils avec Aristote, plutôt qu'ils n'auraient été éloquents avec Platon. On prit pour de la métaphysique une idéologie obscure et litigieuse. Des règles mécaniques de l'art de raisonner tinrent lieu de la raison et l'on crut trouver, dans les universaux et les catégories,

4 - A l'exception que nous avions noté dans "La Gnose contre la Foi" , p.111 de Joseph de Maistre. Ses amis, les Jésuites de Saint-Petersbourg, lui avaient mis en main la "Somme" de Saint Thomas qu'il commença à lire, sans y comprendre grand chose.

l'universalité des connaissances humaines. La dialectique d'Aristote fournit un aliment inépuisable aux disputes, un arsenal ouvert à tous les combats".

Plus loin, il cite une remarque de Leibnitz qui parle du "fumier" de l'école.

Or, M. de Bonald est un vrai cartésien. Il fait souvent appel "aux seules lumières de la raison" ; mais il a sauté quatre siècles de philosophie chrétienne sans voir qu'avant lui on avait cherché et trouvé la vérité par "la lumière de la raison, éclairée par la foi". Il prétend le premier avoir trouvé dans la révélation du langage par Dieu, le principe de toute connaissance.

Il est opposé à la définition scolastique de l'homme, un animal raisonnable. Il s'indigne : "La définition qui appelle l'homme un animal raisonnable ne distingue plus assez cette noble créature... Elle renverse l'ordre de nos facultés en nommant la partie qui reçoit le mouvement avant celle qui le communique. Elle renverse même l'ordre éternel des êtres en plaçant la matière avant l'esprit". Sa définition à lui, c'est "une intelligence servie par des organes".

Il reprend bien sûr, la doctrine des platoniciens, disant d'après Cicéron, que l'homme n'est qu'un esprit ayant pour appendice un corps ("Aiebant appendicem animi esse corpus"), que l'âme est unie au corps comme le moteur au mu, le batelier à son bateau, le cavalier à sa monture, etc... On ne peut être plus cartésien.

A la suite de M. de Bonald, Maine de Biran commente :

"Certainement, ce n'était pas par de vaines disputes de péripatétisme, de ses questions abstraites et oiseuses si propres à détourner ou àdissiper l'homme intérieur que la vraie philosophie pouvait se relever et nous abondons entièrement dans le sens de l'auteur des "Recherches" (M. de Bonald), lorsqu'il déplore cette époque d'égarement de l'esprit où les règles mécaniques de l'art de raisonner tenaient lieu de raison, où l'on croyait trouver dans les universaux ou les catégories, l'universalité des connaissances humaines et l'omniscience toute formée".

Maine de Biran, comme on le voit, se contente de recopier les remarques de M. de Bonald sans la moindre originalité.

A la même époque, l'abbé Bautain expliquait que la philosophie d'Aristote, en substituant les abstractions aux idées, a encore appauvri la philosophie de Platon, "doctrine étroite, raide et mesquine, philosophie pauvrement traditionnelle qui ne sait point élever son regard vers ce qui la domine, qui prétend faire rentrer l'homme en lui-même et l'arrête dans sa raison propre, qui, ne descendant jamais dans la profondeur de l'être humain, ignorera toujours ce que c'est que l'âme, la conscience, la spontanéité, la liberté". L'aristotélisme aboutit logiquement au panthéisme de la raison impersonnelle, ajoute-t-il. D'ailleurs chez Saint Thomas "à y regarder de près, les idées sont toutes platoniciennes". En somme, une philosophie incapable de monter ni de descendre !... Et toujours la référence à Platon, le grand "Séducteur"!

Le Père Ventura, lui aussi, avait été, dès sa jeunesse, mis en garde contre la scolastique. Son professeur de physique, nous raconte-t-il, se plaisait à tourner en ridicule la profonde doctrine des scolastiques sur la forme substantielle des corps. Il avait été disciple enthousiaste et admiratif de M. de Bonald et de Lamennais dont il avait traduit les oeuvres en italien.

Mais, plus tard, à l'époque où il s'efforçait de ressusciter en France la scolastique de Saint Thomas par des séries de conférences àParis, il avait bien noté l'obstacle auquel il se heurtait : "J'ai rencontré M. de Bonald me barrant la route ; j'ai dû l'écarter... C'était un adversaire redoutable, à cause même de ses qualités. C'était une immense pierre d'achoppement pour ceux qui voulaient revenir à la vraie philosophie du Christianisme. On me le citait à toute occasion et à tous moments. J'ai dû le combattre et je l'ai fait sans l'humilier, parce que je lui ai opposé un génie qui lui est bien supérieur, Saint Thomas..." (5)

RAISON CARTESIENNE ET RAISON THOMISTE

Dans ce mépris de la scolastique, il y a une contradiction majeure. Ce sont les mêmes esprits qui, imprégnés de la pensée cartésienne et donc imbus de rationalisme, dénoncent l'impuissance de la raison à atteindre la vérité et simultanément accusent Saint Thomas d'Aquin d'être lui d'abord, un pur rationaliste. Bien sûr, et dans un premier temps, nous

5 - R.P. VENTURE DE RAULICA : "De la vraie et de la fausse philosophie" (Cf. bibliographie)

pouvons noter leur ignorance prodigieuse de la philosophie scolastique qui peut expliquer cette incohérence dans leurs jugements. Mais il y a plus.

Il leur était difficile de rétablir le bon équilibre de leur pensée, parce que la lecture des encyclopédistes et des philosophes rationalistes fut leur seule ouverture vers la métaphysique et qu'ils ne pouvaient détacher leur esprit des catastrophes et des destructions opérées pendant la Révolution au nom de la Déesse-Raison. Ils étaient plongés dans une impasse prodigieuse qui les laissait perplexes et désarmés.

C'est alors qu'ils ont cherché, hors de l'usage naturel de la raison, un moyen d'assurer une connaissance infaillible de la vérité. Ils voulaient trouver une garantie automatique contre l'erreur. "Si l'on ne suppose pas la raison humaine infaillible, explique Lamennais, il n'y a plus de certitude possible et, pour être conséquent, il faut douter de tout sans exception". Voilà un raisonnement bien cartésien, mais la conséquence ne s'ensuit pas. Avec notre raison faillible, nous vivons sur des certitudes très nombreuses qui n'ont jamais fait l'objet d'un moindre doute et sur des incertitudes ou des opinions moins assurées que nous essayons de réduire après bien des hésitations.

Mais nous avons bien compris par Lamennais que notre raison ne peut être infaillible qu'à la condition qu'elle soit de nature divine. Et voici que se présente à son esprit la tradition platonicienne, dans la version "revue et corrigée" par Saint Augustin : l'illumination divine. Les formules de Saint Augustin sont très explicites : "Les idées sont des formes ou des raisons immuables, incréées et éternelles, contenues dans l'intelligence divine où l'âme raisonnable qui est droite, sincère et pure, les contemple". Dans son "De vera religione", il précise : "Dieu préside aux intelligences humaines sans intermédiaire d'aucune nature", ce qui l'amène à rejeter l'usage naturel de la raison s'exerçant sur les "données" de la création. Encore : "L'âme raisonnable n'est illuminée que par la substance même de Dieu".

Voici ce que cela peut donner, retraduit par Lamennais :

> "Toute certitude repose sur la connaissance de Dieu"...
> "La certitude n'est qu'une foi pleine et entière dans l'autorité infaillible"...
> "Toute certitude repose sur la Foi". (Dans ses "Essais", passim)

L'usage naturel de la raison est mis entre parenthèses. Nous pensons par l'autorité de Dieu. Toutes les connaissances sont réduites à une foi surnaturelle. On ne pouvait mieux confondre les deux domaines.

Puis Lamennais et ses disciples ont cherché où trouver cette illumination divine. Dans une révélation divine faite à nos premiers parents et transmise par le "sens commun", c'est-à-dire l'ensemble des notions communes à tous les peuples et à toutes les générations. Maine de Biran avait alors montré l'incohérence et l'absurdité d'une telle prétention. (6)

Comment, en effet, peut-on atteindre une certitude infaillible en additionnant une multitude de raisons faillibles. Voilà une mathématique que nous avons du mal à digérer.

La solution la plus simple était d'en revenir à Descartes que les traditionalistes rejetaient comme un abominable rationaliste, mais dont ils n'arrivaient pas à se détacher. Au lieu d'aller chercher des garanties extrinsèques contre l'erreur, Descartes fait sortir la vérité du Moi pensant. Toute ma pensée est contenue dans ma substance et la raison est l'outil qui permet de l'exprimer, de "la faire sortir", "comme le feu du silex", a-t-il précisé un jour. "Dans le Cogito, explique Blanc de Saint-Bonnet, Descartes prend le Moi ou la pensée pour origine, le centre et le point de départ de la philosophie. Le monde et Dieu ne pourraient tarder à être considérés comme de simples prolongements du Moi". Et il précise que le Cogito donne "passage à l'armée toute entière du panthéisme contemporain".

A regarder les chose de près, il n'y a d'ailleurs pas de différence essentielle de conception entre la raison cartésienne, illuminée par un moi divin, les idées illuminées par Dieu telle qu'elles sont exposées par les traditionalistes et les harmonies intimes ou les besoins profonds de l'âme devenus critères de vérité, selon les Romantiques et les Charismatiques. Tout cela se tient.

Un professeur Lyonnais, Francisque Bouillier, dans son Discours d'ouverture de 1844 à la Faculté des Lettres de Lyon, s'écriait avec conviction :

> "Lorsque nous déifions la raison, nous ne faisons pas un Dieu de ce qui n'en est pas un, nous ne dressons pas des autels à une idole, nous ne

6 - *Cf "La Gnose contre la Foi" p. 117*

déifions que ce qui est divin, nous ne faisons que reconnaître Dieu là où il est, Dieu présent dans la conscience comme il est présent dans le monde".

Conclusion toute logique. A rechercher dans notre âme le critère de la vérité sous forme d'illumination divine, de besoin intime et profond de notre sensibilité, nous ne faisons que chercher maladroitement à nous déifier et c'est le professeur Lyonnais qui a raison et qui ne croyait pas si bien dire.

Cette valse-hésitation continue entre rationalistes cartésiens, traditionalistes et romantiques montre bien les incertitudes d'une pensée qui avait été sevrée alors de la grande philosophie scolastique. Hélas! Si ces penseurs chrétiens avaient pris la peine d'ouvrir l'oeuvre de Saint Thomas, ils auraient pu enfin se former une conception juste de l'usage naturel de la raison.

La vérité, selon la formule thomiste, c'est "l'adaéquatio rei et intellectus", disons : la conformité de notre pensée avec le réel. Nous ne possédons pas en nous la source de nos idées, pas même le critère de la vérité dans nos jugements. Toutes nos connaissances sont reçues et non produites. Notre raison n'est pas une faculté productrice, mais réceptrice de la vérité. La vérité est dans les choses et notre esprit se contente de l'en extraire et de se l'approprier. Ce sont les choses connues qui nous disent ce qu'elles sont et notre esprit doit "faire retour" sur l'objet de ses connaissances pour "confronter" sa pensée avec la réalité et en reconnaître le bien fondé.

Voilà le rôle naturel de la raison. Il n'existe pas de garantie automatique contre l'erreur et, à chaque jugement nous devons faire cet effort que nous appelons une "vérification". C'est donc bien que notre esprit dans son acte même de prise de connaissance, se soumet humblement au réel. En s'appropriant la vérité des choses connues, il reçoit une lumière naturelle qui n'est autre chose que la pensée créatrice incluse dans les êtres naturels qui nous entourent.

C'est un point fondamental sur lequel devrait insister toute apologétique. L'humilité de notre raison doit s'exercer déjà sur le monde de la nature qui est une donnée première, une révélation de la pensée créatrice. Et cette soumission de notre esprit doit encore reconnaître et agréer les "mystères" de la nature. Nous ne pouvons pénétrer au plus intime des choses, ni parcourir l'espace et le temps à la recherche de l'infini. Cela aussi est un mystère du Dieu créateur et les savants modernes, tout imprégnés de la pensée cartésienne, lorsqu'ils ont dépassé le cercle étroit de leurs connaissances naturelles, s'installent dans l'imaginaire et façonnent à leur gré les hypothèses les plus extravagantes, avec l'assurance de n'être plus jamais contredit par une réalité qu'ils ont abandonnée.

L'Univers créé par Dieu est pour notre esprit une "révélation" de la pensée divine, chargée de "mystères". Si notre esprit s'est disposé dans une attitude humble de soumission respectueuses à l'égard de l'ordre naturel, il est déjà prédisposé à accueillir, dans la même attitude, la Révélation divine transmise par Jésus-Christ.

Saint Thomas précise bien que l'acte de Foi est "une cognitio" appliquée aux choses transcendantes et comme tel, il est un prolongement, un approfondissement de la connaissance intellectuelle : "Actus fidei essentialiter consistit in cognitione et ibi est perfectio. La "lumen naturalis rationis", la lumière naturelle de la raison, telle que Dieu nous l'a donnée, vient en aide à notre esprit pour lui permettre de recevoir également cette Révélation divine. Pour Saint Thomas, croire, c'est "connaître Dieu" et le pur bonheur goûté dans l'au-delà ne sera que la "perfectio Dei cognitio". La Foi est une forme supérieure de connaissance et la philosophie thomiste réalise ainsi entre "ratio" et "fides" une harmonie parfaite, capable de satisfaire à tout jamais, comme "philosophia perennis", le besoin naturel de connaître du croyant humble et soumis, ce que la scolastique appelle son "appétit rationnel".

Voici, pour conclure cette partie de notre exposé, une lettre de Mgr. l'évêque de la Rochelle, adressée vers le milieu du siècle à un professeur de l'Université de Louvain où ces problèmes étaient agités : (7)

> "N'avoir pas peur de la raison, mais la respecter dans une juste limite et la conduire aux vérités chrétiennes, en lui montrant à la fois sa grandeur et sa faiblesse. Je ne connais pas d'hommes qui aient eu moins peur de la raison que les docteurs de l'Eglise. Il est vrai qu'à leur école la raison est captive de la Foi. Mais entendons-nous sur la valeur du mot "captive". Elle est captive comme l'oeil est captif à la vue d'une belle chose, comme l'oreille est captive à un son juste et harmonieux. Elle est captive, mais captive volontaire, par ce qu'il est facile de lui faire comprendre qu'elle a

7 - Lettre citée, sans plus de références, M. DUILE DE SAINT-PROJET dans son ouvrage sur "Les Etudes religieuses en France..." (Cf. Bibliographie)

besoin de la Foi, qu'elle doit raisonnablement se soumettre à la foi, et , à mesure qu'elle se soumet, elle est heureuse, elle est fière, elle sent que cette obéissance volontaire l'ennoblit, la fortifie.

Rien ne me semble plus beau dans les écrits du Docteur angélique que ces nobles évolutions de la raison sous la direction de la Foi. On est heureux de voir comment il assouplit cette belle faculté que ses excès avaient rendue presqu'indomptable. Mais aussi avec quel respect il la traite, avec quels ménagements il l'aborde !... Il lui prouve que la Foi éclairée a un effet certain, celui de perfectionner la raison, de fortifier sa lumière chancelante, de lui en communiquer de nouvelles et supérieures. "Cum fides rationem ab omnibus erroribus liberet, cumque divinarum rerum cognotione mirifica illustret, confirmet et perficiat." (Pie IX, encycl. 1846)

"Ainsi préparée, ainsi traitée avec un légitime respect et convenablement honorée, la raison éprouve elle-même le besoin de s'écrier avec Saint Chrysostome : "Croire est l'acte d'un esprit élevé et d'une grande âme et ne pas croire est un acte déraisonnable : credere et sublimis et magni animi et non credere irrationalis"... La raison n'aurait point découvert les mystères du christianisme et nos dogmes ne sont point le produit naturel du développement de l'esprit humain : vérité facile et nécessaire à démontrer. Mais les dogmes étant révélés, la raison se présente et toujours éclairée de la lumière divine, elle les étudie, elle les scrute et le nuage qui les couvre prend tous les jours des teintes de plus en plus translucides... C'est, dit Saint Thomas, un avant goût de la vision béatifique "praelibatio quaedam illius cognitionis quae nos in futuro beatos facit".

Transposons ces dernières formules dans l'ordre de la connaissance naturelle : la raison n'aurait point non plus découvert les mystères de la nature et ses lois ne sont point le produit naturel du développement de l'esprit humain... Mais ces lois de la nature étant "révélées à travers nos appréhensions directes du réel, la raison se présente, et toujours éclairée par la pensée créatrice dont elles sont l'expression naturelle, elle les scrute, elle essaye de dégager le nuage qui les couvre et de retrouver sous les apparences sensibles l'idée divine qu'elles réalisent.

Voilà la soumission de notre esprit à un ordre de nature que nous n'avons pas créé et l'humble respect des mystères qu'elle contient et qui dépassent infiniment les capacités natives de notre esprit. Notre intelligence est totalement soumise et au Dieu Créateur et au Dieu Révélateur et dans les deux cas, elle fonctionne de la même manière. C'est à elle, ainsi constituée, que Dieu fait appel, lorsqu'il nous demande un acte de Foi. Il ne prétend pas substituer une sorte de raison divine à notre mode naturel de connaissance, il lui demande seulement de "s'ouvrir" à une Vérité d'origine surnaturelle et comme cette "ouverture" dépasse les forces natives de notre esprit, il y ajoute une "grâce" qui ne détruit pas notre nature raisonnable, de sorte que notre acte serait irrationnel, mais la perfectionne et la prédispose à agréer sa Révélation.

Si les penseurs traditionalistes de cette époque avaient pris la peine d'étudier sérieusement la philosophie scolastique, ils n'auraient pas fait appel à un fidéisme privé de raison pour expliquer et justifier l'adhésion à la Foi, présentée comme un coup de force divin dans notre activité spirituelle et comme une rupture à l'intérieur de notre pensée, alors que cette adhésion peut et doit se produire en continuité avec nos autres intellections.

Ils sont restés prisonniers d'une philosophie protestante, inaugurée par Luther, reprise à la tradition platonicienne et exposée méthodiquement par Descartes. Philosophie qui nie l'unité substantielle de l'homme en lui attribuant une double vie spirituelle, l'une dite "rationnelle", tout juste bonne à commander notre activité temporelle d'ici-bas et l'autre, dite "intuitive", réservée à notre foi religieuse. On retrouve cette dichotomie de l'âme exposée longuement dans "Les deux sources de la morale et de la religion" de Bergson, reprise à la tradition janséniste, issue, elle aussi du protestantisme et qui survit aujourd'hui dans tous les mouvements de type charismatique. (8)

LES REACTIONS DE L'AUTORITE RELIGIEUSE

Nous savons qu'il est de tradition dans l'Eglise de prendre son temps, d'examiner longuement les nouvelles théories ou doctrines à la mode et de ne se prononcer qu'après mûr examen, ce qui est tout

8 - Nous avons traité ces problèmes dans nos études sur le Platonisme (Cf. "La Gnose contre la Foi", chI) et sur Descartes (Cf. "De la Gnose à l'Oecuménisme", ch. III)

àl'honneur d'une autorité soucieuse de ne rien brusquer, de respecter les personnes de bonne volonté mais engagées dans des doctrines fluentes et indécises, d'obtenir des rétractations honorables et point trop humiliantes. Nous comprenons bien ces scrupules du commandement.

Cependant nous ne pouvons pas ne pas regretter que Rome ait mis plus de vingt ans à comprendre le danger du traditionalisme et du fidéisme qui étaient devenus la pensée commune du monde catholique, qu'elle n'ait pas condamné les promoteurs de ces doctrines, c'est-à-dire Joseph de Maistre et M. de Bonald et se soit contenté pendant longtemps encore à demander aux uns et aux autres la signature de formulaires.

La papauté a agi lentement timidement, on pourrait dire au "coup par coup", chaque fois que se présentait un cas à juger. Elle n'a pas donné de prime abord un enseignement complet sur le problème doctrinal posé par ces écrivains, maîtres de la pensée contre révolutionnaire.

Ces derniers ont donc exercé une autorité morale et intellectuelle incontestable et toute puissante sur la génération suivante et les mises en garde de Rome se sont exercées trop tard sur des esprits déjà installés dans l'erreur à un âge où il devient très difficile de redresser tout son système de pensée. Ces interventions sont d'ailleurs restées sans résultats appréciables.

LAMENNAIS

La première condamnation du système menaisien par l'encyclique "Mirari vos", en 1832, avait dénoncé son libéralisme doctrinal sans porter atteinte à ses théories philosophiques sur le problème de la connaissance et des rapports de la Foi avec la raison. L'encyclique suivante, "Singulari vos" de 1834 contenait bien des formules de condamnation du "fallacieux système de philosophie", répandu par l'"Essai" sur l'indifférence, "système d'invention récente et qui, à la place des traditions saintes et apostoliques, base de l'enseignement chrétien, substitue des doctrines vagues, futiles et incertaines", mais ces formules étaient tout à fait insuffisantes pour éclairer les esprits des lecteurs troublés par l'enseignement de l'"Essai".

BAUTAIN

Le cas de l'Abbé Bautain est tout à fait significatif. Formé par l'Université d'Etat, inspiré par la philosophie de Kant, Fichte, Hegel et Schelling, il subit l'ascendant de Melle Humann qui le ramena à la foi de son enfance. Il entra dans les ordres et, après son ordination, reçut la direction du petit séminaire de Strasbourg, le 2 Oct. 1830. Il forma autour de lui un groupe de disciples tout à fait remarquables. On y trouvait plusieurs juifs alsaciens convertis, dont Théodore Ratisbonne, le fondateur des Pères et Dames de Sion, voués à la conversion d'Israël, le futur abbé Gratry, professeur de philosophie et le futur cardinal de Bonnechose. Or l'abbé Bautrain établissait tout l'édifice de la Foi sur le sentiment intime et la religiosité naturelle.

Rome lui demanda de signer cette formule de condamnation :

> "L'homme, dans quelque état qu'il se trouve placé, ne possède en réalité qu'un principe de connaissance pour les vérités de la religion naturelle, telles que l'existence de Dieu, l'existence de la loi naturelle, l'immortalité de l'âme et l'existence d'une autre vie. Ce principe de connaissance n'est autre que la révélation divine manifestée à l'homme par la tradition. Dépourvue du secours de cette tradition, la raison, entièrement laissée à elle-même, est absolument incapable de découvrir ces vérités".

L'abbé signa de bonne foi. C'était un saint prêtre et , plus tard, au cours d'un sermon prononcé en 1855, il s'écria :

> "Ah ! Messieurs, quand je vous rappelle ce point de la doctrine de Saint Paul et que je vous en représente toute la force (9), vous pouvez m'en croire. Car moi-même j'ai résisté à ce texte et, pendant quelque temps, ai fait ce que j'ai pu pour y échapper.
>
> Afin de donner un plus beau champ à la parole de Dieu, j'étais porté à affaiblir la valeur de la raison humaine, et pour étouffer d'un seul coup le rationalisme, dont j'avais connu tous les égarements, je menaçais la vie même de la raison, comme ces médecins imprudents qui risquent de tuer le malade en attaquant violemment la maladie. Oui, j'ai péché alors par un excès de Foi.

---

9 - Il s'agit du passage de l'Epitre au Romains relatif aux philosophes païens qui, ayant connu Dieu par ses oeuvres ne l'on point glorifié comme Dieu (Rm.I,19-26)

Mais l'Eglise, toujours sage, parce qu'elle est assistée de l'Esprit divin, n'approuve aucun excès, pas même ceux qui semblent lui être profitables. Elle ramène toujours à la modération qui est la voie sage dans les choses de ce monde et avec une douceur dont je lui ai été profondément reconnaissant, elle a redressé une mauvaise tendance qui pouvait devenir un égarement".

Rétractation remarquable, jusque dans ses insuffisances. C'est dans la mesure où l'on est imprégné de rationalisme cartésien, que l'on en arrive au dénigrement de la raison. Saint Thomas, lui, faisait une belle confiance à la raison, bien mise à sa place de faculté naturelle créée par Dieu pour nous conduire à la Vérité. Il n'existe pas, dans ce cas, d'excès de la Foi, que l'Eglise devrait modérer, comme le dit notre bon abbé, mais bel et bien une déficience de la Foi, affaiblie par une intelligence faussée et qui éprouve le besoin de se raidir pour échapper aux fluctuations et aux incertitudes de la religiosité sentimentale. On exalte d'autant plus les formes sensibles de la vie religieuse que la Foi est moins enracinée sur une base rationnelle. Enfin, comment peut-on donner "plus de champ à la parole de Dieu", si l'on commence par affaiblir la faculté humaine chargée de la recevoir ?

BONNETTY

A la même époque, M. Bonnetty était le Directeur des "Annales de philosophie chrétienne". Il accusait la scolastique d'avoir favorisé outre-mesure les spéculations les plus hardies et d'avoir acheminé les esprits peu à peu vers le rationalisme pur et simple. Le pape Pie IX avait déjà demandé à l'abbé Bautain, le 9 nov. 1846, de signer un formulaire de rétractations, comme nous l'avons signalé. Il renouvela les mêmes condamnations contre M. Bonnetty et lui demanda de souscrire le même formulaire que l'abbé Bautain.

Il dut réprouver la proposition suivante : "La méthode et les principes employés par les saints docteurs scolastiques ne répondent plus du tout aux nécessités de notre temps et au progrès des sciences". Puis il dut souscrire le 5 Juillet 1855, plusieurs autres propositions, dont celle-ci : "La méthode dont se sont servis Saint Thomas, Saint Bonaventure et les autres scolastiques après eux ne conduit pas au rationalisme et n'a pas été cause de ce que, dans les écoles contemporaines, la philosophie est tombée dans le rationalisme et le panthéisme. En conséquence, il n'est pas permis de faire un crime à ces docteurs et à ces maîtres de s'être servis de cette méthode, surtout en présence de l'approbation ou du moins du silence de l'Eglise". (Proposition contraire à diverses propositions de M. Bonnetty) (10)

Bonnetty signa cette proposition, tout en gardant par devers lui ses idées antérieures et renouvela plus tard les mêmes critiques, par exemple : "C'est de ce commentaire de Boèce sur Porphyre que naquit plus tard la scolastique et tout son langage si confus et si peu chrétien... C'est le monde philosophique mis à la place du monde réel. Jésus-Christ nous avait délivré de cette langue ; la voilà qui revient".

De fait, on n'a jamais trouvé la moindre connexion historique ni logique entre la scolastique et les philosophies rationalistes ou panthéistes modernes. Bien mieux, nous savons que toutes les philosophies issues du cartésianisme n'ont cessé depuis trois siècles de vitupérer contre le Thomisme, lui collant les étiquettes les plus malveillantes de pensée obscure, ténébreuse, barbare, dénonçant les "subtilités de l'Ecole qui ne font qu'épaissir les ténèbres autour de ce premier mystère qu'est la Révélation", se moquant du "tintamarre des cervelles théologiques", selon l'aimable expression de Montaigne.

Et si l'on veut bien examiner les choses de plus près, on s'apercevra aisément que c'est le rationalisme cartésien qui a entraîné les philosophes modernes vers le panthéisme.Même Victor Cousin le reconnaissait plus tard. Dans son "Cours de philosophie" de 1828 (treizième leçon), il osait affirmer :

> "La philosophie du dix-huitième siècle est le développement du mouvement cartésien en deux systèmes opposés que le cartésianisme contenait dans son sein, sans en avoir développé toute la puissance. Il fallait que ces puissances cachées prissent tout leur développement pour qu'on les connût et dans ce qu'elles avaient et dans ce qu'elles n'avaient pas. De là l'idéalisme de l'école allemande et le sensualisme anglais et français." (11)

10 - Denzinger : "Enchiridion..." n° 1508

11 - Nous avons développé ce point dans "De la Gnose à l'Oecuménisme" ch.III

LE RETOUR DE LA SCOLASTIQUE, OEUVRE DES JESUITES

L'essor rapide que prit la scolastique au cours du XIX° siècle fut essentiellement dû à l'activité propre de la Compagnie de Jésus. En effet, ces religieux étaient restés fidèles à l'intention de leur fondateur, Saint Ignace, qui avait solidement établi leur formation intellectuelle sur la philosophie de Saint Thomas d'Aquin et la "Ration studiorum", oeuvre de ses successeurs, avait rappelé l'obligation d'enseigner, dans les collèges de la Compagnie, la pensée thomiste.

Après leur suppression par Clément XIX, les Jésuites espagnols et portugais s'étaient réfugiés en Italie, dans les Etats pontificaux, où ils avaient maintenu vaille que vaille, un enseignement de la scolastique. Les jésuites français s'étaient réfugiés en Pologne et en Russie où ils avaient obtenu du pape Pie VI la permission de continuer à vivre sous la règle de Saint Ignace. Ils avaient aussi fondé des collèges dans ces pays où ils s'efforçaient de maintenir fidèlement l'enseignement thomiste. C'est leur expulsion, après 1808, par le tsar Alexandre I°, à la demande des sociétés bibliques protestantes d'origine anglaise, qui provoqua leur retour à Rome et permis en 1815 au pape Pie VII de rétablir leur Institut dans toute l'Eglise.

A tout Seigneur, tout honneur ! Commençons par le Père Jean Rozaven. Il était, en 1823, l'assistant de France auprès du Général des Jésuites. Il fut également le conseiller théologique des papes jusqu'à sa mort en 1848. C'était un breton tenace, courageux, d'une grande intelligence, qui suivit tout le mouvement menaisien en France et s'y opposa énergiquement. Il commença par rédiger une lettre encyclique par laquelle le Général prescrivait à ses religieux de "s'abstenir d'enseigner ou de combattre les doctrines nouvelles (celles de Lamennais et de ses disciples) et de s'en tenir dans les collèges de la Compagnie à la doctrine de Saint Thomas et de Saint Augustin" (12). Il donna plusieurs articles sur le même sujet à "L'Ami de la religion et du roi". Lorsque Lamennais se rendit à Rome, en 1824, il eut une longue entrevue avec le P. Rozaven qui s'efforça, mais en vain, de lui faire renoncer àsa philosophie et à sa doctrine du nouveau critère de la raison générale.

Lorsque l'abbé Gerbet publia, quelque temps après une défense de "L'Essai" de Lamennais, le P. Rozaven lui répondit, en 1831, par la publication de son "Examen d'un livre intitulé : Des doctrines philosophiques sur la certitude dans leurs rapports avec les fondements de la Théologie de l'abbé Gerbet" (Paris, 1831). Il fut, en 1832 et 1834, l'auteur principal des deux encycliques de condamnation de Lamennais. Lorsque l'évêque de Strasbourg, Mgr de Travern, fit connaître à Rome l'avertissement officiel donné à l'abbé Bautain, il rédigea lui-même la réponse du magistère en apportant son soutien total à l'évêque. (13)

Honneur au P. Rozaven, qui défendit la philosophie scolastique, contre vents et marées, à une époque où l'ensemble du monde ecclésiastique la méprisait. Il y fallait un certain courage. Hélas ! Les manuels de philosophie ignorent son nom et s'étendent avec complaisance sur les théories des traditionalistes.

Un autre, le P. Chastel (S.J.) publia en 1852 un livre : "L'Eglise et les systèmes de philosophie moderne", dans lequel il marquait son étonnement devant la persistance du traditionalisme menaisien. Il donnait un choix de propositions tirées des ouvrages et revues catholiques de l'époque, dans "L'Univers" de Louis Veuillot, dans le "monde catholique" également, propositions soutenues avec une naïve bonne conscience d'être fidèle au catholicisme authentique et intégral.

Le P. Chastel, encore, publia en 1854 un second ouvrage : "De la valeur de la raison humaine" où il démontra l'identité de vue de Bonald et de Lamennais. Il nota les faiblesses et les contradictions du système bonaldien, comme l'avait fait précédemment le P. Ventura. Il montra que ce traditionalisme avait manqué sa mission, qu'il était un résidu d'un jansénisme inconscient, notamment dans le mépris ressassé à l'égard de la nature humaine et qu'il était absolument incompatible avec l'esprit du Thomisme.

En 1857, les Jésuites firent paraître une revue devenue célèbre sous le titre : "Etudes de théologie, de philosophie et d'histoire", publiée par les Pères Charles Daniel et Jean Gagarin. Cette revue s'efforçait de remédier à l'invasion de la pensée protestante. Elle mettait en garde les esprits réfléchis contre un engouement pour les philosophies modernes, par la bouche du P. Matignon à propos des questions

---

12 - Cf. CRETINEAU-JOLY : "Histoire de la Compagnie de Jésus", 3° éd.t.VI,P.126-128

13 - Lettres inédites du P. Rozaven publiées dans le "Bulletin critique" en 1902 par le P. INGOLD

soulevées en Allemagne au Congrès de Münich, en juin 1864, àl'époque où des prêtres français allaient chercher là-bas leurs sources de pensée.

En 1863, en effet, Renan avait publié sa "Vie de Jésus", dont l'inspiration venait tout droit de la science allemande protestante. Un abbé Vollet, tout jeune encore, s'écria : "Il faut se placer sur le terrain où nous ont entraînés nos adversaires et les battre avec leurs propres armes. Seulement que fera-t-on en France ?" (14)

Pauvre malheureux ! L'adversaire est maître du terrain qu'il a miné et des armes qu'il a choisies pour vous abattre ! Le vicaire Général de Mgr Darbois, à Paris, l'abbé Maignan, demanda à plusieurs élèves distingués du Grand Séminaire d'aller se former aux Universités allemandes. Il désigna tout d'abord l'abbé Volle ; mais l'abbé d'Hulst, qu'il avait pressenti, refusa et s'en fut à Rome suivre les cours du Collège romain. C'est lui qui, plus tard, à la suite de l'encyclique de Léon XIII sur les études ecclésiastique, présida, comme Recteur de l'Institut catholique de Paris, à la restauration du Thomiste, qu'il appelait le péripatétisme chrétien. (15)

Les Jésuites allemands se heurtèrent, eux aussi, à une résistance également considérable dans le monde intellectuel germanique, même chez les Catholiques.

Dès 1852, le programme de la revue "Le Katholik" publié à Mayenne, fut : retour à la scolastique. Il fallait rejeter "les miettes de la philosophie allemande" dont se contentait l'époque et revenir "aux trésors légués par les ancêtres". Henri Hurter déclarait alors : "La théologie doit non détruire, mais continuer (fortbauen) l'édifice de la vieille théologie". Le "Katholik" de Mayence suivait avec vigilance les manifestations qui lui semblaient mettre la foi en péril.

En 1862, elle exprimait la nécessité d'étudier tout d'abord Saint Thomas pour étudier Aristote d'une façon féconde et inoffensive. Elle défendait,à la même époque, contre la science allemande, ce que cette science appelle la "scolastique galvanisée et la science jésuitique". Elle traquait les formules indécises qui pouvait abriter dans leurs vagues contours un parti pris habile d'indocilité ; elle ne tolérait aucune désinvolture à l'endroit de la scolastique et des congrégations romaines. (16)

Un jeune jésuite allemand, Charles-Guillaume Kleutgen (1811-1883), étudiant à Munich, puis séminariste à Paderborne, vint achever sa formation à Rome où il subit, en ses débuts, la bienfaisante influence du P. Rozaven. Il publia l'abord en 1853, plusieurs volumes intitulés en allemand : "La philosophie ancienne défendue par le R.P. Kleutgen", traduit en français seulement en 1868, sous le titre : "La Philosophie scolastique" (4 vol. in8) (17)

Il magnifie la solidité de l'ancienne philosophie contre trois sortes d'adversaires : les rationalistes religieux allemands, les prêtres Hermès et Günther disciples de Descartes, les traditionalistes bonaldiens et menaisiens, les ontologistes dont l'enseignement aboutissait logiquement au panthéisme. Il avait publié en 1867 une brochure contre eux intitulé : "L'Ontologisme jugé par le Saint-Siège", traduite par un abbé Sierp, professeur de théologie au Grand Séminaire de Rouen.

Vouloir constituer une nouvelle philosophie catholique en Allemagne, c'était, assurait-il, faire des concessions au Protestantisme. La "vieille science catholique", ainsi qualifiait-il la scolastique, était seule efficace, pourvu que les manuels fussent adaptés, non pas à l'esprit du siècle mais à ses besoins réels. Il fallait revenir à Saint Thomas et s'en tenir fermement à sa pensée ; pour guérir, en Allemagne, le fidéisme inconscient des imaginations romantiques et le rationalisme très formaliste des intellectuels.

La maison d'Etudes des Jésuites de Maria-Laach, près de Cologne, fut le centre de diffusion de la pensée thomiste à travers tous les pays de langue allemande. Elle édita une collection de manuels de philosophie, intitulée : "Philosophia Lacensis", publiés par les P.P. Tileman, Pesch, Meyer, Hontheim et une "Bibliotheca scholastica" rédigée par le cardinal François Ahrle pour mettre les sources médiévales de cette philosophie à la portée des ecclésiastiques.

La "science allemande" partit en guerre violente contre cette invasion de Romanité. Reinskens, professeur à Breslau déclarait que l'attachement des Jésuites au Thomisme les disqualifiait comme professeurs d'Université. François-Xavier Dieringer (1811-1876), professeur à Bonn, faisait une critique très violente contre l'effort philosophique de Kleutgen.

14 - "Souvenir de l'abbé Vollet" p. 320 (LKettre à l'abbé Laroche, de mai 1864)

15 - Préface de ses "Mélanges philosophiques" (Conférences données àL'Institut catholique en 1886, p. 276 à 390)

16 - Sur tout cela consulter Georges GOYAU : "L'Allemagne religieuse, le Catholicisme" passim (Cf.bibliographie)

17 - KLEUTGEN : "Ueber die alten und di neuen Schulen", publié dès 1846 sous le pseudonyme de J.A. Karl.

Il déclarait, dans une "Feuille de littérature théologique", entre 1866 et 1870, que l'Eglise devait parler à chaque époque la langue de cette époque et élaborer un compromis définitif entre la théologie médiévale et celle du XIX° siècle (18), accusant le Père Kleutgen, quoique très "supérieur grâce à sa culture allemande" "de refuser le salut" hors de la scolastique. On accusait sa position d'intempérance et d'exagération outrée.

Il était courant de ricaner : "Doctor Romanus, asinus Germanicus" ; un docteur de Rome n'est plus qu'un âne en Allemagne et l'on dénonçait vilement le complot jésuitique. Déjà, en 1837, le ministre prussien, Bonsen, accusait, dans un mémoire sur les difficultés entre l'Eglise et la Prusse, les Jésuites de combattre la science catholique allemande.

Les "voix de Maria-Laach", publiées par le P. Florian Riess (1823-1882) répandaient la bonne philosophie thomiste et recevaient en échange, nous le savons bien, les attaques violentes de la "science allemande". Le nonce à Munich, Mgr Méglia, écrivait à Rome un rapport très noir sur la situation :

"Presque tous, disait-il, comme aussi tous les ecclésiastiques jouissant de quelque réputation de savoir et de doctrine, se font gloire de former ce qu'ils appellent le grand parti des savants d'Allemagne. Leurs aspirations consistent en général à encourager et à suivre, jusque dans ses dernières évolutions, le progrès scientifique et cela par une liberté, une indépendance entière, maintenant sans doute intact le dogme, mais sacrifiant certaines doctrines qui s'y rattachent et qui ne sont pas définies par l'Eglise : à laisser de côté les antiques méthodes de la scolastique, ces vieilleries du Moyen-Age, disent-ils, incompatibles avec le progrès moderne ; à rendre la méthode scientifique catholique le plus semblable possible à la méthode scientifique protestante, afin de mieux faire ressortir la prééminence de la théologie catholique sur la théologie protestante ; à donner enfin aux études bibliques, philologiques, historiques, une large place pour n'en laisser qu'une petite à la théologie vraie et positive. Ce qui prédomine dans ce parti, c'est l'orgueil. Aussi souffre-t-il avec peine le frein de l'autorité qui selon lui entrave le progrès. Il élève aux nues le système universitaire de l'Allemagne savante et le préfère à celui des séminaires de l'étranger..." (19)

Rien de nouveau sous le soleil. Voilà où conduit naturellement la prétention de battre l'ennemi sur son propre terrain en lui empruntant ses armes. C'est une façon manifeste de "passer à l'ennemi", hélas !

Mais l'ennemi ne s'y est pas trompé. En 1870, Bismark expulsa les Jésuites de Maria-Laach et y installa des bénédictins et cette abbaye devint au début du XX° siècle un repaire de modernistes et par la suite un des foyers de la révolution liturgique.

L'ENCYCLIQUE "AETERNI PATRIS"

Un abbé Ackermann écrivait en 1890, dans les "Annales de Philosophie chrétienne", ces remarques de bon sens :

"L'on ne peut pas dire, expliquait-il, que la pensée philosophique moderne, après les ruines qu'elle a répandues autour d'elle, après le désarroi jeté dans les esprits, soit à cette heure dans une période de confiance. La science n'a pas tenu toutes ses promesses. Le monde est plus mystérieux que jamais. Nos synthèses explicatives ne survivent pas au jour qui les voit naître. Le mécanisme n'est pour personne une explication, l'évolutionnisme paraît à tous trop simple pour être satisfaisant. Mécontent et déçu, on prend en dégoût une existence qui n'a plus de sens intelligible, plus de but".

Depuis Descartes, chaque philosophe, chaque homme de science veut donner sa synthèse explicative totale du monde, son système de pensée. Avec une naïve outrecuidance, chacun croit pouvoir présenter l'explication définitive de l'origine du monde, de sa nature intime et de sa finalité. On n'hésite pas aujourd'hui à écrire des ouvrages qui se veulent définitifs : "Pour en finir avec..." Et, à chaque fois il faut en rabattre et en démordre. L'explication qui se voulait définitive avait fait long feu : l'évolution, le Big-Bang, la relativité venaient prendre le relais de l'atomismende la monade, de la synthèse hégélienne ou des trois états d'Auguste Comte... etc... etc. Et après chaque échec de ces fantaisies imaginatives, on a toujours trouvé un "nouveau philosophe" pour s'écrier, avec une naïveté ridicule : "J'ai enfin trouvé la Clé de

---

18 - Langage bien connu aujourd'hui, hélàa ! Un compromis, nous le savons bien, n'est jamais définitif, mais toujours provisoire et destiné à être remplacé par un autre compromis. Jusqu'où... jusqu'à la capitulation finale...

19 - Cité par Georges GOYAU dans : "L'Allemagne religieuse : le Catholicisme", t.IV p.298

l'Univers !" Et son livre devient un best-seller de l'édition. On se l'arrache. Quelques années plus tard, il retombe dans l'oubli et le néant d'où il n'aurait jamais dû sortir.

C'est Descartes qui a donné le branle : "Donnez-moi l'étendue et le mouvement et je vais refaire le monde". Prétention absurde. Pour découvrir le fond mystérieux de la nature intime des choses, Descartes les réduit à leur abstraction numérique et utilise la démonstration mathématique. Tout s'explique par A plus B, parce que tout a été ramené à une mécanique universelle. Mais les démonstrations mathématiques sont des propositions vides de tout contenu et elles ne montreront jamais la nature des êtres. Ramener la qualité à la quantité, c'est mutiler le réel et se rendre incapable de la saisir.

Pour pénétrer à l'intime de la Création, il faut être le Créateur lui-même. Pour observer la Création dans son ensemble et d'un seul regard, il faut être à l'extérieur. Il faut pouvoir l'observer de loin et la placer sous son regard, ce qui est totalement exclu de nos capacités intellectuelles. Et donc tous ces systèmes philosophiques sont purement imaginaires, dénués de tout fondement réel.

Chaque penseur s'accroche passionnément à son système et le défend avec une ardeur violente, après que, dans le fond, il en sent la fragilité. Il a besoin d'une argumentation compliquée pour se faire entendre et l'accumulation des preuves montre leur inefficacité. Une seule serait décisive, si elle était vraie ; mais une multitude de preuve surajoutées les unes aux autres ne montre que l'impuissance d'un esprit désireux de faire agréer son système au lecteur, mais ne peut qu'éveiller la méfiance.

C'est, hélas ! ce que nous observons tous les jours encore maintenant.

Dans "Ça et là", Louis Veuillot raconte l'entrevue qu'il eut un jour avec le futur P. Hernsheim. Ce dernier, encore jeune, donnait une conférence sur la "monade" de Leibnitz, qui avait été le sujet de sa thèse :

"Vous avez bien parlé, lui dit-il à la fin de son exposé, mais à quoi bon ?

C'est précisément, répondit Hernsheim, ce que je me demandais en parlant, et néanmoins, au moment de commencer, je croyais encore que j'allais vous dire des choses utiles. Cette philosophie n'est qu'un jeu d'esprit bon pour divertir un petit nombre d'initiés. En vous exposant ce système, j'en voyais deux ou trois autres à bâtir, tout contraires et tout aussi bons. Jamais on ne tirera de là une prière, un gémissement vers Dieu, encore moins la conversion d'un peuple, qui est le résultat où il faut tendre. Mais si mon discours a été du temps perdu pour vous, il ne l'a pas été pour moi. Dieu a béni mon intention. A partir de ce moment, je m'attache au solide." (20)

Quelques années plus tard, devenu dominicain, le P. Hernsheil enseignait la doctrine chrétienne du haut de la chaire de Nancy, puis de Paris.

Jamais Saint Thomas d'Aquin n'a prétendu exposer un système universel et une explication définitive du monde. Son intelligence était tout illuminée par la Foi chrétienne. Il s'en remettait pour cela à la Révélation divine. Ce qui lui donnait une très grande liberté pour scruter par la raison naturelle la forme intelligible des êtres que nous pouvons atteindre et percevoir par nos sens.

Protégé par les barrières de la doctrine révélée, l'esprit pouvait se mouvoir librement à l'intérieur des données naturelles. Il suffisait de leur appliquer quelques règles de bon sens, quelques distinctions nécessaires, que Saint Thomas avait reprises à Aristote, la matière et la forme, l'acte et la puissance, la substance et les accidents, l'essence et l'existence, et avec lesquelles notre raison pouvait développer indéfiniment des argumentations pro et contra, sans jamais sortir de l'orthodoxie religieuse, ni prétendre à une explication exhaustive du monde. (21)

Le 4 Août 1879, Léon XIII publiait l'encyclique "Aeterni Patris", donnant enfin au mouvement de renaissance du Thomisme sa consécration officielle. Il avait fallu cet acte d'autorité pour ramener le monde intellectuel et ecclésiastique à la vraie pensée chrétienne. Les expressions employées par le pape sont d'ailleurs très énergiques : "Parfaite et intime connexion des choses et des causes, ordonnance et disposition qui rappellent une armée rangée en

---

20 - Louis VEUILLOT : "Ca et là",t.I,p.145

21 - Cf. Emile BREMIER: "Transformations de la philosophie française" (Paris,1950,p.69)

bataille, définitions et distinctions lucides, fermeté d'argumentation et finesse extrême de discussion, séparant la lumière des ténèbres, le vrai du faux et dépouillant pour ainsi dire de leurs vêtements trompeurs les mensonges de l'hérésie, recouverts d'une infinité de prestiges et de sophismes".

Léon XIII dit encore de Saint Thomas :

"En lui rien ne manque, ni l'abondance des questions, ni l'habile disposition des parties, ni l'excellence des procédés, ni la solidité des principes, ni l'énergie des arguments, ni la clarté et la propriété des termes, ni la facilité d'expliquer les sujets les plus inaccessibles".

Toutes qualités qui rendent "la théologie scolastique si redoutable aux ennemis de la vérité..." Il déclare Saint Thomas patron des Universités, des Académies, des Lycées et des écoles catholiques. Il recommande aux professeurs de philosophie de ne pas faire "de leurs talents, leur érudition, ainsi que des richesses de leurs inventions personnelles... le seul ou le principal objet de leur application... "Recommandation bien nécessaire pour des penseurs chrétiens plus souvent tentés de privilégier leurs petites élucubrations personnelles et de mépriser la pensée du Docteur Commun.

Mgr d'Hulst, en 1886, précisait qu'il fallait imiter Saint Thomas et faire aujourd'hui ce qu'il ferait, s'il était à notre place et disposait de tout l'acquis dont s'était enrichi depuis des siècles l'esprit chrétien et Mgr Fuzet, archevêque de Rouen, écrivait dans sa "Lettre pastorale" du 26 Nov. 1907 :

"N'est-il pas remarquable que partout la diffusion des erreurs modernes se sont toujours accompagnée d'un mépris plus ou moins affiché de la théologie d'abord, puis de cette philosophie scolastique qui est à la base de nos formules doctrinales, celle de Saint Thomas, celle qu'on trouve dans maintes définitions de nos conciles, celle qui a formé l'esprit de la plupart de nos génies catholiques depuis le XIII° siècle, celle enfin qui paraît avoir posé définitivement les lois essentielles de la raison même et dont il n'y a, pour s'effaroucher, que ceux qui l'ignorent ou qui veulent saper les dogmes".

En effet, toutes les philosophies modernes, depuis Descartes, se sont constituées en "machine de guerre" contre la Foi chrétienne, et pour éteindre plus facilement celle-ci, elles se sont acharnées à démolir l'intelligence, à fausser le sens des mots, à créer toute une mécanique intellectuelle bâtie sur l'imaginaire et à rejeter le réalisme de la pensée thomiste, parce que cette réalité que Saint Thomas a éclairée de son beau génie, était l'oeuvre de Dieu et qu'il fallait dresser contre elle les âmes de nos contemporains dans une révolte absurde et monstrueuse.

E. C.

■ ■ ■

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

Un point de départ

- Louis FOUCHER : "La Philosophie catholique en France au XIX° siècle avant la Renaissance thomiste et dans son rapport avec elle". (1800-1880) (Vrin, 1955)

Des livres essentiels :

- Pierre LASSERRE : "La Jeunesse de Ernest Renan - Histoire de la crise religieuse au XIX° siècle" t.I "De Tréguier à St Sulpice (Garnier,1925) -t.II "Le drame de la métaphysique chrétienne" (Garnier,1925), passionnant et très approfondi. - t.III "L'initiation philosophique d'Ernest Renan" (Calmann-Lévy,1932). L'ensemble de ces trois ouvrages constitue une étude pénétrante et remarquable du problème de la scolastique.

- J. BELLAMY : "La Théologie catholique au XIX° siècle" (Beauchesne,1904), manuel classique.

- Alfred BAUDRILLART : "L'enseignement catholique dans la France contemporaine : Apologistes et maître chrétiens". (Blond,1910, ensemble d'articles et d'études parues au début du siècle qui présentent les principaux penseurs chrétiens du XIX° siècle.

- M.F. DUILHE DE SAINT PROJET : "Des études religieuses en France depuis le dix-septième siècle jusqu'à nos jours" (Lecoffre-Privat,1881), ouvrage ancien de valeur.

-Georges GOYAU : "L'Allemagne religieuse, le Catholicisme", 4 vol. (Libr. acad. Perrin,1910-1911). L'auteur s'intéresse particulièrement au combat mené par les Jésuites allemands pour le retour à la scolastique.

-René FULOP-MILLER : "Les Jésuites et le secret de leur puissance -Histoire de la Compagnie de Jésus. Son rôle dans l'histoire de la civilisation" traduit de l'allemand par Jean Gabriel GUIDAU (2 vol. Plon,1933)

- Abbé H. GOUJON : "Les ennemis de la raison, la philosophie de la volonté et l'apologétique de l'immanence" (Moral,1904)

-R.P. VENTURA DE RAULICA : "De la vraie et de la fausse philosophie en réponse à une lettre de Monsieur le Vicomte Victor de Bonald" (Gaume Fr.1852)

et : "Essai sur l'origine des idées et sur le fondement de la certitude suivi de nouvelles observations sur le cartésianisme". (Vaton,1853)

Quelques monographies utiles

-Paul DUDON: "Lamennais et le Saint Siège (1820-1834) (Libr. acad. Perrin,1911)

-Abbé de REGNY : "L'Abbé Bautain, sa vie et ses oeuvres" (Bray et Rétaux,1884)

-Gabriel MATON: "De Joseph de Maistre à Léon Bloy : Blanc de Saint-Bonnet, philosophe de l'Unité spirituelle (1815-1850) (Vitte,1961)

- Jean Guiraud : "Monseigneur Freppel" (Flammarion,1933)

Dans les livres
"La droite du Père"

Eric VATRE, Edition Guy Trédaniel, 1994.

Voici un ouvrage qui vise à relancer les mythes gnostiques dans nos milieux traditionalistes. L'éditeur, Trédaniel, est spécialiste de ce genre de publications. La Droite du Père ? Vous croyez qu'il s'agit du Père Eternel ? Détrompez-vous : il s'agit du Père de la Gnose, disons, René Guénon... pour ne pas en évoquer un Autre.

L'auteur, Eric Vatré, présente à ses interlocuteurs un questionnaire bien curieux. Après avoir demandé àchacun ses origines familiales, puis ses sources d'inspiration, il en vient à la crise de l'Eglise, dans ses aspects les plus frappants : le Concile, la nouvelle messe, la rencontre d'Assise, le cas de Mgr. Lefèbvre. Puis il infléchit ses questions en direction de "La Tradition", du "sacré", au neutre, bien sûr, (τό ἱερον, dirions nous en grec) notion floue applicable à tout le domaine du créé, pour en arriver à la question essentielle, celle pour laquelle l'ouvrage a été écrit : "Que pensez-vous de René GUENON ?" et "Pensez-vous qu'il puisse exister une GNOSE CHRETIENNE ?" C.Q.F.D. Il n'y a qu'un seul remède à la crise de l'Eglise, c'est le retour à la GNOSE DE TOUJOURS ; Voilà ce qui s'appelle un interrogatoire piégé.

Dans le choix des interlocuteurs, on note que les 4/5° sont des gnostiques chevronnés, estampillés comme tels, dont les noms encombrent nos milieux de droite ; on y retrouve Jean BORELLA, Jean HANI, Jean PHAURE, et d'autres... dont les réponses sont connues d'avance, même si elles sont verbeuses, longues, ennuyeuses et inintelligibles pour la plupart.

J'ai relevé quelques réponses dans lesquelles je me suis senti concerné, sans être nommé ; celle de M. MICHEL-MICHEL, par exemple, un guénonien d'Action Française :

"Je dois enfin dire combien je suis agacé par ces réflexes conditionnés dans certains milieux "tradi"... qui consistent à soupçonner systématiquement toute quête métaphysique sur le monde intellectif de l'intuition, de résurgence de l'éternelle Gnose, mère de toutes les hérésies, les mêmes qualifiant de "panthéisme" toute tentative pour reconnaître l'ordre du monde et son "enchantement"... Il faut reconnaître la légitimité de l'Ecole rhénane (1), de la Théologie apophatique (2) et de la succession de Denys l'Aréopagiste (3) et non mutiler la tradition de l'Eglise, comme le voudraient certains chasseurs de gnostiques. Je ne suis pas hostile à l'Inquisition, mais je souhaite que les inquisiteurs soient au moins qualifiés..."

Non, M. MICHEL-MICHEL, il ne s'agit pas de soupçon, mais d'accusations franches et nettes adressées à des gnostiques qui enseignent clairement la Gnose et le panthéisme, qui, pour ne pas "mutiler", comme ils disent, la tradition de l'Eglise, l'empoisonnent avec celle de Lucifer et qui ne répondent jamais aux objections qui leurs sont adressées...

Par ailleurs mes accusations ne sont pas des "réflexes conditionnés", comme vous le dites, mais bien le fruit de recherches et d'études auxquelles j'ai consacré toute ma vie. Enfin, tout vrai chrétien, s'il a la foi éclairé et solide, est "qualifié" pour en dénoncer les falsifications.

J'ai noté, au cours de la lecture de cet ouvrage, quelques réponses remarquables qui détonnent au milieu du concert des louanges adressées à René GUENON.

Pierre BOUTANG, par exemple, a eu le courage de montrer que Charles MAURRAS était tout à fait étranger à cette soi-disant Tradition :

"MAURRAS n'était pas spécialement orienté vers une pensée comme celle de Guénon. Il avait la plus

(1) Maître Eckart, condamné par l'Eglise, Suso, Tauler, Nicolas de Cues, mystiques imprégnés de Gnose.

(2) apophatique, c'est-à-dire qui affirme qu'on ne peut rien dire sur Dieu... Pauvre St Thomas d'Aquin, qui a rempli des pages sur Dieu...

(3) Disons plus franchement, le Pseudo-Denys.

grande défiance pour ce qui est gnostique et probablement quelque méfiance aussi à l'égard de ce qui touche au néo-platonisme et plus généralement à l'ésotérisme."

Et Boutang conclut :

"Une vision gnostique n'est pas chrétienne et si elle est chrétienne, elle n'est pas gnostique. Que sait-on du Christianisme gnostique ? Saint Augustin a passé une partie de son temps à combattre contre les Gnostiques." (4)

Merci, M. Boutang ! Charles Maurras était bien trop raisonnable, il avait bien trop de bon sens pour se laisser attirer par les élucubrations des Gnostiques.

Jean Marie PAUPERT, également a bien noté ses répugnances :

"Tant par nature et par instinct que par mes études, je me méfie de tout ce qui émane des courants gnostiques, syncrétistes, et de tous les esprits en quête de je ne sais quelle grande et mystérieuse Tradition."

Mais la réponse la plus éclairante est celle de Thomas MOLNAR, le seul qui ait eu le courage de définir avec précision et clarté ce qu'est la GNOSE. Voici cette définition :

"A proprement parler, il y a contradiction entre "gnostique" et chrétien. Celui-ci croit que son âme et son corps ont été créés par Dieu, dans sa bonté, que le fidèle ne "contient aucune étincelle de la divinité, qu'il ne fusionnera pas avec Dieu à sa mort mais restera créature, ayant besoin de la grâce toute sa vie.

Le Gnostique est convaincu, par contre, qu'il n'est pas créé par Dieu, mais par le principe opposé, Démiurge, le Prince des Ténèbres, que l'âme des "élus" contient l'étincelle divine qui les distingue des êtres "matériels" et qu'au bout du drame cosmico/apocalyptique, les élus vaincront le démiurge et rétabliront le règne de Dieu, en réintégrant la lumière divine, jusque là privée de l'apport de leur propre "étincelle lumineuse".

On constate, à chaque étape de ce drame, l'incompatibilité foncière entre le christianisme et la Gnose, comme on constate à quel degré nos idéologies modernes, y compris les matérialistes, empruntent la charpente de leur croyance à la gnose chrétienne, à la Gnose tout court. Et nous apercevons bien les raisons de l'attrait de la gnose pour certains chrétiens à certaines époques".

On ne peut mieux dire. Bravo, M. MOLNAR ! Toutes les études sur la Gnose que j'ai réparties dans mes trois ouvrages ne font que développer ce schéma si clair et si fondamental et qui est la réponse exacte à ces autres interlocuteurs embarrassés dans leur verbiage et leurs élucubrations. (5)

On regrette aussi que l'auteur de l'ouvrage ait évité de poser les questions sur GUENON et sur la GNOSE aux quelques religieux dominicains ou bénédictins qu'il a bien voulu interroger. J'aurais cependant aimé entendre la réponse d'un Père Marie-Dominique PHILIPPE, par exemple. Après avoir exalté la philosophie d'Aristote et de Saint Thomas d'Aquin, il aurait probablement pourfendu avec vivacité et humour ces pauvres guénoniens empêtrés dans leurs mensonges.

Enfin, je me suis senti en communion profonde de foi et de pensée chrétienne avec les deux seuls prêtres de la Fraternité Saint-Pie X interrogés.

Comme l'Abbé Philippe LAGUERIE, j'ai eu la chance de naître dans une famille profondément chrétienne : Honneur à mes parents, comme à ceux de sa famille, qui ont su transmettre leur foi toute entière. C'est un privilège rare aujourd'hui, tant de parents ont renoncé à enseigner la foi à leurs enfants et trahi ainsi leur premier devoir d'état. Comme l'Abbé Laguérie, j'ai la foi "chevillée au corps". C'est une expression qui m'est chère et que j'ai retrouvé avec joie dans sa réponse. Comme lui également, je n'ai jamais douté. C'est la réponse de BOSSUET à un mourant qui lui demandait : "Monsieur, je vous ai toujours cru honnête homme ; mais me voici près à expirer : parlez-moi franchement, j'ai confiance en vous ; que croyez-vous de la religion ? - Qu'elle est certaine et que je n'en ai jamais eu aucun doute..." (6)

Eric Vatré a réservé pour la fin de son ouvrage les réponses de Mgr. Tixier de Mallerais et c'est heureux. Enfin un évêque et un évêque vraiment catholique, celui qui va donner la vraie pensée de l'Eglise sur la GNOSE :

---

(4) Cf. Etienne COUVERT: "LA GNOSE CONTRE LA FOI", ch I "Gnose et Platonisme" où je montre ce combat de Saint Augustin contre les Gnostiques de son temps.

(5) Cf. mes trois livres sur la Gnose édités par Chiré.

(6) cité par Paul HAZARD : "La crise de la conscience européenne", Boivin, p. 206.

"Dès le premier siècle, dit-il, l'Eglise s'est opposée à la Gnose, cette soi-disant "Tradition primordiale" qui existait avant la venue de Notre Seigneur Jésus-Christ. La Gnose, vous le savez, (?) consiste en l'affirmation d'une doctrine supérieure et plus secrète que la doctrine chrétienne et en l'idée que le salut vient par la science et non par la vertu ... La Gnose PECHE DONC CONTRE LA FOI, contre la Tradition authentique de l'Eglise... IL N'Y A DONC PAS DE VISION GNOSTIQUE POSSIBLE DU CHRISTIANISME. La Tradition chrétienne et catholique s'appuie, à l'intérieur même de la vie de l'Eglise sur la théologie catholique, celle de Saint Thomas d'Aquin".

Point final. Conclusion nécessaire. Voilà une belle parole d'évêque. On doit toutefois regretter que, par une dernière habileté, l'auteur de l'ouvrage ai ajouté, en contradiction manifeste avec ces fières paroles, une page de commentaires dans laquelle il a trouvé le moyen de rappeler encore le nom de Jean Borella.

E. C.

Gnose et pensée russe

LES DONNEES HISTORIQUES

Le peuple russe a été converti à la version grecque orientale du Christianisme, mais il l'a reçue dans une liturgie en slavon et une écriture cyrillique (kirilliza), totalement inconnus dans le reste du monde chrétien. Cet usage d'une langue particulière fut un obstacle essentiel à la pénétration de la culture chrétienne occidentale en Russie. Il joua un rôle analogue à celui de l'arabe dans l'expansion de l'Islam autour de la Méditerranée. Cependant l'obstacle du slavon ne fut pas aussi radical que celui de l'arabe parce que la religion chrétienne restait fondamentalement la même de part et d'autre.

Il est important de noter également cette catastrophe que fut pour les populations de Russie, l'invasion mongole et la destruction des centres urbains qui provoqua pendant deux siècles une émigration dans les fôrets septentrionales et un retour à une demi-sauvagerie.

Le clergé orthodoxe conserva assez longtemps au cours du Moyen-Age l'usage du grec. On put voir alors au cours du XI° et du XII° siècles des prélats russes, comme Cyrille de Tourov ou le métropolite de Kiev, Clément, soutenir des polémiques à grand renfort de textes grecs sur des questions d'exégèse biblique ou de sciences spéculatives.

Après le schisme grec et surtout la chute de l'empire byzantin, l'usage du grec se perdit dans le clergé russe. Et comme il ignorait le latin il se trouva complètement isolé du reste de la Chrétienté. En effet, le latin était le véhicule de la culture et des sciences dans tout l'Occident ; il était à la source de tout l'enseignement chrétien.

Tandis qu'en Europe, l'Eglise latine contribuait à diffuser une culture tout à fait remarquable par ses monastères, ses Université, ses ordres religieux, en Russie le clergé, réduit à la liturgie slavonne, se désintéressa de l'"enseignement. Il mit l'accent sur la célébration liturgique avec un ritualisme rigoureux et formaliste. Il négligea le dogme et la morale et du même coup perdit son influence profonde sur les âmes.

Le peuple fut sevré d'instruction religieuse. Ceux qui savaient lire le slavon se contentaient de la "Tchétia-Munéia", le martyrologe des Saints. Pour les autres, la religion populaire fut marquée d'ignorance, de superstition et de magie : une littérature populaire, imprégnée de merveilleux, souvent tirée des apocryphes de la Bible ou de livres apocalyptiques dont les interprétations extravagantes ne pouvaient que troubler les âmes ou les terroriser.

Pendant que se développait en Occident latin une philosophie, une théologie et des sciences religieuses tout à fait remarquables que l'on a désignées sous le nom de "scolastique", l'Eglise Russe s'est tenue en dehors de ce courant de pensée chrétienne. Le clergé n'a montré que dédain pour les problèmes doctrinaux, les définitions, les déductions logiques, ce qu'il refusait sous le nom de "rationalisme latin".

Il s'est condamné ainsi à la stagnation intellectuelle et morale.

"On ne peut se faire une idée de la foi orthodoxe russe d'après la théologie officielle, écrit Berdiaeff dans "L'Idée religieuse russe", la foi orthodoxe russe ne connaît point de doctrine théologique obligatoire et constituée en système, elle n'a guère eu de scolastique. Le rationalisme théologique est ce qui convient le moins à la conscience religieuse russe. L'idée religieuse russe implique que le mystère de la vie divine ne peut être exprimé en une conception rationnelle."

En rejetant la scolastique et en refusant l'usage naturel de la raison dans les études religieuses, l'Eglise russe s'est rendue inapte à résister aux influences occidentales qui pénétrèrent chez elle à partir du XVII° siècle. Il est vrai qu'à cette époque l'Université de Kiev commença à donner son enseignement en Latin. Hélas ! ce fut le début d'une véritable subversion antireligieuse.

Lorsque Pierre le Grand commença à ouvrir la Russie sur l'Occident, ce fut le protestantisme qui s'engouffra dans son vaste empire. Lui-même, Pierre le Grand, n'avait reçu aucune formation religieuse solide, aucun enseignement moral.

Un père jésuite, le P. Milan, précisait dans une lettre à ses supérieurs :

"A moins d'un miracle de premier ordre, il n'y a pas d'espoir que le tsar se transforme et s'entende avec le Vatican. De trop grands obstacles s'y opposent. Il faudrait se soumettre à l'autorité du Pape et aux rigueurs de la morale, renoncer aux lubies et aux abus de pouvoir."

En effet, il fut un prince fantasque et violent, capricieux et gâté, d'une intelligence vive, mais sans rigueur et fermeté. Aussi, quand il fit la connaissance d'un homme supérieurement doué, très persuasif, il lui fut totalement assujetti. Il s'agit de Théodore Prokopovitch.

Ancien élève du collège grec de St-Athanase, fondé à Rome par le pape Grégoire XIII, ce dernier, de retour en Russie, abjura la foi catholique et se lança dans une admiration naïve pour la philosophie de Bacon et celle de Descartes. Il en tira des théories tout à fait protestantes en matière de dogme et de vie sociale et religieuse. Il enseigna au tsar Pierre la supériorité de la morale laïque sur l'enseignement de l'Eglise et la conception tout à fait protestante d'un Etat contrôlant la vie spirituelle d'un pays.

Pierre pencha vers le luthéranisme, fréquenta les temples protestants, protégea les Quakers et les étrangers, à condition qu'ils appartiennent à la confession d'Augsbourg. Un de ses premiers favoris fut un ardent calviniste, le général Lefort. Tous les étrangers qu'il attira en Russie étaient protestants.

Sous le règne de l'impératrice Anne, c'est-à-dire sous la tyrannie de son favori, Biren, les protestants furent les maîtres absolus de l'Empire. A cette époque, dit Mgr Philarète, "la garde, les collèges (c'est-à-dire les ministères), l'Académie des sciences, l'armée, la flotte étaient au pouvoir des protestants. "Prokopovitch rampait devant Biren, il faisait déposer, emprisonner, maltraiter les évêques russes insuffisamment dociles. Le Synode créé par le tsar Pierre nommait à l'épiscopat des prêtres déjà acquis à la réforme protestante. Ce sont ces évêques qui vont au XVIII° siècle accueillir à bras ouverts les loges maçonniques et l'enseignement des "philosophes" français.

Ce qu'on a appelé en Russie le parti allemand, c'était en fait le parti protestant et il fut tout puissant pendant deux siècles.

Les Romanof ont ouvert la Russie au monde occidental et au matérialisme des villes européennes. Ils ont lancé la mode des encyclopédistes français et de la philosophie allemande.

"Lorsque la Russie s'ouvrit aux influences du dehors, écrit Henri Massis, ce fut pour boire à longs traits les erreurs d'une Europe déjà corrompue dont rien en son propre fond ne la pouvait garder". Depuis le "Contrat Social" et les antinomies de Kant, jusqu'au matérialisme historique de Karl Marx, les russes ont accueilli avec une sombre ardeur tous les systèmes les plus dangereux et les plus destructeurs de la foi chrétienne. Deux siècles suffirent pour livrer le pays à l'enfer bolchevique.

LES SOURCES DE LA PHILOSOPHIE RUSSE

La Franc-Maçonnerie a été fondée à Londres en 1717. Dans les vingt ans qui ont suivi, elle s'est répandu à travers toute l'Europe par l'action persévérante du gouvernement anglais. Elle a été introduite en Russie très tôt par des anglais protestants. Sous l'impulsion de trois hommes énergiques - Novikov, Schwarts et le prince N. Troubetskoï - elle s'est répandue dans toutes l'élite cultivée russe, de sorte que tout le personnel politique et religieux du gouvernement tsariste était affilié aux loges. Elles se sont multipliées au cours du XVIII° siècle dans toutes les principales villes de Russie, notamment à Moscou et St Petersbourg.

Novikov fond alors la première grande maison d'édition en Russie. Il diffuse toute la littérature illuminée d'Occident. Il publie en 1775 le livre de Claude de Saint-Martin : "Des erreurs et de la Vérité" traduit en russe. Il fonde également la "Société amicale", cénacle littéraire où passent presque tous les écrivains et homme d'état destinés à marquer sous l'Empereur Alexandre I°. Karamsine, Kiréevski en faisaient parti. Ces jeunes maçons traduisent et répandent dans les écoles les ouvrages de philosophie illuministe.

Le grand duc Paul, le future empereur Paul I°, est initié aux mystères swedenborgiens de la maçonnerie suédoise. Il existe de lui un portrait où il porte les insignes. Son épouse, la future impératrice Maria Féodorovna, a rencontré Saint-Martin dans sa

principauté prussienne de Motbéliard.

Un professeur allemand importé, Johann Schwarz, fonde la branche russe de l'ordre des Roses-Croix pour répandre le savoir philosophique, le perfectionnement moral afin de "devenir sans péché comme Adam avant la chute". Son continuateur, Lopoukine, qui fut le parrain de Kiréevski, développe la pensée gnostique et illuministe dans son ouvrage : "Quelques traits de l'Eglise intérieure", réédité en français en 1800.

On y trouve les thèmes bien connus de la chute d'Adam créé androgyne, exilé du monde de la lumière, de la régénération finale, de l'Eglise intérieure, dont l'Eglise établie n'est que la figure exotérique, la diffusion du monachisme hésichaste (du grec tranquillité) forme grecque du Quiétisme (1).

C'est Lopoukhine qui fera éditer, pêle-mêle Paracelse et Macaire d'Egypte, Molinos, Claude de Saint-Martin et Grégoire Palamas, introduisant certains Pères Grecs dans ses collections maçonniques.

L'impératrice Catherine II, d'abord favorable à tout ce mouvement, commença à prendre peur dès les débuts de la Révolution Française. Elle fit alors fermer les loges, saisir les livres suspects et condamner Novikov. C'est alors que Mgr Platon, l'archevêque de Moscou, écrivit à l'impératrice : "Je prie le ciel pour qu'on puisse trouver un autre chrétien tel que Novikov, non seulement dans le troupeau que Dieu nous a confié, à moi et à Toi, mais dans le monde entier". Un évêque orthodoxe au secours d'un "Frère"...

Avec l'avènement d'Alexandre I°, la Franc-Maçonnerie s'installa en maîtresse sur le Trône, surtout lorsque Spéranski fut devenu le confident de l'empereur. Alexandre s'était converti à l'illuminisme avec son égérie, Madame de Krüdener. L'engouement fut universel. Toute l'élite intellectuelle, toute la noblesse se précipita dans les sociétés bibliques, les loges de martinistes, de roses-croix et de swedenborgiens.

Dans une lettre à sa soeur, Alexandre lui explique la différence entre l'Eglise intérieure et l'Eglise extérieure. (Nous dirions en langage maçonnique ésotérique et exotérique). Il lui recommande Arnold, Swedenborg, Saint-Martin, l'Imitation, Tauler, tous les classiques de la mystique illuminative.

On rencontre à la cour du Tsar des Frères Moraves, des Quakers, Jung Stilling, Baader. La société biblique de St Petersbourg, établie par les maçons anglais traduit la Bible en Russe vernaculaire. Au St-Synode règnent le prince Calytsine et ses amis, Labzine, un élève de Schwartz et Kochelev, ami de Lavater, de Saint-Martin et d'Eckarthausen. La Russie, dès le début du XIX° siècle, est complètement maçonnisée dans son élite intellectuelle et religieuse.

A la même époque, l'Académie de Kiev qui forme le haut clergé de l'Eglise orthodoxe est toute acquise à l'enseignement de la philosophie de Wolf, de Winckler et de Baumeister qui exposent les théories de Leibnitz. Cette académie comptait déjà sous Pierre le Grand jusqu'à 2000 étudiants. Beaucoup se destinaient aux plus hautes charges ecclésiastiques et détenaient la plupart des chaires de philosophie dans les autres Universités russes. On comprend alors la gravité de cet engouement pour la philosophie moderne.

En 1804, on publie Fichte, la première traduction de Kant. Un professeur de physiologie, Daniel Mikaïlovitch Vellanskii, ancien élève de Kiev, prêche la philosophie de la nature de Schelling, un panthéiste gnostique. Un autre ancien de Kiev, Mathieu Mikaïlovitch Troiskii devient professeur aux Universités de Kazan, de Varsovie, de Moscou. Il publie des ouvrages imprégnés de l'empirisme anglais, dont la "Psychologie allemande"où il prétend que l'âme est métaphysiquement indémontrable.

Cette extraordinaire poussée illuministe et théosophique va exercer une très forte influence sur la direction générale de la culture russe et sur la littérature subséquente. En effet, tout le pathos du roman russe est né de cette invasion du sentiment religieux par un piétisme extravagant. L'âme est invitée à se dissoudre dans la fluidité des émotions, les larmes, l'angoisse, les confessions mutuelles, les confidences de tous les instants. Il y a même une dissolution recherchée et cultivée de la raison et du bon sens. Ce romantisme imprégnera tout la littérature du XIX° siècle.

Simultanément, la même sensibilité piétiste et illuminée s'est développée dans l'Eglise orthodoxe. Vers la fin du XVIII° siècle, en Moldavie,

(1) - Certains moines grecs, en particulier au Mont Athos, avaient pratiqué une singulière méthode d'oraison : se tenir immobiles, assis dans un coin de cellule, les yeux à moitié fermé et fixé sur le nombril. Ils prétendaient qu'en prolongeant cette attitude, ils finissaient par voir une vive lumière qui les enveloppait de toutes parts et qui les pénétrait et qu'ils soufflaient par le nez. Ils n'hésitaient pas à lui donner le nom de "divinité". Ces lumières étant multiples, ils prétendaient qu'elles étaient des divinités d'un ordre inférieurs, quoique toutes incréées, diffusées dans la nature... Déjà la méditation du nombril !

un moine athonite ukrainien, Païsi Velitchkovski, avait traduit du grec en slavon, puis en russe la "Philocalie", florilège d'ascèse et de mystique, recueil de prières des Pères orientaux. Cette "Philocalie" fut le manuel en usage dans le monachisme russe.

Cependant la littérature religieuse russe fut surtout l'oeuvre de laïcs, professeurs d'Universités. Formés, comme nous l'avons dit, par la philosophie allemande et l'illuminisme maçonnique, ces écrivains allèrent chercher leurs références religieuses chez les Pères grecs, références obligées dans la tradition orthodoxe. Il s'est produit là une équivoque soigneusement entretenue pour estomper la source occidentale et maçonnique au profit de la source plus avouable, celle de la foi orthodoxe. C'est un phénomène bien vu et bien décrit par Alain Besançon.

Après avoir construit leur système de pensée sur l'idéalisme allemand, ces penseurs et philosophes russes se mirent à étudier Isaac le Syrien, Jean Climaque et les autres Pères grecs. Mais ils les lurent avec des lunettes "gnostiques", à travers Maître Eckart, Suso, les mystiques allemands, puis Jacques Boehme, Swedenborg et les autres maîtres à penser de la Franc-Maçonnerie.

Or cette double lecture était possible, parce que l'idéalisme allemand était imprégné de néo-platonisme à l'égal de la pensée des Pères grecs avec cependant une différence considérable. Ces derniers s'efforçaient d'enseigner la foi chrétienne dans son intégralité, mais ils étaient imprégnés par le platonisme qui régnait universellement àcette époque sur les esprits. Ils avaient du mal à faire cohabiter en eux les vérités de la Foi auxquelles ils tenaient d'abord avec des tendances gnosticisantes, venues du platonisme et qu'ils rejetaient énergiquement. Nourris de néo-platonisme, ils s'efforçaient de redresser et de corriger ce qu'il pouvait charrier de Gnose, souvent avec difficulté.

Tandis que nos philosophes russes modernes ont entrepris une relecture gnostique des Pères grecs. Ils ont construit une fausse tradition qui n'a jamais existée telle qu'ils l'ont enseigné". Ils ont utilisé les plus hétérodoxes de ces Pères, Origène, Clément d'Alexandrie, le Pseudo-Denys, qui sont les références habituelles des gnostiques modernes, en vue non pas d'expliciter et de développer leur foi chrétienne, mais d'enseigner une vision cosmique et panthéiste du monde. C'est ce qu'il nous reste à démontrer.

LES GRANDS THEMES GNOSTIQUES

Les principaux philosophes russes du siècle dernier, Kiréevski, Khomiakov, Soloviev, Berdiaev ont réactualisé dans le monde moderne le gnosticisme d'Origène et de Clément d'Alexandrie, ainsi que la philosophie mystique illuminée des allemands Maître Eckart, Jacob Boehme et Franz von Baader. Ils ont tiré des Pères grecs et notamment de St Grégoire de Nysse une Gnose d'apparence chrétienne. Mais il faut remonter beaucoup plus haut et reconnaître à la source de ce courant, le platonisme.

Il est la clé de cette synthèse gnostique. Il est fondé sur une doctrine du Logos que les écrivains russes ont reprise en accentuant son caractère cosmique. Pour Serge Troubetzkoy (1862-1905), le Logos est le pont vivant entre la philosophie païenne et la Foi. Il a publié la "Métaphysique de la Grèce antique" en 1890, la "Doctrine du Logos" en 1900. Son enseignement, tout imprégné de Platon, eut un succès prodigieux.

Voici les réflexions enthousiastes d'un de ses auditeurs :

> "Et les cercles d'étude sur Platon, menés par Serge Nicolaïevitch ! Heures inoubliables où nous pénétrions profondément dans le monde embaumé des dialogues du plus grand parmi les penseurs, heures pendant lesquelles notre maître se révélait dans tout l'étendue et la richesse de ses talents. Tantôt il étudiait la culture grecque, tantôt il devenait le savant philologue, interprétant avec respect chaque mot du texte de Platon. Enfin, il était le dialecticien distingué, démêlant attentivement les fils enchevêtrés de l'admirable pensée platonicienne... Vraiment nous vivions avec Platon et participions àson esprit..."

Encore et toujours la "séduction" de Platon...!

Voyons leur doctrine. Nous partons toujours de Platon. Dans son mythe de la caverne bien connu il enseigne que le monde connu dans lequel nous vivons n'est qu'une ombre, une apparence d'un monde idéal, seul déclaré réel. Voilà une entorse assez considérable au bon sens naturel qui enseigne tout le contraire.

Nos philosophes russes, partant de cet enseignement, ont affirmé, dans un langage transposé en vocabulaire chrétien, que le monde présent est seulement l'image du monde divin : ils disent son "épiphanie" : Dieu s'est manifesté dans l'Univers ; disons mieux, l'Univers, c'est Dieu se manifestant. La

création, c'est l'acte par lequel Dieu "s'est incarné". Il est sorti de lui-même pour se poser dans un "autre", dans l'extra-divin. Il se répète pour ainsi dire ; il se reproduit hors de lui-même, tout en restant identique à lui-même : "Tout est divin et irradie la beauté non terrestre du mystère sophianique qui est son mystère" (Zander).

L'homme, lui aussi, est l'image reproduite de son modèle divin. Il est Dieu se manifestant dans un "autre". L'homme est donc une incarnation de Dieu pour employer le langage chrétien au service de la Gnose. Il s'agit d'un "panenthéisme" qui affirme que tout est en Dieu, un panenthéisme orgiastique qui apparaît au XVIII° siècle chez Skorovoda, une tension passionnée et violente vers la transfiguration du monde, la résurrection de la chair et son absorption en Dieu.

De là nos philosophes russes ont tiré leur culte du Peuple majusculaire, leur "Ethnolâtrie". Kiréevski a subi l'influence profonde du panthéisme cosmique de Schelling. Il pense que la philosophie russe doit tirer de l'âme du peuple russe toute sa substance.

Cette idéalisation du peuple est commune à tous les penseurs russes et prépare les esprits au Marxisme. Khomiakoc veut atteindre Dieu à travers le peuple :

> "Dans la conscience russe, dit-il, religion et peuple sont si mêlés qu'il est difficile de les distinguer. Dans l'othodoxie russe cette confusion va jusqu'à identifier l'élément religieux et l'élément populaire".

Il vit comme immergé dans la vie du peuple :

> "Celui qui aime le peuple russe ne peut pas ne pas aimer son église, car ce peuple et son Eglise ne font qu'un. Et c'est seulement chez les Russes que ces deux éléments ne font qu'un".

Cette idolâtrie du peuple n'est pas spécifiquement russe, elle imprègne toutes les idéologie révolutionnaires de partout depuis des siècles.

Après avoir idolâtré le peuple, nos penseurs russes se sont mis à idolâtrer la terre russe. Ce culte de la Terre Nourricière, disent-ils, est spécifiquement russe. Absolument pas ! Il est essentiellement païen et à la base de tous les cultes de la Terre Mère, la à travers tous les peuples de l'antiquité.

Mais ils vont donner à ce culte païen une couleur abusivement chrétienne, selon une légende gnostique déjà répandue dans les premiers siècles chrétiens, en particulier chez les Elkasaïtes :

> "Quand la goutte de sang répandue par Christ au Golgotha, écrit Berdiaev dans "Esprit et Liberté", toucha terre celle-ci devint autre, elle se renouvela et si nous ne le voyons pas avec nos yeux terrestres, cela provient de la limitation de nos facultés réceptives. Toutes la vie universelle, toute la vie humaine est déjà différente depuis la venue du Christ, elle représente une nouvelle création". Par le contact avec le sang du Christ, la terre s'est divinisée.

Les philosophes russes ont même utilisé le culte de la Vierge, très florissant dans le peuple russe pour le paganiser. Une véritable profanation ! "La vénération de la Vierge, écrit Boulgakov, est l'âme de la piété orthodoxe, son coeur, ce qui réchauffe et ranime le corps tout entier."

La Vierge, Mère de Dieu, devient celle qui réalise la maternité divine de la Terre, celle qui est appelée à engendrer Dieu. Berdiaev a développé cette utilisation scandaleuse d'un culte chrétien en vue d'un retour au paganisme :

> "L'antique paganisme russe, dit-il, s'est mêlé au christianisme russe et lui a donné une physionomie toute spéciale. L'orthodoxie russe recèle en soi un certain dionysisme chrétien qu'on ne rencontre pas dans l'orthodoxie byzantine. Il existe quelque part un point de contact entre l'orthodoxie russe et l'extraordinaire secte mystico-dionysiaque des flagellants russes (klisky), secte au sein de laquelle le christianisme s'est mêlé d'une façon bizarre, terrifiante même, à un vieux paganisme russe. Dans le culte que professent les Russes pour la Mère de Dieu, qui voile bien souvent l'image de son Fils divin, s'aperçoit aisément le culte de la Terre Russe. Et l'image de cette Terre Russe, mère nourricière, et celle de la Mère de Dieu se confondent parfois dans l'esprit du peuple. Le christianisme russe est bien plus une croyance d'essence féminine qu'une religion de sexe masculin." ("Rousskaia religioza idea" - l'Idée religieuse russe").

La littérature russe, comme nous le verrons chez Dostoïewski, a répandu cette idée gnostique que la Terre est la Mère par excellence - donc la Vierge Sainte - dans la Sainte Terre de Russie. Pour se réconcilier avec Dieu, il faut étreindre cette Terre, l'embrasser, la baiser de ses larmes, jurer de lui rester fidèle (fidèle à la terre !) et par là retrouver Dieu.

C'est vraiment une utilisation frauduleuse du mythe païen d'Antée qui renouvelle ses forces au contact de la terre, mais c'est un rituel parfaitement gnostique, déjà en usage dans les sectes au début de l'ère chrétienne.

Enfin ! La Gnose ! ... Nos penseurs russes ont aussi développé leur conception de la connaissance, qui n'a rien d'original.

Pour Khomiakov, la connaissance est très semblable à la Foi. Elle exige l'abandon de tout l'être à la vérité que la raison à elle seule ne peut atteindre. Elle est intuition vivante. La véritable connaissance se fait par appréhension intérieure. Toutes les définitions logiques ne donnent pas la certitude que l'on trouve dans l'acte de Foi. Le fait concret ne peut être connu par la pensée que dans une abstraction, tandis que la vérité s'incarne dans la vie. "C'est seulement dans la Foi que la raison trouve sa plénitude " - "Sans la Foi, la vie de l'homme n'a pas de sens" - "Tout homme est sa Foi... La Foi seule connaît la Vérité."

Toutes ces formules et d'autres innombrables du même ordre nous ramènent au fidéisme des modernistes et des traditionalistes du siècle dernier. L'ordre naturel est réduit à l'ordre surnaturel. On nie la capacité qu'a notre raison d'atteindre le vrai. Tout homme est sa foi, dit-on ; mais l'objet de cette Foi est Dieu, donc tout homme est divin, puisqu'il trouve dans une intuition, une vision intérieure, la vérité divine ; c'est qu'il la possède déjà en lui-même. "Intueor" veut dire : voir à l'intérieur. Cette vision suppose la présence de l'objet connu en soi. Cette connaissance intuitive est donc bien une Gnose, c'est-à-dire une identification de notre pensée avec son objet qui est Dieu.

LA GNOSE DE WLADIMIR SOLOVIEV (1853 - 1900)

On a présenté Wladimir Soloviev comme un "Newman russe" et comme un grand philosophes chrétien. Mgr d'Herbigny avait naguère soutenu cette thèse dans un ouvrage qui présentait notre penseur aux lecteurs français. Mais il avait eu soin d'escamoter sous un bavardage pieux l'essentiel de la pensée du philosophe.

Disons tout de suite, pour ne pas y revenir, que contrairement àNewman qui, par sa conversion retentissante, avait ramené à la catholicité toute une élite intellectuelle de l'Angleterre, Soloviev, par son ralliement secret à Rome, n'a produit aucun mouvement semblable dans l'orthodoxie russe et ne mérite aucunement le titre de "Newman russe".

Mais ce qu'il est bien plus important de comprendre, c'est que Wladimir a usurpé aussi le titre de philosophe chrétien. Le fond de sa pensée est la Gnose de toujours, qu'il a eu l'habileté de présenter sous un vocabulaire apparemment chrétien.

Toute sa formation a été empoisonnée par les sophismes allemands injectés à haute dose dans son esprit. Il a lu la plume à la main dans leur langue originale Platon et Origène, Sénèque et Saint Augustin, Bacon et Stuart-Mill, Descartes et de Bonald, Kant et Schopenhauer, Hegel et Schelling...

Au cours d'un séjour à Londres, il s'est jeté avec une passion inquiète et maladive sur le spiritisme et la Kabbale. Dans une lettre à son ami le prince D.N. Tserteler, il explique que cette nouvelle lumière, jaillie "des manifestations spirites, aiderait à constituer la métaphysique actuelle ; mais, ajoute-t-il, je n'ai pas l'intention de le dire tout haut. Un avis public n'avancerait aucunement le résultat et me vaudrait à moi-même une mauvaise réputation."

Il avait lu Spinosa à quinze ans, avec passion. Il y trouvait, dit-il, la révélation du spirituel et du divin... Il participa à la rédaction du Grand Dictionnaire Encyclopédique Brükhaus-Ephrone où il rédigea personnellement en russe les articles sur Platon, Plotin, Valentin et les Valentiniens, Manichéens, Kabbale, Duns Scot, Nicolas de Cues, Kant, Hegel, Hégélianisme, Schwedenborg, Maine de Biran, Joseph de Maistre etc... etc... Il n'y a rien de russe dans tout cela, mais quelle belle filiation gnostique !!!

Wladimir Soloviev se veut et s'affirme "gnostique". Nous ne lui faisons donc pas un procès d'intention. Il suffit d'exposer son enseignement pour s'en convaincre. Il l'a présenté dans une série d'ouvrages dont le plus explicite s'intitule ; "La Russie et l'Eglise Universelle".

A l'origine, il y a Dieu, Unité, Acte absolu et son complément nécessaire, l'éternelle féminité, la "Sophia" qui a accueilli en elle la puissance divine, la plénitude du bien et de la vérité, et la lumière éternelle de la Beauté. Elle s'est abandonnée à Dieu (comme cela est joliment dit !) et fécondée par Lui, elle a réalisé la possibilité de Tout, la synthèse vivante et personnelle de Dieu et du Monde, "corps et matière de la divinité".

"Si elle est en Dieu substantiellement et de

toute éternité, écrit Soloviev, elle se réalise effectivement dans le Monde, s'y incarne successivement en le ramenant à une unité de plus en plus parfaite... La féminité elle-même n'est pas seulement une image inactive dans l'esprit de Dieu, mais un être spirituel vivant et possédant la plénitude de Force et d'Action. Tout le processus universel et historique n'est que le processus de sa réalisation et de son incarnation dans la grande multiplicité des formes."

Ce texte a été cité avec d'autres par J. Danzas dans son étude sur "Les réminiscences gnostiques dans la philosophie religieuse russe moderne".

Soloviev a identifié la "Sophia" à la Vierge Marie déclarée "complément féminin" de Jésus et de l'Eglise. Il précise "que l'humanité réunie à Dieu dans la Sainte Vierge, dans le Christ, dans l'Eglise est la réalisation de la Sagesse essentielle ou de la substance absolue de Dieu, sa forme incréée, son incarnation". (Toujours dans "La Russie et l'Eglise universelle").

Le monde est donc l'incarnation de Dieu par la Sophia, la substance même de Dieu. L'homme est l'actualisation de Dieu dans le Cosmos. Dieu s'est fait chair dans l'homme et le Cosmos par l'Homme se fait Dieu. "L'Homme ne peut recevoir la divinité que dans sa véritable intégrité, que dans son union intérieure avec le Tout..."

Soloviev continue : "Chacun de nous, chaque être humain participe essentiellement et réellement à l'Homme universel ou absolu et est enraciné en lui". L'homme a donc une essence identique à celle du Cosmos et de Dieu. Il émane de Lui comme un reflet de son être primordial et absolu. C'est le fondement même de la métaphysique platonicienne.

"La nouvelle religion, déclare Soloviev, ne peut pas être une vénération passive de Dieu, une θεοσεβεια, ou une simple adoration, une θεολατρεια mais elle doit être une activité en Dieu et avec lui, une θεουργια une Théurgie donc. Et il résume son système dans le mot "Théandrisme", qui veut dire : Humanité déifiée. C'est un mysticisme panthéiste et cosmique.

Il faudrait même rajouter qu'on trouve chez lui une mystique du sexe féminin. Soloviev s'incline avec une dévotion toute païenne devant le mystère du sexe, les flancs qui portent la vie, l'Eternel féminin. Il proclame le salut par l'étreinte amoureuse et l'exaltation des sens, dans son "Essai sur la Signification de l'Amour".

Tout cela évidemment n'a rien de chrétien. Il faut une forte dose de naïveté pour prétendre que cette doctrine exprime le fond de "l'âme russe" ou de "la Terre russe". Il s'agit bien de cela !!! Toute l'histoire de la Sophia est empruntée aux gnostiques des premiers siècles, depuis Simon le Magicien que Soloviev avait étudié avec grand soin. C'est une moquerie blasphématoire à l'égard du vrai Dieu.

L'Eglise orientale appelle ce genre d'excitation mystico-érotique une "séduction spirituelle". On la retrouve dans toute une génération formée par la pensée de Soloviev.

Vers 1908, quelques années après sa mort, il s'est formé à Moscou une "Société de philosophie religieuse en mémoire de Wladimir Soloviev", un véritable centre de philosophie néo-platonicienne. Les réunions avaient lieu dans l'hôtel particulier de Mme Marguerite Morosov, femme d'un grand charme personnel. Au cours de ces séances religieuses et orgiastiques, on mêlait dans le même creuset des extases sensuelles d'un naturalisme tout païen aux dogmes et aux mystères chrétiens. Dans ces causeries et discussions on exaltait Dante, Goethe, les romantiques français, Verlaine, Baudelaire, les romantiques allemands, Novalis, les mystiques du XVIII° siècle, Paracelse, Jacob Boehme, l'anthroposophe Rudolph Steiner...

On avait joint à cette société une maison d'Edition, "La Voie (Pout) qui publiait tout ce qui pouvait répandre ces idées mystico-panthéistes. Citons parmi les habitués de ces rencontres :

1° - Nicolas Berdiaev, né en 1874 à Kiev. Il a reçu toute sa formation intellectuelle de Marx, Nietzche, Ibsen, Kant Carlile, Boehme, Schelling, formation spécifiquement allemande qui ne pouvait pas sérieusement le préparer à saisir l'âme russe. Lui aussi a enseigné la "Gnose" sous apparence chrétienne :

"La philosophie, dit-il, est un art de la connaissance au moyen de la création d'idées qui s'opposent au monde donné et à la nécessité et qui pénètrent dans la vie spirituelle transcendante du monde. Ce moyen de connaissance est (bien sûr !) l'intuition qui seule atteint le monde spirituel et non la pensée discursive..."

Il exalte la Liberté comme antérieure à la Création ; Liberté méonique, dit-il, parce qu'elle appartient au non-être : "La liberté c'est le destin tragique de l'homme et du monde, le destin de Dieu lui-même, elle réside au centre même de

l'être comme un mystère originel". Toutes ces élucubrations sur la Déesse Liberté sont empruntées à Boehme et à Schelling dans son "Traité de l'essence de la liberté humaine".

2° - Serge Boulgakov, auteur du système sophiologique, emprunté à la Sophia de Soloviev, avec une exaltation de la Terre Mère et toute une Gnose qui se veut orthodoxe.

3° - Le Père Paul Florensky, érudit subtil et ingénieux, en fait lui aussi imprégné d'influences gnostiques.

On peut dire quà la veille de la révolution bolchevique, toute l'élite cultivée russe était imprégnée d'idéologie panthéiste, cosmique et païenne. Elle avait reçu sa formation intellectuelle des philosophes allemands, surtout Schelling, Marx et Hegel. Elle était donc complètement désarmée en face d'un subversion révolutionnaire. Soloviev a été un prodigieux démolisseur de la Foi chrétienne et un bien mauvais maître.

UNE LITTERATURE PANTHEISTE : DOSTOIEWSKI ET TOLSTOI

Dans son livre célèbre sur "Le Roman Russe", Eugène-Melchior de Vogüe a essayé de trouver la source profonde et lointaine du nihilisme. Il a cru la trouver dans le Bouddhisme et les joies de l'anéantissement, le "nirvana", l'abdication découragée de l'homme primitif devant la puissance de la matière et l'obscurité du monde moral.

> "La vrai patrie de ce renoncement, écrit-il, c'est l'Asie, la source mère, c'est l'Inde et sa doctrine. Elles revivent à peine modifiées, dans la frénésie qui précipite une partie de la Russie vers cette abnégation intellectuelle et morale... Cet esprit du Bouddhisme, dit-il plus loin, a pénétré le génie russe d'une tendresse éperdue pour les plus humbles créatures, pour les déshérités et les souffrants ; il dicte le renoncement de la raison devant la brute et la commisération infinie du coeur".

Sans doute les parallèles qu'il établit tout au long de son ouvrage sont-ils frappants. Cependant M. de Vogüe ne nous donne aucune filiation directe entre les écrivains russes et le bouddhisme d'Asie, alors qu'il nous montre très bien les nombreux emprunts que ces écrivains ont "pompé" dans la littérature occidentale. Aussi nous nous en tiendrons à ce véritable aspect des choses et lorsque nous trouverons des idées et des formules gnostiques chez les uns ou les autres, nous n'aurons pas de peine à en découvrir les sources.

Dostoïewski a été d'abord mordu par la tentation nietzschéenne. Il a esquissé une apologie de Satan. Imprégné également de mysticisme d'origine allemande, il a présenté le Christ comme une émanation divine. Son christianisme est teinté de Gnose. Il a lu et bu l'oeuvre de Schwedenborg.

Pour lui, comme pour les gnostiques, le mal constitue une entité autonome et positive. Il refuse toute loi et se veut antinomiste. Il condamne toute forme viable de civilisation, ce qui le porte vers l'anarchisme. Il déclare que la matière est mauvaise et la chair condamnable. Il rejette l'usage de la sexualité dans le mariage. Il prêche la continence, mais la tempère par le viol. Il s'est demandé si la distinction du bien et du mal ne pouvait pas être transcendée dans un être qui les intégrerait tous deux dans l'être même de la divinité, revêtu de puissance et de beauté. Il croit découvrir en Dieu un abîme d'obscurité.

Quelle est cette divinité qu'il intitule "La plus haute synthèse de la vie" ? Quel est ce Dieu de la Joie vers qui faire monter un hymne de la vie "depuis les entrailles de la Terre" ?

La réponse est dispersée dans ses romans. Voici dans "Les Possédés", le témoignage de cette vieille femme qui demande à Maria Timophéïevna :

> "La mère de Dieu, qu'est-ce donc à ton avis ? - La grande mère, lui répond-elle, l'espérance du genre humain. - Oui, reprit la vieille femme, la mère de Dieu est la Grande Mère, la Terre humide et en cela réside une grande joie pour les hommes... Quand je me prosterne, en faisant ma prière, j'ai pris l'habitude de baiser la terre. Je la baise et je pleure. C'est moi qui te le dis, Chatouchka, il n'y a rien de mal à cela et même si l'on a du chagrin, on verse des larmes de joie..."

Maria était prédisposée à recevoir cette confidence. Elle avait dit un jour aux religieuses du couvent : "Dieu et la nature, il me semble que c'est la même chose !" Tous les assistants s'étaient récriés : "Voyez-vous cela !" mais la mère supérieure avait souri.

Cette équivoque entre Dieu et la nature se retrouve dans l'attitude d'Aliocha dans "Les Frères Karamasov". Nous savons parce qu'il nous l'a dit, que dans la pensée de Dostoïewski, Aliocha est le

pseudonyme de Soloviev lui-même. Voyez son culte divin de la Terre-Mère :

"Aliocha, immobile, regardait. Soudain, comme fauché, il se prosterna. Il ignorait pourquoi il étreignait la terre. Il ne comprenait pas pourquoi il aurait voulu irrésistiblement l'embrasser tout de suite. Mais il l'embrassait en sanglotant, en l'inondant de larmes et il se promettait avec exaltation de l'aimer, l'aimer toujours. "Arrose la terre de larmes de joie et aime-la !" Ces paroles retentissaient dans son âme. Sur quoi pleurait-il ? Oh ! dans son extase, il pleurait même sur ces étoiles qui scintillaient dans l'infini et n'avaient pas honte de son exaltation. On aurait dit que les fils de ce monde innombrable convergeaient dans son âme et que celle-ci frémissait toute en contact avec les autres mondes... Et plus jamais par la suite, Aliocha ne peut oublier cet instant." "Mon âme a été visitée à cette heure", disait-il plus tard, croyant fermement à la vérité de ces paroles". Dans le coeur d'Aliocha, "tout l'Univers palpitait".

Quelle est cette divinité dépeinte sous l'aspect de la Vie, de la Terre, de la Nation ? Quelle est cette force immanente, qui monte des profondeurs de notre être de chair et qui nous invite à retourner dans quelque paradis perdu, dans un état d'enfance et d'innocence infra-humaine ? Nous répondons, par tout ce que nous avons déjà exposé, qu'il s'agit du Serpent...

Et nous rappelons que le rite du baiser à la terre est repris aux gnostiques des premiers siècles, en particulier aux Elkasaïtes.

Léon Tolstoï est le Rousseau salve : "J'ai lu tout Rousseau, écrivait-il, et à quinze ans je portais sa médaille sur ma poitrine. Rousseau et l'Evangile ont été les deux grandes et bienfaisantes influences de ma vie... Nombre de ses pages me sont si familières que je croirais les avoir écrites moi-même..."

Tolstoï a été également initié aux loges. Dans son roman "Guerre et Paix" il nous raconte avec beaucoup de précisions l'initiation maçonnique de son héros, Pierre Bézouchov.

Ajoutez à cela le culte de Schopenhauer, dont le portrait ornait sa chambre et vous comprendrez pourquoi Tolstoï est un bouddhiste. La réponse au sens de la vie, il l'a cherchée dans les Védas, le Coran, les Pères, chez Confucius, Lao-Tseu, chez Fichte, Feuerbach. Il a exposé sa pensée religieuse dans une série d'ouvrages, parus de 1883 à 1886 : "Quelle est ma Foi ? Raison et Religion, raison et moralité" - "Comment lire les Evangiles ?" - "Qu'est-ce que ma Religion ?" - "Le salut est en vous".

La religion, explique-t-il, est une relation entre notre personnalité et l'univers infini. Dieu n'est pas extérieur au monde. Il se manifeste dans chaque homme, dans les animaux, dans les plantes, dans tout ce qui nous entoure. Il est le principe de la vie universelle. Tolstoï voulait "exposer une philosophie intelligible à un cocher de fiacre". Mais son panthéisme à prétention spiritualiste est bien obscur. La vie est considérée comme un tout indivisible, une âme du monde dont nous sommes d'éphémèraires parcelles.

"Nous cherchons notre idéal devant nous, tandis qu'il est derrière nous. Le développement de l'homme n'est pas le moyen de réaliser cet idéal d'harmonie que nous portons en nous, c'est au contraire un obstacle à sa réalisation. Un enfant bien portant qui vient au monde satisfait parfaitement cet idéal de vérité, de beauté et de bonté dont il s'éloignera chaque jour ; il est plus près des créatures non pensantes, de l'animal, de la plante, de la nature qui est le type éternel de vérité, de beauté, de bonté..."

Pour réaliser son harmonie, l'homme ne doit pas penser, mais s'efforcer de retrouver une vie végétative, comme le bébé sorti du sein de sa mère. Mieux même, il doit rentrer dans l'utérus, se fondre dans la nature cosmique et s'y absorber. Puisque cette nature est la substance de Dieu, il se réunira ainsi à son principe. L'idéal du yogi, c'est l'immobilité absolue dans la contemplation du nombril, le retour à la nature brute.

Cette nouvelle présentation de l'Evangile, lue avec les lunettes du Bouddha, était trop loin de l'original pour ne pas éveiller la méfiance. Cependant Tolstoï est resté superbe de confiance en lui :

"Tout me confirmait la véracité du sens que je trouvais à la doctrine du Christ. Mais pendant longtemps, je ne pus me faire à cette idée étrange qu'après dix-huit siècles durant lesquels la foi chrétienne a été confessée par des milliards d'hommes, après que des millions d'hommes ont consacré leur vie à l'étude de cette foi, il m'était donné de découvrir la loi du Christ comme une chose nouvelle. Mais, si étrange que ce fût, c'était ainsi".

Tout le socialisme de Tolstoï est dérivé de ce principe panthéiste : plus de tribunaux, plus d'armée, plus de prisons, plus de guerres, plus de jugements.

Nous avons déjà entendu proclamer un tel rêve par les Cathares au Moyen-Age. Ils pratiquaient la non résistance au mal, au moins en théorie. Ils mettaient tout en commun, ne mangeaient pas la chair des animaux, condamnaient les rapports sexuels, s'opposaient aux arts et au commerce. S'ils avaient réussi, ils auraient fait de l'Europe un désert tibétain.

Dans une thèse de M. Siu-Tchoan-Pao sur "Le droit des gens et la Chine antique", l'enseignement de Lao-Tseu est rapproché de celui de Tolstoï : même subjectivisme idéaliste, même morale du non-agir et disparition de toute autorité...

Le 20 février 1901, le Saint-Synode de Moscou proclama l'excommunication de Léon Tolstoï. Le chef du Saint-Synode, Pobiédonastzev, dénonçait le chapitre de "Résurrection" où Tolstoï traitait de la messe et de l'Eucharistie. Voici le texte de cette excommunication :

> "Le célèbre écrivain connu du monde entier, le comte Tolstoï, quoique russe de naissance et orthodoxe d'éducation et par le baptême, s'est laissé entraîner par l'orgueil de son esprit, à s'insurger audacieusement contre Dieu, contre le Christ et contre sa sainte Oeuvre.
>
> Après avoir renié publiquement l'Eglise orthodoxe, mère qui l'avait instruit et nourri, il consacra son activité littéraire et le talent dont Dieu l'avait doté, à la destruction de la Foi de nos Pères par la propagande, dans le pays, de doctrines hostiles au Christ et à son Eglise. Cette foi orthodoxe avait pourtant converti le monde et nos aïeux l'ont professée et en ont fait leur salut. Par elle, depuis toujours, la Saint-Russie fut maintenue forte.
>
> Pourtant c'est cette foi que Tolstoï attaqua dans sa substance même. Dans ses nombreuses lettres et compositions littéraires, que lui et ses disciples répandent dans tous les pays et tout particulièrement dans notre chère patrie, il prêche avec un zèle fanatique la destruction des dogmes les plus sacrés. Il nie la personnalité du Dieu vivant, glorifié dans sa Sainte Trinité. Il rejette la création et la Providence divine s'exerçant sur l'Univers... etc... etc. Et c'est pourquoi l'Eglise déclare solennellement qu'elle ne le comptera plus parmi ses fils, tant qu'il n'aura pas rétabli son union avec elle par un sincère repentir".

Ces lignes sont l'expression de la plus pure indignation de l'âme chrétienne offensée dans ses sentiments les plus élevés.

Cependant il faut croire que l'état des esprits était déjà considérablement pourri dans l'Eglise orthodoxe. Au lendemain de cette excommunication, les séminaristes de Kazan et d'Irkoutsk se mirent en grève. Des prêtres quittèrent l'Eglise. Les étudiants de St-Petersbourg envoyèrent au métropolite Pobiédonotzev une protestation indignée déclarant qu'eux aussi pouvaient alors être excommuniés. Une commune du Caucase, considérant Tolstoï comme un martyr, lui envoya une couronne d'épines...

Les révolutionnaires russes, anarchistes et fanatiques d'irréligion, se moquaient de l'anarchisme prétendu chrétien du Comte Tolstoï. Mais ils voyaient en lui un auxiliaire précieux : "Le vieux radote, disaient-ils, mais il nous est utile, il démolit la société".

Les textes de Tolstoï, grâce à son prestige, produisaient un grand effet sur les âmes simples et semaient abondamment la graine de la révolte. Dans les premiers mois du Gouvernement provisoire en 1917, les tracts de Tolstoï avaient été répandus à profusion. La dictature bolchevique a consacré des millions de roubles à diffuser son oeuvre et Maxime Gorki avait été chargé de promouvoir sa pensée. Tolstoï avait été promu prophète de la Révolution. Cet apôtre de la paix et de l'amour était devenu l'auxiliaire des bourreaux qui massacraient et versaient à flots le sang du peuple russe. Conclusion logique de toute une vie consacrée à la falsification de l'Evangile par la Gnose panthéiste.

DE LA GNOSE A LA REVOLUTION BOLCHEVIQUE

> "Il me semble évident, écrivait Donoso Cortès, que le communisme procède des hérésies panthéistes et de celles qui leur sont parentes. Lorsque tout est Dieu et que Dieu est tout, Dieu est surtout démocratie et multitude. Les individus, atomes divins et rien de plus, sortent du tout qui les engendre perpétuellement pour rentrer dans le tout qui perpétuellement les absorbe."

Voilà la clé du Communisme. Il est le dernier avatar et le point d'aboutissement de toute la pensée gnostique. Il en est également la plus parfaite réalisation. Le Serpent est le Grand Révolté. Quand il a entraîné tout un pays à sa suite dans une grande Révolution, celui-ci est devenu nécessairement un Enfer.

A l'époque où Lénine préparait sa révolution, d'autres penseurs s'efforçaient de donner à la doctrine marxiste une assise philosophico-religieuse. Gorki et Lounatcharski enseignaient une religion sans Dieu : "Dieu, disait Lounatcharski, c'est tout ce qu'il y a d'humain à la suprême puissance... Adorons les énergies de l'Humanité". A l'homme qui cherche Dieu, il faut répondre : "Dieu, c'est l'humanité de demain. Construis-la avec l'humanité d'aujourd'hui en t'unissant avec ses éléments d'avant-garde". Ils s'intitulaient "Les Constructeurs de Dieu".

Les chefs révolutionnaires vivaient dans la pensée qu'à leur mort, ils retourneraient dans le Grand Tout. Mourant et voyant les larmes de son épouse, Plékhanov la reprit : "Vous et moi, nous sommes de vieux révolutionnaires ; nous devons être fermes. Et qu'est-ce que la mort ? Voyez-vous, par la fenêtre, ce bouleau qui se penche tendrement contre ce sapin ? Moi aussi, peut-être, je serai un jour, transformé en bouleau tout semblable. Qu'y a-t-il de mal à cela ?" La mort, c'est donc bien le retour dans la terre nourricière, dans le magma primitif d'où surgissent sans cesse de nouveaux êtres vivants dont nous ne sommes que des manifestations provisoires.

Alain Besançon a publié naguère une étude tout à fait remarquable sur "Les origines intellectuelles du Léninisme". Quand il a voulu rechercher dans le passé des analogies capables d'expliquer la nouvelle idéologie marxiste, il est tombé sur la Gnose.

Hélas ! il commence par déclarer, en contradiction d'ailleurs avec tout le reste de son exposé, que "l'idéologie moderne (celle du Marxisme) ne s'inscrit pas dans la tradition gnostique. Il n'est d'ailleurs pas certain, ajoute-t-il, que celle-ci existe ; plutôt la reprise d'attitudes intellectuelles de même type dans des circonstances historiques différentes, sans qu'il y ait ni mémoire, ni conscience d'une continuité..."

Il est bien dommage que M. Besançon ait mis en doute l'existence d'une tradition gnostique à travers les siècles. Toutes nos études précédentes ont établi avec un luxe de preuves décisives l'existence de cette tradition. Cependant Alain Besançon a étudié avec soin la Gnose ancienne dans sa forme manichéenne et il renvoit à ce sujet aux ouvrages remarquables d'Henri-Charles Puech.

En présentant un roman de Tchernytchevski, intitulé : "Que faire ?", il a montré que son héros, Rakhmatov, est le modèle du "parfait" révolutionnaire. Il a intitulé ce roman, le "catéchisme du révolutionnaire" et il n'a pas pu ne pas voir que la doctrine de ce catéchisme n'est pas l'envers d'un christianisme, mais bien l'endroit d'un manichéisme, dans sa structure fondamentale.

Nous allons reproduire une page essentielle de ce livre. Nous y introduirons quelques remarques entre parenthèses en cours de route et ferons suivre le tout d'un commentaire destiné à préciser et à compléter la pensée de l'auteur, là où elle est provisoirement déficiente.

"La Gnose tchernytchevskienne manifeste sa structure typique. Le monde se présente comme un mélange d'éléments bons et mauvais où le mauvais tient emprisonné le bon. (Cf. l'âme prisonnière du corps et de la matière). Le salut est apporté par le savoir (disons la Gnose !). Ce savoir est de nature rationnelle (Non, certainement pas !) ; il est complet, puissant, absolument certain. Il donne le plan véritable du monde, la clé de son destin. Il montre que le monde est sauvable, qu'il suffit de le disposer autrement (donc d'en changer la structure et la nature !), de séparer les bons éléments - qui représentent l'avenir, le progrès, la vie - des mauvais qui appartiennent au passé, à la réaction, à la mort. Comme chez Mani, il y a deux principes (du Bien et du Mal) et trois temps (le passé à détruire, le présent pour agir et l'avenir à construire).

Les agents de cette séparation sont les Hommes Nouveaux (Les "parfaits" cathares !). Eveillés par le savoir (la Gnose !), ils ont accès à une vie nouvelle (la déification !).

Rakhmatov est le type moderne -donc "scientifique" - du "parfait" manichéen. Eveillé par l'initiation gnostique (ici l'initiation maçonnique !), il est entré dans la partie sauvée et salvifique de l'humanité. (Il appartient donc au monde de la "Lumière"). Ayant opéré en lui la séparation (d'entre les bons et les mauvais), il mène la vie ascétique des élus. Il est chaste. Il est entretenu par la communauté qui le nourrit, le vêt, en échange de son action militante permanente (de même le moine manichéen ou bouddhiste, pour qui le corps ne compte plus, reçoit sa nourriture des "auditeurs" ou catéchumènes et se contente de méditer dans la contemplation... du nombril !)

Il pratique une morale qui n'est pas la morale commune, mais qui est interne à la Gnose elle-même et que seuls les gnostiques qui l'ont comprise pratiquent entre eux. (Les gnostiques ont toujours été antinomistes et se sont placé hors de la

distinction u bien et du mal !). Les autres sont irresponsables, agis par l'extérieur (comme ils n'ont pas reçu l'initiation, ils ne sont pas maîtres de leurs actions.Les gnostiques ont toujours nié le libre-arbitre et la maîtrise de la raison sur les pulsions instinctives, de sorte que le non-initié est prisonnier d'un Mal qui l'enserre dans une fatalité à laquelle il ne peut échapper). Son travail consiste à proposer la Gnose, à résoudre les problèmes dans l'application stricte de la doctrine, à montrer l'exemple, à hisser vers le sommet où il se tient les réveillés, les conscients.

Par un trait cependant, il diffère du "parfait". Il est sans rite, sans transcendance. Le mélange cosmique de la Gnose classique renvoyait àune métaphysique génératrice d'actes religieux. La cosmologie matérialiste rend bien l'homme solidaire de l'Univers, mais d'un univers immanent, mécanique, tel que le montre la science, hors duquel il n'est point d'évasion...

Le révolutionnaire, au fond de son être, non seulement en paroles mais en actes, a rompu tout lien avec l'ordre public et avec le monde civilisé tout entier, avec toutes les lois, convenances, conventions sociales et règles morales de ce monde. (C'est l'antinomisme fondamental des gnostiques !). Le révolutionnaire en est un ennemi implacable et il ne continue à y vivre que pour le détruire sûrement... Comme le "parfait", le révolutionnaire opère un tri dans le mélange impur, contribue à la destruction des parties mauvaises, de façon à laisser échapper les parcelles lumineuses qu'elles maintiennent emprisonnées... (les "âmes" donc !)".

Fin de citation.

Dans ce texte, tout à fait digne d'attention, l'auteur, Alain Besançon, dit tout l'essentiel ; mais il s'arrête à mi-chemin des conclusions qu'il faut en tirer. Il a constaté une "reprise d'attitudes intellectuelles du même type dans des circonstances historiques différentes". Mais pour que ces attitudes intellectuelles aient pu rester de même type au cours des siècles, quelles que soient les circonstances historiques, c'est qu'elles étaient commandées par une conception de la vie, une doctrine fondamentale, identiques.

Le révolutionnaire marxiste, comme le parfait manichéen ou bouddhiste, peut bien ne pas en avoir une notion explicite, cette doctrine fondamentale commande cependant, malgré son ignorance, toute sa pensée et son attitude devant la monde et la vie. Sans doute, Alain Besançon a noté des points communs de doctrine de part et d'autre : l'antinomisme, l'éveil à la lumière, l'initiation, les parcelles lumineuses emprisonnées, etc...

Quelle est donc cette intelligence surhumaine capable de poser sous une même accolade la raison d'être de deux attitudes analogues, celle du parfait manichéen et celle du révolutionnaire marxiste ? Je n'en vois qu'une, celle de Lucifer.

Et c'est une nécessité logique, l'identité des attitudes, l'analogie des pensées ne trouvant pas par ailleurs d'explication adéquate. Nous atteignons là un combat surnaturel. Essayons de nous le représenter.

Le moine bouddhiste ou manichéen (c'est le même) ne connaît pas la raison d'être ultime de son attitude. Il est la victime d'une ruse satanique. Le marxiste révolutionnaire ne connaît pas non plus la finalité de son combat, sinon dans un rêve irréalisable. Lui aussi, il est victime du démon.

"Quos vult perdere, Jupiter dementat". A ceux qu'il veut perdre, Lucifer ôte la raison. Dans sa haine contre l'ordre du Créateur, le démon s'est acharné contre l'homme pour en faire son esclave et l'attirer dans son domaine, l'Enfer. Pour cela il l'attaque dans sa faculté maîtresse, celle de la raison "image de Dieu en l'homme".

Il murmure à l'oreille du gnostique : "Mon pauvre ami, si tu es malheureux, c'est la faute du créateur qui t'a jeté à bas du ciel pour te plonger dans un monde de malheur. Reconquiers donc ton domaine divin. Le mieux, c'est de te débarrasser de ton corps inutile, de t'évader de ce monde hostile et invivable et de te fondre dans le Cosmos." En dernière ressource, le gnostique ne peut que désirer le suicide.

Il murmure également à l'oreille du révolutionnaire : "Mon pauvre ami, si tu es malheureux (... etc... même refrain que tout à l'heure)... Le mieux, c'est de détruire ce monde de malheur pour le reconstruire selon un plan merveilleux. Bon courage ! Mets à feu et à sang ton pays et je vais t'aider..." Lorsque le révolutionnaire a achevé sa tâche, il ne lui reste plus qu'à contempler l'étendue du désastre ; mais il est bien incapable de reconstruire quoi que ce soit sur cette terre sinon un enfer.

Tels sont "les murmures de Satan". Or Lucifer est un abominable menteur. Il sait très bien que la

Création est un chef-d'oeuvre de Dieu, que les malheurs des hommes viennent du mauvais usage qu'ils en font. Il sait très bien aussi que l'homme, même avec son aide ne possède en lui-même aucun moyen de se diviniser. Ce n'est d'ailleurs pas le but de sa manoeuvre, puisqu'au contraire, il s'efforce de rabaisser l'homme àl'état de brute, le gnostique, en plongeant son esprit dans le vide, le révolutionnaire, en le réduisant à l'état de bête sanguinaire.

Sur un point important, Alain Besançon a bien noté une différence entre le gnostique qui a gardé quelque illusion d'idéal religieux et le révolutionnaire complètement immergé dans un univers de matière inerte. Il est vrai, comme nous l'avons montré ailleurs (2), que le Serpent a perfectionné sa stratégie. Il s'efforçait de faire miroiter aux yeux du gnostique d'autrefois l'espoir d'une montée dans le monde de la Lumière, d'un envol dans l'azur. Aujourd'hui c'est un "mirage" qu'il propose : une chute dans le monde de la matière, une plongée dans le néant cosmique, un retour à l'état minéral, dans la matière brute...

CONCLUSION

La Franc-Maçonnerie, avons-nous dit- est "la Congrégation militante de la Gnose". Elle a transmis le poison de sa doctrine à la France au cours du XVIII° siècle et a ainsi préparé le grand cataclysme de la Révolution. Elle a transmis le même poison en Russie au XIX° siècle et provoqué selon le même processus la révolution bolchevique.

Dans ces deux cas, le mécanisme révolutionnaire a fonctionné de la même façon. En un premier temps, les loges investissent l'élite intellectuelle du pays et préparent une génération d'esprits à boire àlongs traits les principes révolutionnaires présentés comme une liqueur enivrante, capable d'établir le règne du Bonheur parfait et de la Paux Universelle. Toute cette élite ainsi illuminée se jette avec plaisir et passion dans toutes les nouveautés qui lui sont présentées avec un art diabolique de l'équivoque et du mensonge.

Dans un deuxième temps, une nouvelle génération, nourrie dès le berceau dans ce verbiage humanitaire, se jette avec violence dans l'action pour réaliser enfin le Paradis tant attendu sur Terre. A ce moment les révolutionnaires commencent le "Grand Oeuvre" ou préparent "Le Grand Soir" avec la certitude qu'ils ne rencontreront plus de résistance de la part de cette élite qu'ils ont désarmée.

Lorsque l'opération est achevée, une partie de cette élite, la moins pervertie, commence à ouvrir les yeux et à comprendre qu'elle a été grugée. Mais elle a perdu le pouvoir réel et elle s'efforce de le reprendre dans les plus mauvaises conditions possibles avec une alternance de sursauts de courage et de crises d'abattement. Ce sont les armées des émigrés en 1792, les armées blanches en 1920. Tentatives vouées nécessairement à l'échec. On ne reprend pas par des coups de tête une autorité que l'on avait perdue parce que l'on n'avait pas eu le courage ni l'énergie de résister à la pénétration insidieuse des poisons mortels diffusés par la Franc-Maçonnerie. L'échec de telles tentatives est bien mérité. Il y a là une justice immanente et Dieu n'a pas l'obligation de soustraire les hommes qui ont abandonné leur devoir d'état en livrant la cité chrétienne dont Il leur avait confié la charge, aux conséquences naturelles de leur lâcheté ou de leur bêtise. On ne peut que déplorer le malheur des peuples qui ont été plongés dans le feu et le sang par la faute de ceux qui avaient la charge de les protéger et de promouvoir le bien commun de la civilisation chrétienne.

E. C.

(2) - *Cf. Gnose et Littérature*

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

- E. DENISSOFF : "L'Eglise russe devant le Thomisme" (Vrin, 1936). L'auteur montre bien les conséquences désastreuses dues à l'absence d'une scolastique dans l'Eglise russe.

Sur la vie religieuse et intellectuelle :

- N. BRIAN-CHANINOV : "L'Eglise russe" (Grasset, 1928)

- Nicolas ARSENIEV : "La Sainte Moscou : Tableau de la vie religieuse et intellectuelle russe au XIX° siècle" (Coll. Russie et Chrétienté, Ed. du Cerf, 1948) très intéressant.

- Eugène PORRET : "La philosophie chrétienne en Russie : Nicolas Berdiaeff" (Ed. de la Baconnière, 1944)

- Divo BARSOTTI : "Le Christianisme russe" (Casterman,1963)

- Mgr d'HERBIGNY : "Un Newman russe : Vladimir Soloviev - 1853.1900" (Beauchesne, 1934)

Sur la littérature russe moderne :

- E.M. de VOGUE : "Le roman russe" (Plon, 1910)

- Henri de LUBAC : "Le drame de l'Humanisme athée" (Spes, 1944) spécialement la troisième partie intitulée : "Dostoïevski prophète".

- Jean BOURDEAU : "Tolstoï, Lénine et la Révolution russe" (F. Alcan, 1921)

Sur la révolution bolchevique :

- Alain BESANCON : "Les origines intellectuelles du Léninisme" (Calmann-Lévy, 1977) tout à fait remarquable, à lire attentivement et à compléter par ...

- Maurice PALEOLOGUE : "Les précurseurs de Lénine" (Plon, 1938)

Le mondialisme - I -

IDEOLOGIE ET STRUCTURE

"Vers la République des Etats-Unis de la Civilisation... l'avènement du MESSIE HUMANITE". (1)

La majeure partie de cette étude doit sa réalisation aux ouvrages de MMrs Jacques Bordiot, Yann Moncomble, Henry Coston, Pierre de Villemarest et Pierre Virion, à la revue "Lectures Françaises et à un travail inédit en France de Mr. le Pfr Paolo Taufer.

Tous leurs travaux concourent à démontrer avec succès qu'il existe une politique secrète, celle de la Ploutocratie internationale et des sociétés occultes, impliquant, à terme, la disparition de la Nation française "dans un grand super-marché mondial, dernière étape avant la république universelle, dominée par les Maîtres secrets de la Ploutocratie". (2)

Rien ne peut remplacer la lecture attentive des auteurs et de la revue cités. Aussi, ce résumé synoptique ne cherche qu'à fournir suffisamment d'éléments pour troubler le lecteur et l'inciter à se documenter davantage pour mieux comprendre ce que sont cette "politique secrète" et l'activité protéiforme de ses partisans.

La définition schématique de la troupe et de sa manoeuvre peut s'énoncer ainsi : la collusion pragmatique et cachée, réalisée entre les sectes, la Franc-Maçonnerie, la fortune apatride, les tenants du Libéralisme, du Socialisme et ses variantes, du communisme "gorbatchévisé", répand dans les esprits une sorte de "sida" socialo-économique paré de principes humanitaires, pour mener à son terme l'affadissement complet de la Religion Catholique dissoute dans l'oecuménisme et, simultanément, réussir à faire disparaître les Nations avec leur génie propre et leur souveraineté dans un "melting-pot" planifié.

ORGANISATION DE LA LUTTE CONTRE N.S.J.C. ET SON EGLISE.

HISTORIQUE

"Il existait des sectes bien avant le Christ, et toutes les sociétés antiques ont eu leurs groupes d'initiés. Même, il existait déjà un ésotérisme juif... Le Catholicisme, par l'ampleur même de son développement et, plus encore, par sa proclamation d'une vérité exclusive, réalisa pratiquement le front des sectes contre lui". (3) L'invasion des ténèbres dans une âme ou chez un peuple sont l'occupation continuelle de Satan... Il se fait l'instigateur des funestes doctrines, des écrits pervers. Le démon a mis cinq siècles pour préparer le peuple juif à la méconnaissance et au rejet du Christ souffrant." (4)

C'est lui, "l'adversaire", qui, maintenant fait que "le gnosticisme, synthèse tumultueuse des cultes des mystères grecs, asiatiques, romains et egyptiens, a été (est toujours) un concurrent redoutable (depuis) plusieurs siècles pour le Christianisme." (3)

Voilà, désigné par un orfèvre en la matière, l'ex-frère F.M. Marquès-Rivière, un des plus actifs et habiles faussaires voués à la guerre contre Rome.

Les différentes sortes de Gnose se mélangèrent à la doctrine de Manès. Toujours selon le même auteur "elles apparurent au grand jour, dans tout l'Occident chrétien, au cours du XII° siècle, provoquant des luttes politiques, des soulèvements populaires..." "On peut distinguer à cette époque, un courant manichéen et gnostique, un courant de pauvreté volontaire doublé d'anticléricalisme et dressé contre la puissance temporelle de l'Eglise et un courant de judéo-christianisme... qui apportera un judaïsme cabalistique mêlé au christianisme." (3)

Ce phénomène trouve une formulation beaucoup plus claire chez M. Etienne Couvert :

"Les gnostiques, dès les premiers siècles, se

sont efforcés de pénétrer dans le Judaïsme de la Diaspora de manière à amener les Rabbins, fidèles à la révélation de l'Ancien Testament, à renier le vrai Dieu, Yahvé." (5) Et "La Gnose est née en milieu judéo-chrétien ; elle s'est nourrie d'une pensée spécifiquement juive... (Elle se nourrit) du christianisme pour en tirer un certain nombre d'éléments qu'elle va détourner de leur sens naturel pour leur donner une signification nouvelle totalement opposée à l'enseignement de l'Eglise. (5)

Mais, pour la plupart des Docteurs, des Lettrés hébreux, le mal était fait depuis longtemps. "Satan avait réussi à circonvenir une très grande partie de l'élite juive." (4) A son tour cette élite, Sanhédrin, Scribes et pharisiens, en connaissance de cause "trompa et dévoya les tribus d'Israël" pour les engager dans "la faute la plus grave dans son genre... le Déicide." (4)

Les Rabbins étaient donc une proie facile pour les Gnostiques. "Le résultat de cette pénétration fût, au cours du Moyen-Age, l'apparition de la Kabbale... Sa forme définitive s'est exprimée dans le livre du "Zohar", c'est-à-dire de la "Splendeur". (5)

A la même époque, la Gnose réalise l'infiltration et la corruption des Corporations professionnelles dont une des plus puissantes, "favorisée de nombreux privilèges, exemptions et franchises, justement dénommée "Franche-Maçonnerie", possédait des degrés et des symboles relatifs à la qualification des membres et aux principaux outils employés".

Commence également la pénétration dans l'Ordre du Temple. Elle atteint son point culminant au début du XIV° siècle. Devant les condamnations encourues par les Templiers dans toute l'Europe, l'organisation devient occulte pour transmettre secret et enseignement ésotérique.

"Ce siècle est celui des premiers signes de la décadence doctrinale, du Grand Schisme, de l'affadissement des Clercs, de leur pratique de la simonie et du mariage d'un grand nombre, du renforcement de la pensée juive, notamment de la Kabbale sur l'esprit de nombreux personnages éminents." (3)

Au cours de cette période prolifèrent "les adeptes des sciences occultes : hermétistes, cabalistes, rechercheurs de quintessence, astrologues et surtout alchimistes " (3) usant tous des mêmes symboles, la rose et la croix.

Ils se regroupent dans une ou plusieurs sociétés secrètes prêchant "une doctrine mystérieuse, supérieure à toutes les décisions de l'Eglise, formant un Christianisme plus simple, voire indépendant de toute adhésion à la divinité de Jésus-Christ, puisqu'ouvert aux hommes de toutes croyances." (3)

Le XV° siècle voit "l'erreur, contrainte jusque là de se cacher, trouver en Allemagne et en Angleterre, avec l'appui d'institutions politiques et sociales, la stabilité de patries où elle pourrait s'affirmer désormais et se développer sans crainte, en même temps que préparer plus puissamment de nouvelles conquêtes." (3) Seule l'Espagne, dont les Juifs avaient été expulsés, évite la contamination.

Le XVI° siècle témoigne par la Réforme d'une première et importante réussite des menées subversives. C'est, semble-t-il, au tout début du siècle que se forment les premières fraternités Rose-Croix dont les membres signent, avec d'autres ennemis de l'Eglise, la Charte de Cologne en 1535.

"Le mélange Réforme - Talmud - Kabbale - Occultisme dans un milieu hussite, est parfaitement mis au point en Allemagne, autour du diacre luthérien Johan Valentin Andréan (1586-1654). Celui-ci est le vrai moteur du mouvement à caractère initiatique dit de la Rose-Croix". "Succinctement, il s'agit d'un refus du dogme chrétien afin de réaliser le syncrétisme nécessaire dans lequel l'homme lui-même se pose comme Dieu." "Dès 1633, le mouvement passe en Angleterre, infiltre tous les rites maçonniques et y demeure en position dominante, comme le 18° degré dans le Rite Ecossais Antique et Accepté." "La secte charge Comenius (Amos Komensky 1592-1670) de rédiger en 1644, un ouvrage contenant les lignes essentielles de l'actuel mondialisme synarchique." (6)

Grâce au zèle de leurs chefs, les R.C. se répandent également en Hollande, qui, avec l'Angleterre, va jouer un rôle primordial dans la diffusion des idées révolutionnaires et gnostiques en France et en Allemagne.

LA FRANC-MACONNERIE

Toujours selon Marquès-Rivière, sa doctrine générale vise à "la destruction de la Rome Catholique" par l'apport "d'une gnose qui manquait aux enseignements religieux d'alors... Ce sera par les loges maçonniques que les idées rosicruciennes pourront

germer en France et susciter l'explosion des idées du XVIII°siècles." (3)

Les Obédiences Ordinaires. C'est en 1717 que c'est organisé officiellement l'ensemble de ces divers courants gnostiques, mêlés au protestantisme, ayant pignon sur rue.

Au mois de février, est créée à Londres, La Grande Loge d'Angleterre, future mère de toutes les autres obédiences.

Suivent, en 1771, la Grande Loge de France
1776, l'Ordre des Illuminés de Bavière
1877, le Grand Orient de France
1889, l'Ordre Cabalistique de la R.C.
1893, l'Ordre Mixte Français et International du Droit Humain
1909, l'Antiquus Mysticus Ordo Rosae Crucis (AMORC)
1952, la Grande Loge Féminine de France
1958, la Grande Loge Nationale.

France. Les F.M. français se regroupent, en dehors de leurs obédiences et de leurs loges propres dans des "Fraternelles". (7)

Pour les politiciens : La Fraternelle Parlementaire, aujourd'hui interparlementaire. Très importante, Créée en 1924, par le F.M. sénégalais Blaise Diagne, 33° D° du GODF. Après la dernière guerre, elle a eu pour Pdt. Henri Caillavet. Elle regroupe des F.M. de tous les partis politiques. Le député Alain Vivien qui fût le rapporteur - enquêteur sur les Sectes en 1984, était un affilié !!

Le Cercle Paul Ramadier regroupe les élus de gauche et le Comité des amis du 25 mars, les R.P.R.

Pour les professionnels : Frat. des H.L.M pour architectes et gestionnaires d'immeuble, Le Carrefour de l'Amitié regroupe le petit monde des décideurs de la politique, des médias et des affaires. Le Club des 50 réunit le gratin des affaires et de la finance. Les deux importants clubs Rotary et Lion's, fondés par des F.M. ont chacun leur Fraternelle. Cette liste n'est, hélas, aucunement exhaustive.

Angleterre. La F.M. (8) est très bien implantée dans son berceau d'origine où les très hauts dignitaires de la Grande Loge Unie sont des Princes du sang. Le C.M. Edouard, duc de Kent, a présidé le 10 Juin 1992 une assemblée générale internationale. Douze mille F.M. représentant les 91 Grandes Loges des cinq parties du monde étaient présents.

Etats-Unis. Il est bon d'insister sur l'emprise de la F.M. dans cet Etat, actuellement le plus puissant du monde. (9) Les débuts sont d'inspiration anglaise. C'est Benjamin Franklin, initié en 1731, à la loge de Pennsylvanie, qui en fût un des meilleurs diffuseurs. La Guerre d'Indépendance des 13 colonies de l'Angleterre, débute en avril 1775. Le F.M. Franklin va demander l'aide de la France du Roi Louis XVI. Son succès est principalement du à l'appui des affiliés français, les F.M. La Fayette, Rochambeau, Lauzun, Fersen, Broglie, Amiral d'Estaing, Montbazon... qui vont rejoindre les insurgés. Ils retrouvent le général en chef George Washington, initié depuis 1752. Dans son armée se trouvent des affiliés d'au moins 12 loges différentes ; La Fayette n'obtient un grand commandement qu'après son initiation dans une loge régimentaire. L'indépendance assurée par le Traité de Versailles (1783), Franklin, dont les principes philosophiques s'étaient affinés au contact des loges françaises, continue son action. Il utilisa, entre autres, les talents d'orateur de F.M. Honoré de Riquetti, comte de Mirabeau...

Avec les excès de la révolution française, La F.M. américaine, au pinacle de 1789 à 1797 grâce au premier Président des E.U. F.M. George Washington, doit se faire plus discrète. Il faut arriver en 1817, pour que le cinquième Pdt soit le F.M. James Monroë. Actuellement, la secte est florissante et compte plus de trois millions de membres.

Les maçons des grades symboliques : apprenti (Ier), compagnon (2°), maître (3°) appartiennent à une loge bleue, bas du système pyramidal maçonnique.

Ceux du 4° au 14° degré deviennent, en plus, membres des ateliers supérieurs : loges de perfection.

Les F.M. du 15° au 18° d° font partie du Chapitre, du 19° au 30° d° du Conseil, du 31° du Tribunal, du 32° du Consistoire et ceux du 33° du Conseil Suprême.

Il ne faut pas confondre ce dernier groupe avec le Suprême Conseil qui réunit tous les F.M. ayant dépassé le 4° degré sans qu'ils cessent d'appartenir à leur loge bleue.

Le S.C. US a été créé en 1801 à Charleston (Caroline du Sud). Il est le premier des S.C. du monde. Son siège est à Washington pour la juridiction sud.

Le S.C. Juridiction nord a été fondé en 1813. Il est installé àLexington, dans le Massachusetts.

Compte tenu de l'énorme influence des F.M. dans les organismes directeurs politiques, économiques et

sociaux américains, il faut affirmer avec Mr. Jacques Bordiot que "les Etats-Unis sont un apanage maçonnique".

Preuve en est donnée par la symbolique du Grand Sceau officiel des E.U. tel qu'imprimé depuis 1935 au dos du billet de banque de I.S., sur ordre du F.M. Franklin Delano Roosevelt. (9)

"A l'endroit, le billet porte le portrait de George Washington. Au dos, deux vignettes, séparées par la phrase : "In God we trust" (Nous nous confions à Dieu), représentent chacune une des faces du Grand Sceau.

La vignette de gauche représente : une pyramide surmontée de l'Oeil Omnivoyant ; sur le soubassement la date 1776, en chiffres romains ; autour de la pyramide, l'inscription : "Annuit Coeptis Novus Ordo Seclorum" (traduction approximative : Le Nouvel Ordre des Siècles est favorable à ceux qui l'ont entrepris).

Or cette pyramide à l'Oeil Omnivore est l'emblème de l'Ordre des Illuminés en Bavière, de Weishaupt. On la retrouve sur la colonne d'Alexandre, place du Palais d'Hiver, de Petrograd et sur le Grand Mémorial Américain de Saint-Laurent-des-Eaux (Calvados).

La vignette de droite, revers du Grand Sceau, est un festival de Kabbale maçonnique, sur la base du chiffre 13, qui représente, dit-on, les treize étapes de l'évolution de l'énergie, la voie initiatique vers l'infini spirituel.

Au centre, une aigle, surmontée de treize pentacles maçonniques flamboyants, disposés en Etoile de David (six branches). L'aigle tient dans son bec le "timbre" synarchique : E PLURIBUS UNUM (De plusieurs, un seul), de 13 lettres.

En outre, elle a : dans sa serre droite, un rameau d'olivier maçonnique, portant 13 feuilles et 13 fruits ; dans sa serre gauche, un faisceau de 13 flèches.

L'aigle supporte un écu au chef d'azur, et porte 13 pales, dont 7 d'argent et 6 de gueules, qui représentent les 13 premiers Etats de l'Union.

Cette même vignette de droite sert de sceau au Département d'Etat (Ministère des Affaires étrangères)."

Coopération entre loges. Quoiqu'il puisse être dit sur les rivalités entre obédiences, il n'en reste pas moins que des organismes servent de centre de réflection et de décision commun. Il a été signalé plus haut, l'existence de telle structure pour la Grande Loge Unie d'Angleterre et les loges qui en sont dérivées.

Les obédiences dites libérales, c'est-à-dire indépendantes de la G.L.U.A. et des Grandes Loges américaines, ont leur Centre de Liaison et d'Information... (CLIPSAS). Le Président est le français Jean Robert Ragache, ancien C.M. du GODF, membre du Club Démocratie 2000 de Laurent Fabius. Sont affiliées environ 35 loges diverses de vingt six nationalités. (10)

Les Suprêmes Conseils sont aussi un moyen de contrôler et d'unifier l'action des F.M. Selon la revue confidentielle du S.C. de Washington, existaient dans le monde en 1988, plus de quarante S.C. Celui de France avait, à l'époque, pour Souverain Grand Commandeur Henri Béranger et pour Grand Secrétaire René Desprats. Le siège est à Paris, avenue de Villiers. (10)

Action. En dehors de leur influence politique, sociale et culturelle menée dans tous les Etats et Particulièrement en France où ils sont les inspirateurs des lois de "la Révolution sexuelle" et de la Bioéthique (ainsi Roger Leray, ancien G.M. du GODF siège au Conseil Economique et Social, au Comité Consultatif National d'Ethique), les F.M. de toutes obédiences oeuvrent à travers le monde pour l'instauration du Nouvel Ordre International et de son gouvernement.

Des milliers de citations, des discours et textes maçonniques abondent en ce sens. Une seule suffira : dans la revue "La Chaîne d'Union", publiée par le Grand Orient, on pouvait lire :

> "Une des préoccupations premières de la F.M. toute entière, est sans contredit la question de la paix dans le monde qu'on saura être résolue de manière durable que par l'abolition des frontières. De nombreux Maçons sont au premier rang des hommes de bonne volonté oeuvrant en faveur de la création d'un gouvernement mondial et de la création des Etats-Unis du Monde..." (12)

Ce programme et cette active volonté plongent leurs racines dans la véritable origine de la F.M.

L'imprégnation juive. "La maçonnerie accueille toutes les sectes ésotériques, occultistes, cabalistiques. La loge est libre, elle ne repousse que le dogme chrétien. Comme si elle avouait implicitement que tout ce qui peut servir à la détruire dans les esprits sert, par là même, sa finalité." (13)

L'hommage que les obédiences rendent à la Synagogue, témoigne de leur filiation. C'est ainsi qu'en 1926, la revue "Le Symbolisme" écrit que le

premier devoir des Frères "est de glorifier la race juive qui garda inaltérable le dépôt divin de la science". Elle ajoute, reconnaissant l'importance de l'aide juive dans la réalisation de leur but ultime : "Alors, ils s'appuieront sur elle pour effacer les frontières." (3)

Et le célèbre rabbin Dr. Isaac Wise, affirme :

"La maçonnerie est une institution juive dont l'histoire, les degrés, les charges, les mots de passe et les explications sont juifs du commencement jusqu'à la fin... La maçonnerie est basée sur le judaïsme.." (3)

Ce que M. L'abbé Emanuel Barbier, expert en la matière, confirme et développe :

"Tout est juif dans la F.M. Le malheureux européen, américain, asiatique ou africain que le juif fait entrer dans la loge, n'entend parler que les juifs... Les titres eux-mêmes, quand ils ont une signification précise, ne rappellent que la patrie (des) juifs...

Si le F.M. examine les symboles, les cérémonies, les vêtements, les dispositions mêmes de la loge, tout lui parlera des Juifs, ses maîtres, comme à un pauvre esclave dans la maison de son tyran...

Et le but de la maçonnerie n'est-il pas absolument juif ?
Le but religieux de la secte : la destruction du Christianisme et de toute autre religion autre que la magie, n'est-elle-pas ordonnée au peuple par les Rabbins dans la Cabbale ?

Le but politique de la secte est de détruire les empereurs, les rois, les frontières afin d'établir sur les ruines des empires un gouvernement absolu, unique, universel. Mais c'est le but même d'Israël depuis trois mille ans...

C'est donc avec son armée nationale, et ses régiments de mercenaires, les francs-maçons, qu'Israël monte depuis six cents ans, depuis qu'il a conquis l'Ordre du Temple, à l'assaut de nos patries. Ses colonies ne viennent pas réparer mais détruire. Partout il a suscité des persécutions religieuses, des guerres civiles et un bon nombre de guerres étrangères. Le Grand Sanhédrin n'ignore pas que pour être Maître du Monde, il faut jeter la discorde." (14)

La Caste Sacerdotale. Tout en continuant d'agir dans les loges, l'aristocratie juive va créer sa propre F.M. pour mieux conduire son combat personnel et, en même temps, s'opposer à toute assimilation de ses coreligionnaires par le pays où ils résident.

Avertissement en forme de constatation. Dans cette optique de la volonté de maintenir "l'apartheid", il est obligatoire de dépasser la religion, qui peut être abandonnée, pour privilégier la race, d'où cette remarque en deux parties :

"Il faut bien distinguer les rôles des personnages juifs, qui sont mis en cause par la logique de l'histoire et des documents, par leur implication dans les plans mondialistes, et celui du peuple juif, du même peuple qui, le Dimanche, chantait "hosanna" en l'honneur du Seigneur, et qui seulement peu de jours ensuite "se tenait là, regardant. (Luc 23.35)"

"Les aristocrates sionistes ne (doivent) pas être confondus avec le peuple juif. Pour le même motif pour lequel on ne condamne pas une nation pour les crimes commis par ses citoyens les plus fous, on ne peut condamner le peuple juif dans son entier pour les crimes commis par l'aristocratie sioniste dans le cours des siècles."

"Les membres de cette aristocratie là ont un seul type de rapport avec les juifs : ils en sont les persécuteurs et les tourmenteurs... L'un des plus gros bénéfices que l'aristocratie sioniste a tiré de sa complicité avec Hitler dans le génocide des populations d'Europe orientale a été que, dès lors, elle réussit à se cacher derrière le souvenir du monstrueux destin de millions de Juifs pour mener les opérations les plus sordides... Chaque fois que quelqu'un cherche àrendre public ces crimes, il est immédiatement qualifié de "nazi", de "fasciste" ou d'"antisémite". (15)

L'ORDRE INDEPENDANT DES B'NAI B'RITH (16)

Historique. C'est dans une communauté israélite de quelques 25000 âmes, originaires d'Allemagne, d'Autriche et de Bohème, regroupées dans le Lowen East Side de New-York, qu'il voit le jour le 13 Octobre 1843, fondé par une douzaine d'hommes dirigés par M. Henry Jones.

Pour la plupart juifs allemands, les créateurs lui donnent le nom de "Bundes-Brueder" (Ligue des Frères). Rapidement une dénomination moins

accessible au profane est trouvée : The Independant Order of B'Nai B'Rith (Ordre Indépendant des Fils de l'Alliance). Comme tous les membres sont affiliés à des loges maçonnique, le rituel choisi pour l'Ordre, est un mélange de Rite d'York et du rite américain des Olds Fellows.

Les Juifs, heureux de pouvoir "oeuvrer" au sein d'ateliers composés uniquement de coreligionnaires, s'affilient en masse. Entre le 13 Octobre et le 12 Novembre 1843, douze loges sont fondées, dont une par F.M. Jones. En 1855, l'organisation comporte aux E.U. 20 loges et 2218 membres. En 1882, est fondée la première loge allemande. Les B'B' y deviennent très populaires et la première Grande Loge est créée trois ans plus tard.

L'Ordre essaime en Autriche, en Roumanie, en Hongrie...etc et crée loges et grandes loges. Après la Première Guerre Mondiale, les loges palestiniennes, suffisamment nombreuses, ont leur propre district, le XIV. La plus ancienne a été créée en 1888 à Jérusalem par Siegmund Bergel, père de l'hébreu moderne. Aujourd'hui, il y a plus de 200 loges en Israël. En 1882, deux israélites ayant également la nationalité française, F. et S. Vatine, de Nice, fonde une loge de langue française.

En 1990, selon "Tribune Juive", l'Ordre comptait 500000 affiliés, répartis en 1800 loges, avec 1450 chapitres féminins, répartis dans 46 états. La fin de l'URSS permet au B'B' comme aux autres obédiences de créer ou de réactiver d'anciennes loges, à travers les nouveaux états enfin libres. Dès 1989, une loge est créée à Moscou. (18) En 1990, "Tribune Juive" N° 1108, annonce que le Pdt pour l'Europe continentale, Maurice Honigbaum a installé à Budapest, la première loge hongroise de tous les temps. (18)

En France, la première loge (France N° 1151) est créée à Paris, en 1932, par l'avocat Sliosberg, F.M. d'une loge de Rite Ecossais, réfugié depuis 1917.

Dans les années qui suivent la libération, la loge est dirigée par le F.M. Pierre-Jean Bloch, attaché au Cabinet particulier du Gal de Gaulle qui lui confiera l'épuration et la liquidation de la presse "collaboratrice".

La loge 1151 a beaucoup essaimé, au point de rendre nécessaire la création d'une Union des Associations Françaises B'B'. Le Grand Maître actuel est M. Marc Aron. Celui-ci, qui dirige la Commission de lutte contre l'Antisémitisme du C.R.I.F. a été réélu à la tête des B'B' de France le 18 mars 1990, à Marseille Mgr Coffu, archevêque, a participé comme "visiteur" à la réunion (19)

Mission et Buts. Les B'B', écrit un de leurs anciens présidents pour le Monde, "sont destinés à préserver notre précieux héritage juif..." et "le renforcement de nos rangs à travers le monde donnera plus de poids à notre voix".

L'historien juif anglais Paul Goodman constate : "Ce regroupement de Juifs profondément engagés du Nouveau et de l'Ancien Monde... représentent la plus grande force organisée des temps modernes luttant pour la promotion des intérêts du Judaïsme" et, cela coule de source, pour sa défense tous azimuts.

Il est possible de considérer l'Ordre, comme le "pouvoir exécutif du Grand Sanhédrin d'aujourd'hui. Il est d'ailleurs l'Ordre Suprême auquel sont subordonnés toutes les autres associations juives visibles et occultes, telles que l'Alliance Israélite Universelle, le Conseil Mondial Juif, le Fond Social Juif, le British Israël, l'Alliance France-Israël, l'Alliance Italie-Israël, la LICRA etc" (6)

Les "Fils de l'Alliance" se veulent à la fois fer de lance du peuple juif et puissant chef de file des obédiences maçonniques dans la lutte contre la Religion Catholique et dans la création et l'organisation des divers groupes oeuvrant à la disparition des nations et des peuples pour parvenir à instaurer un pouvoir Suprême mondial qui sera, in fine, remis entre leurs mains.

Cette incessante activité n'est, selon M. Elie Erbelin dans "Les Juifs d'aujourd'hui" que la démonstration qu'Israël accomplit inlassablement "sa mission historique de rédemption de la liberté des peuples, de messie collectif des droits de l'homme". (17)

Présents comme les sauveurs de l'humanité, comme les libérateurs de l'homme, tous prédestinés par Dieu à ces tâches, le travail des Juifs membres de l'élite, ne peut être qu'accueilli avec gratitude par les GOYM.

Le Catholique n'oublie pas, cependant, que leur recherche de la puissance terrestre même parée de philanthropie, est depuis des siècles marquée du sceau de l'orgueil et de l'erreur.

"En faisant adopter par les Docteurs de la Synagogue sa manière d'interpréter l'Ecriture, Satan a contribué à établir au sein du peuple juif

l'erreur du Messie conquérant.

Il attend toujours un Sauveur puissant dont la mission devra consister à rendre non seulement tout son éclat à Jérusalem, et à y établir le trône de David, mais encore à renouveler... la puissance d'Israël." (4)

Dans cette folle attente, l'aristocratie juive, B'B' en tête, travaille à prendre la direction du monde, d'établir cette Jérusalem nouvelle, destinée, par eux, à éliminer Rome, siège de leur fondamentale ennemie, l'Eglise qui, selon le Talmud, a été instaurée par le "Nazaréen qui enseignait une doctrine contraire aux paroles du Dieu vivant." (4)

Pouvoir de l'Ordre. Son influence est considérable. une seule référence suffit. Elle est donnée dans un article de "Tribune Juive" du 23 décembre 1985 : "Son influence incite les candidats à la présidence des Etats-Unis d'Amérique, à se présenter devant lui avant chaque élection" ; peut-on lire. Et le journal mentionne que les B'B' sont représentés au sein de la plupart des organisations internationales telles que l'ONU et l'UNESCO en tant qu'organisation non gouvernementale. "Tribune Juive" confirme que l'Ordre "a même ses entrées au Vatican".

Sa puissance, est renforcée par sa collusion avec les diverses obédiences maçonniques.

En effet, quoique en disent - secret oblige - toutes les Grandes Loges, celle d'Angleterre en tête, dès 1874, les B'Nai B'Rith ont conclu avec la haute F.M. internationale, un concordat de "reconnaissance mutuelle". Le document a été signé, pour l'Ordre par Armand Lévy et pour la F.M. Universelle par Albert Pike, chef Suprême du Directoire Dogmatique du Rite Ecossais et membre d'honneur de la plupart des S.C. du monde dont celui de France.

Filiales connues. 1913 : Pour protéger contre les sévices de toute nature, leurs coreligionnaires résidant en Europe centrale et en Russie, est créée l'Anti-Defamation League of B'B' (A.D.L.) Elle devient très rapidement un moyen de lutte contre la droite américaine.

A ce sujet, il faut signaler que la section française des B'B' présidée par le Dr Aron a chapeauté l'ouvrage "Enquête sur la Droite extrême" (Edition Monde) paru au début de 1992. Le dossier n'omet aucun bulletin régional ou départemental de ces droites : "Présent", "National-Hebdo", etc. Les dirigeants sont dûment catalogués. Le but du travail est de montrer l'extension du péril que représente les Droites.Il s'agit de veiller avec vigilance. Les publications "Celsius" et "Article 31", prolongements du réseau Curiel, sont également utilisées. (20)

Empiétant sur le terrain d'action du Congrès Juif Mondial, l'A.D.L. ouvre en 1980, un bureau à Paris. Sa tache facilitée par les lois françaises, l'organisation va poursuivre devant les tribunaux toute personne physique ou morale qu'elle juge antisémite.

1923 : pour protéger la pureté de la race hébraïque, l'Ordre crée : les Fondation Hillel du nom d'un Rabbin vivant au 1er siècle avant J.C. et l'Organisation de la Jeunesse des B'B' qui se réserve l'éducation des jeunes pour les préserver du doute et/ou de l'indifférence religieuse.

Refusant l'assimilation par métissage, qui pourrait conduire àl'abandon de la religion juive, les B'B' organisent des rencontres de jeunes juifs des deux sexes, originaires de divers pays européens, pour inciter à l'endogamie et la faciliter. Des jeunes venus d'Afrique ou d'Asie participent à de telles réunions. Sous l'égide de la Loge B'B' Golda Meir de Nice, un rapprochement de ce genre a eu lieu en 1990.

De plus, la revue "Actualité Juive", participe depuis quelques années à la "Croisade contre les mariages mixtes", important facteur destructeur du particularisme juif. (19)

Exemples d'Interventions réussies

1851-1853. Modification à l'avantage des Israélites d'un traité helvéto-américain.
1867-1872. Mobilisation de tous les Etats pour la défense des Juifs de Roumanie.
1902-1917. Intervention contre le Tsar avec l'appui de Théodore Roosevelt. La défaite russe devant le Japon favorise l'action subversive des B'B', dont le G.M. Krauss s'immisce dans les négociations de paix.

Les banquiers juifs Jacob Schiff, Warburg, Gugenheim... tous B'B', fournissent les fonds nécessaires à la réussite de la révolution bolchevique et de l'économie stalinienne, avec l'aide efficace des F.M. Anglais Lord Miller et Sir George Buchanan. A noter, que dans cette affaire, les B'B' ont su faire plier le Pdt. des E.U., WH Taftt, G.M. d'une autre obédience.

Les membres du B'B' et de la Pilgrims Sty, Sir Alfred Mond en tête avec les grandes familles juives Astor, Baring, Rothschild... etc sont les promoteurs de

la Déclaration Balfour.

1919. Le traité de Versailles est en grande partie leur oeuvre. (11) Selon l'écrivain anglais E.J. Dillon, un nombre considérable de délégués à la Conférence de la Paix, estiment qu'"à partir de maintenant, le monde sera gouverné par les peuples anglo-saxons, eux-mêmes dominés par leurs éléments juifs".

1920-1938. La banque juive finance la montée vers le pouvoir d'Adolf Hitler et la création de l'industrie allemande. L'émigration des juifs vers la Palestine est organisée. (21)

1940-1945. Très influents auprès du Pdt Roosevelt, les B'B' travaillent à la mise sur pied des moyens nécessaires à "faire strictement rendre compte aux Nazis de leurs crimes après la victoire", en oubliant quelques coreligionnaires très importants.

1964. Jules Isaac, fondateur en 1948 de l'Amitié Judéo-Chrétienne, mort récemment, est à Rome le meneur de l'assaut contre l'enseignement traditionnel de l'Eglise.

Au moment de Vatican II, le Pape Jean XXIII, favorable aux idées de Jules Isaac, crée le Secrétariat pour l'Unité des Chrétiens. Le Cardinal Béa, jésuite allemand en rapport avec le G.M. des Loges Unies d'Allemagne et ami du pasteur Willen Visser't Hooft fondateur du C.OE.E, assure sa direction avec l'aide de deux prélats juifs convertis.

Au début des années 1980, l'écrivain juif Rabi, déclarera que le livre de Jules Isaac "Jésus et Israël" était "l'arme de guerre la plus spécifique contre un enseignement chrétien particulièrement nocif".

Mgr Béa et les dirigeants B'B' ont de nombreuses entrevues à New-York. Finalement, les organisations juives et les progressistes, trouvent une large majorité de Pères conciliaires pour littéralement "judaïser" l'Eglise Romaine par le vote du 20-XI-1964. 1651 Pères estiment que la version de la Passion selon Jules Isaac est préférable à celle de Saint Jean et de Saint Matthieu. Le nouveau Pape Paul VI refuse d'entériner la décision. Grâce à l'action des Pères fidèles à la Tradition, MMGrs Carli et Lefebvre entre autres, le vote définitif d'octobre 1965, redresse quelque peu la situation. Depuis, séduits, de nombreux évêques participent à des tenues ou des réunions B'B'.

1986. La Fédération Européenne de l'A.D.L. intervient dans la politique intérieure française. Elle obtient, contre le Front National, la signature d'un accord avec l'U.D.F. et le R.P.R.

1991. Est obtenue la suspension du procès en béatification d'Isabelle la Catholique, héroïne avec son époux Ferdinand d'Aragon, de la reconquête de son pays sur les Maures, terminée par la prise de Grenade en 1492. Les organisations juives intervenantes, condamnaient formellement la béatification d'une souveraine qui en avait chassé 150000 de son territoire. L'annonce de la capitulation de Rome a été faite le 28 mars, par le Cardinal Felici. (22)

L'Ordre des B'B' remercie le Cardinal Decourtray, Primat des Gaules, pour son action dans l'affaire Touvier, en lui remettant, en présence de deux enfants portant des "Lumières", du Dr Aron président de la section française, du Gd Rabbin Sirrat, son Prix de l'action humanitaire, le 16 novembre.

Le discours du Dr Aron manifeste leur puissance :

"Les B'B' sont les Fils de l'Alliance, ils témoignent à la fois de la pérennité de l'Alliance de Dieu avec son Peuple Israël, et de la vitalité du judaïsme contemporain..."

..."Les comités juifs (où figurent de nombreux B'B') et chrétiens pour les relations inter-religieuse se sont à nouveau réunis à Prague... pour dire quel christianisme est incompatible avec l'antisémitisme et faire suivre les consignes de révision de la catéchèse (catholique) depuis la hiérarchie jusqu'à la base..." (23)

1992. Consécration nationale de l'Ordre, qui le 2 Décembre, représenté par son Centre Européen, est officiellement reçu en l'Hôtel de Lassay, par le Pdt. de l'Assemblée Nationale. (24)

AU COEUR DU SYSTEME

QUELQUES PRECURSEURS. Dès le début du XVIII° siècle, dans le même courant d'idées que celui des "philosophes" pré-révolutionnaires Helvetius, Voltaire, J.J. Rousseau, Diderot, d'Alembert, Cabanis etc... se révèlent quelques oeuvres significatives.

-"La Nouvelle Jérusalem", ouvrage rédigé par Emmanuel Swedenborg protestant suédois, franc-maçon créateur d'un Rite qui porte son nom. Il annonce la naissance d'une ère nouvelle... la

condamnation des formes passées... Il énonce "les lois nouvelles qui doivent remplacer les formes périmées..." "l'humanité est conduite par une puissance invisible, àréaliser cette union conforme aux lois de la forme humaine appliquée àl'organisation sociale."

Il pose la question fondamentale : "N'est-ce-pas là, l'aboutissement même du socialisme mondial ?" et constate "aujourd'hui, c'est encore à Jérusalem, le lieu prédestiné, qu'est le "Rendez-vous de la Paix", c'est la seule base possible de la paix mondiale..." (25)

-"Recherches sur la nature et les causes de la Richesse des Nations", publié par l'économiste anglais Adam Smith (1723-1790), au moment même où les révolutionnaires américains et français proclamaient les droits de l'homme !

Par cet ouvrage, il influencera la formation du socialisme moderne et deviendra, pour près de cent cinquante ans, le véritable inspirateur de l'économie politique moderne. (26)

-"La République Universelle" de 1792. L'auteur Anacharsis Kloots, membre zélé de sociétés secrètes, baron allemand, fixé à Paris en 1779, participe activement à la préparation de la révolution. Il est récompensé à la sortie de son livre par l'Assemblée législative qui en fait un citoyen français.

Sa doctrine est simple : "le genre humain vivra en paix lorsqu'il ne formera qu'un seul corps, la nation unique... (et) nous trouverons de puissants auxiliaires, de fervents apôtres dans les tribus judaïques qui regardent la France comme une seconde Palestine..." (26)

-Les écrits de Ricardo David, riche juif converti à la religion réformée, économiste anglais. Partisan du Libre-Echange, son influence sur les écoles libérales françaises et anglaises est décisive. Il a des liens avec J.B. Say, Malthus et le fédéraliste Sismondi.

Ses arguments sont utilisés par les socialistes agrariens partisans de la nationalisation du sol et de la plus value de la rente, Karl Marx, l'américain Henry George, John Stuart Mill et John Ruskin. (26)

C'est pendant cette longue période qu'apparaissent en France, en Angleterre, en Allemagne et aux Etats-Unis une multitude de ligues, d'associations de sociétés, de mouvements, de revues... brandissant les mots d'Internationalisme, d'Etats-Unis d'Europe, de Paix, de Démocratie, de Bien Public, de Liberté et de Justice !

LES VERITABLES PROMOTEURS

A - L'homme prémonitoire. John Ruskin (1819-1900) de famille riche, détenteur d'une chaire d'enseignement des Beaux-Arts à Oxford, mais féru de Sociologie. Il entraîne ses élèves, vite devenus ses disciples, dans des expériences communautaires sous le couvert d'une "Confrérie de St Georges", pour l'instauration d'un climat socialiste dans l'agriculture et l'industrie... Ses adeptes demeureront toute leur vie fidèles à ses conceptions. (27)

Disciple du Rose-Croix Bulwer Lytton, John Ruskin exerce une immense influence, formatrice de Prosélytes zélés, sur les jeunes diplômés d'Oxford, de Cambridge... appartenant à la haute société anglaise et destinés à occuper, par hérédité ou cooptation, des postes importants dans l'administration, les sociétés industrielles, les banques en Grande-Bretagne et dans son Empire.

Il est nécessaire de rappeler brièvement les bases de sa doctrine-programme :

"Ses conceptions s'inspiraient en grande partie de "La République" de Platon.

"On sait que pour le philosophe grec, la "société idéale" se compose d'hommes et de femmes égaux en droits et obligations, et jusqu'au métier des armes. Ni mariage, ni famille, des accouplements hasardeux à la fantaisie de l'un quelconque des partenaires, à laquelle l'autre doit se plier. Dès le sevrage, les enfants nés de ces étreintes sont pris en charge par la société et élevés anonymement avec sélection eugénique impliquant l'élimination des sujets mal formés ou d'esprit déficient.

"La société est autoritairement partagée en trois classes, une classe dirigeante, soutenue par une importante classe armée et exerçant son absolutisme sur toutes les activités d'une classe laborieuse, véritables serfs. La répartition des individus dans les deux classes inférieures étant soumise sans appel à l'arbitraire de la classe dirigeante.

"Le système comporte l'abolition du droit de propriété et l'étatisation des moyens de production et distribution, ce qui n'est pas pour désavantager les dirigeants puisqu'ils bénéficient de tous les avantages du système.

"Systématique et exclusif, en bon idéologue, Platon recommande de faire disparaître, au besoin par la force, toutes les structures politiques et

sociales existant dans le monde pour que, sur un terrain entièrement déblayé, la classe dirigeante puisse édifier sa société nouvelle..." (27)

La structure des futurs Etats socialistes, nationalistes, marxistes ou dit "populaires", correspondra parfaitement dans leur brutalité, à cette thèse. Les socialistes et les sociaux-démocrates modernes s'inspirent des mêmes principes, adaptés à l'évolution sociale, - enseignement supérieur plus ouvert, multinationales jouant le même rôle despotique que l'Etat propriétaire... etc - et astucieusement enrobés d'onction humanitaire.

L'astuce de John Ruskin, prêchant aux fils de la "gentry" "que l'Etat devait s'emparer de tous les moyens de production et de distribution en vue d'assurer autoritairement le bien de la communauté - et peu lui importait les idées de démocratie et de liberté - (fût de leur laisser) entendre qu'ils constitueraient la classe privilégiée... et (leur) faire admettre... comme seule justification de leurs avantages, le partage de leurs traditions aristocratiques avec les classes inférieurs, non seulement de Grande-Bretagne, mais du monde entier..." (27)

La nouvelle classe sociale des Technocrates, salariés des Etats ou de "l'Establishment" est à l'horizon...

Les plus ardents des disciples de John Ruskin vont consacrer leur vie à la réalisation de ce programme en pensant d'abord à l'extension de la puissance britannique... Ce sera le sujet d'un prochain chapitre.

B - Les Détenteurs de l'argent. "Le veau d'or est toujours debout"!

Bref rappel historique. (28) L'origine des "manieurs" d'argent se perd dans la nuit des temps. Leur façon d'agir, améliorée au fil des siècles, adaptée aux circonstances, n'a pas varié dans son principe.

Les Israélites pénètrent en Gaule à la suite des Romains. Ils pratiquent le change des monnaies et le prêt à la consommation. Malgré de nombreux aléas, ils prennent peu à peu une place prépondérante dans la société et se faufilent très près du pouvoir.

L'Eglise Romaine prohibe le prêt à intérêt. La plupart des Souverains traitent durement ces adeptes de méthodes suscitant les doléances de leurs sujets.

La mémoire collective de la Haute-Finance n'oubliera pas ces contraintes !

Les Templiers font également office de banquiers. Ils sont bien considérés par l'Eglise et leur clientèle, jusqu'à leur perversion et leur condamnation généralisée.

Les Lombards concurrencent, dès 1212, les Israélites en pratiquant le prêt aux particuliers à des taux compris entre 23 et 100 % parfois. Rome leur fait colleter les fonds du Denier de St Pierre.

Philippe le Bel met fin à l'activité financière des Israélites en les expulsant, des templiers et des lombards en les faisant emprisonner. Tous leurs biens sont saisis : "son nom est, de nos jours, encore voué aux gémonies dans certaines cérémonies maçonniques".

Au XV° siècle, les grands financiers se nomment en France Jacques Coeur, en Italie Médicis, dans l'Empire Fugger. Ceux-ci se maintiennent jusqu'en 1557, année où, par décret, le Roi Philippe II d'Espagne signe leur ruine.

Si les rois et les empereurs ont, jusqu'à la fin du XVI° siècle, souvent utilisé les "manieurs d'argent", ils se sont toujours affirmés les plus forts et la "Banque" n'a jamais pu imposer ses directives àl'autorité publique pour la simple raison que la position d'un Prince régnant ne dépend ni de manoeuvres politiques ni de compétitions électorales.

Avec le XVII° siècle, apparaissent, étrange coïncidence, au coeur des Etats Réformés, deux centres financiers très importants : 1609, Amsterdam et la Banque Néerlandaise ; 1694, Londres, la "City" et la Banque d'Angleterre.

A cette époque, il n'existe pas de système fiscal organisé, ce qui assure aux Souverains un très faible crédit. Ils ne peuvent trouver de l'argent que par l'entremise d'un banquier connu et réputé.

En France catholique, Louis XIV utilise les services de l'israélite Samuel Bernard. A sa mort, la famille Orléans, très liée àla haute finance et, a priori, déjà pénétrée par les idées maçonniques, fait le lit de John Law. Sa banque privée devient banque royale en 1718. La circulation financière (les billets) atteint un chiffre fabuleux. En octobre 1720, Louis XV intervient. Le "papier" est interdit d'utilisation dans les transactions et perd tout valeur. Cela met, pour longtemps un point final aux manipulations.

L'Argent travaille alors, très sournoisement, au renversement du "trône de Saint Louis (pour établir) sur les ruines de l'Ancienne France, une domination

d'autant plus ignominieuse qu'elle était exercée, au nom du peuple français, par des hommes le plus souvent étrangers à ses traditions, à ses coutumes et à sa foi..."

1789. Louis XVI, qui veut restaurer les finances du Royaume, ne s'incline pas devant les manoeuvres et l'ultimatum du Grand Argentier Necker, suisse et protestant, soutenu par de très nombreux membres du Tiers-Etat à sa solde et par tous les "agioteurs".

La journée du 14 juillet, organisée, financée et perpétrée par la F.M. et la Banque, fit de cette dernière la privilégiée du nouveau système politique.

Elle s'enrichit énormément au cours des guerres du Directoire. L'aide fournie à la réussite du coup d'Etat, lui assure la reconnaissance de Bonaparte.

Le Premier Consul entérine en 1800, la création de la Banque de France, banque privée aux mains d'étrangers, le neuchâtelois Perrégaux, ex-sujet prussien et le genevois Maller, entre autres... Il lui donne en 1803, le monopole de l'émission des billets...

L'arrivée des membres de la famille israélite Amschel Rothe Schild ne va pas tarder. Le règne de plus en plus oppressant de la Haute Finance internationale, sur la politique et l'économie, commence.

Les Banquiers Cosmopolites. (29) "Depuis la fin du XVIII° siècle, existe un syndicat international groupant les plus importantes banques d'affaires de Londres, Amsterdam, Hambourg, Francfort... et celles de l'empire Rothschild".

Ces banquiers "se distinguent des autres en ce qu'ils étaient cosmopolites et internationaux, ils avaient des accointances avec les gouvernements et s'intéressaient particulièrement aux emprunts d'Etat, ils s'occupaient à peu près exclusivement de manipulation d'argent, ils observaient une stricte politique du secret, ils s'attachaient àl'influence occulte de la finance sur la vie politique internationale."

Le Dr. Carroll Quigley, membre de la petite élite des "initiés", affirme que l'objectif à long terme du syndicat ne serait "rien de moins que la création d'un Système mondial d'hégémonie financière aux mains de quelques personnalités capables de dominer la politique de chaque pays et l'économie mondiale toute entière."

Mû par "l'intérêt et l'intérêt seul de l'organisation, au mépris de tout sentiment affectif, de toute morale, de toute tradition", le Système développe son emprise économico-politique sur les gouvernements et les Nations, grâce à son propre personnel souvent appelé à la tête de ministères, à ses amis haut placés dans les Forces Armées ou l'Industrie, à ses employés devenus conseillers écoutés du pouvoir en place, aux politiciens de toutes tendances qu'il a aidé dans la réussite de leurs carrières, à ses propres trusts et holdings.

La Domination directe pour s'établir, a repris à son compte, en le modifiant quelque peu, un passage du manifeste du Parti Communiste, écrit en 1848 par Marx et Engels, demandant "la centralisation du crédit entre les mains de l'Etat, au moyen d'une banque nationale, dont le capital appartiendra à l'Etat, et qui jouira d'un monopole exclusif." (30)

Pour la Haute Finance, une Banque Centrale ou Nationale est un instrument à caractère officiel, avec privilèges exclusifs, MAIS, àcapitaux et direction privés ; ce qui permet d'obtenir le contrôle absolu des finances, de l'économie d'un pays et de la politique menée par le gouvernement. (30)

Principales Banques (31) :

1694 . La Banque d'Angleterre. Etablissement privé jusqu'à sa nationalisation en 1946. Cela n'a rien changé, puisque les 18 membres du Conseil sont en grande partie des représentants du Système. Cette Banque fixe seule et chaque jour, le prix de l'or !

1800. La Banque de France. La révolution ayant donné le pouvoir aux agioteurs accule le Directoire à la banqueroute. Le 18 janvier, le Premier Consul approuve la création de la Banque dont les deux cents actionnaires sont banquiers ou industriels. Onze de ceux-ci, élus par leurs pairs, forment le Conseil de Régence. La nationalisation n'a rien changé.

1913. Federal Reserve U.S.A. Les dirigeants des E.U. ont résisté à la pression de la Banque (Rothschild en particulier) qui ne serait pas étrangère à l'assassinat d'Abraham Lincoln, jusqu'à l'élection de Thomas Woodrow Wilson à la présidence en 1913. Elu grâce à la Table Ronde et au Système, contrôlé par le célèbre Colonel E.M. House, le Président laisse faire. Le 22 décembre, le Federal Reserve Act, rédigé par le banquier Paul Warburg, est adopté... et la réélection de Wilson en 1916, assurée.

Est ainsi créée une "organisation de douze banques nationales, coiffées par celle de New-York et totalement indépendante du pouvoir exécutif. Le Conseil des Gouverneurs était présidé par P. Warburg, la Banque de New-York par B. Strong, hommes de J. Pierpont Morgan et de Kuhn, Loeb and Co."

Pour en terminer avec le symbolisme du billet de 1 S (1935) déjà étudié précédemment, il faut souligner le texte de la devise inscrite : "Novus Ordo Seclorum". L'évidente faute d'orthographe est due à un sens symbolique précis : 17 lettres, le chiffre 17 signifiant "la privation de la perfection céleste", à savoir le règne terrestre de la Synarchie" dont font partie les Banquiers cosmopolites du "Nouvel Ordre Mondial".

1930. Sous l'impulsion du futur ministre des finances du III° Reich, H.H.G. Schacht (1877-1970) est créée à Bâle, la Banque des Règlements Internationaux pour maintenir les liens entre les banques centrales et en coordonner les activités.

1944. Ce même Dr. Schacht qui a échappé au Tribunal de Nuremberg, sauveur du mark ouest-allemand, participe en juillet, à la création de la Banque internationale pour la reconstruction et le développement (B.I.R.D.), reliée à l'O.N.U.

1945. Création du Fonds Monétaire International (F.M.I.) au conseil constitué d'un Gouverneur par Etat membre.

Principaux Etablissements (32)
Il s'agit surtout de groupes ayant le plus souvent fait leurs premiers pas en Europe.

Banques Protestantes
- Neuflize, Schlumberger et Cie, la plus ancienne puisque datant de 1667. Les Neuflize sont apparentés aux Mallet.

- Mallet Frères. La puissante, mais aussi la plus régulière. Le fondateur de la famille naquit à Rouen en 1580 et alla s'installer àGenève. Ses descendants, banquiers, s'installent à Paris, au début du XVIII°, avec la protection du Chancelier de Maupéou et de Necker.

- Union Parisienne. Banque dirigée par un Vernes et un Hottinger, elle est très liée à la Royal Dutch de Lazard Brs.

- Vernes et Cie. fondée par un huguenot du Vivarais réfugié àGenève après la révocation de l'Edit de Nantes.

- Hottinger et Cie. Famille venue de Zurich au XVIII°. Le chef de la maison est un des fondateurs de la Banque de France.

Des membres de toutes ces familles banquières ont siégé àdifférentes époques, au conseil de régence de la B.d.F.

Banques israélites

- Fould et Oppenheim. Achille Fould a été le conseiller financier et le commanditaire des entreprises du Prince Louis Napoléon, Pdt de la République puis Empereur. Il a, en particulier, créé, avec l'approbation de Napoléon III, la banque "Le Crédit Mobilier" dont il détenait plus du quart des actions... Une conjuration dans laquelle les Rothschild ont tenu une place, amena la liquidation de cette nouvelle banque.

- Worms et Cie. Fondée au début du XIX° siècle par un israélite. Au moment de Vichy, son petit-fils est baptisé puis, ensuite, se marie avec une anglaise chrétienne. Son associé Goudchaux et la commanditaire, Mme Labbé, née Goudchaux l'étaient. Leurs descendants sont toujours les collaborateurs de la banque qui a des liens avec Lazard Brs. et la City.

- Selingman et Cie. Très proche de Lazard Brs. car un Selingman (Roger) était marié à une fille de David David-Weill de la banque Lazard, et de la banque Kuhn, Loeb and Co, par le mariage d'Isaac Selingman avec une fille Loeb.

- Louis Dreyfus et Cie. Fondée en 1851 par Léopold qui fit ses débuts dans le commerce des grains. Louis a financé la société éditrice de "l'Humanité". En récompense, Jaurès le fait élire député radical de la Lozère en 1905. Il était affilié au GODF depuis 1896.

La banque était spécialisée dans le commerce et le transport des céréales. Elle possédait sa propre flotte. Elle est réquisitionnée en 1939 après l'armistice, une moitié travaille pour les Alliés et l'autre pour Vichy. En plus, la banque contrôle le groupe de presse l'Intransigeant - Match - Pour Vous.
- Kuhn, Loeb and Co, concurrente de Morgan.
- Lehman and Co, Herbert fut conseiller d'un Pdt E.U.
- Warburg and Co, un Wardurg épouse une fille Loeb.

Les trois banques ont fusionné. La première a compté parmi ses dirigeants, Jacob Schiff. Dès 1890, cet homme s'était mis d'accord avec les théoriciens de la révolution marxiste. Il fût le financier de Lénine et de Trotsky, ses coreligionnaires, pour mener à bien l'insurrection de 1917, avec l'appui des B'nai B'rith. Les Warburg étaient associés et parents de Sciff. Leur banque a financé le premier plan quinquennal soviétique avec l'aide de Selingman.

En 1941, Lehman servait de courroie de transmission entre Staline et Roosevelt pour préparer les conférences de Téhéran et de Yalta.

- Lazard Brothers and Co. Fondée aux E.U. en 1843 par un émigré, Alexandre Lazard, descendant d'une famille juive venue de Bohème en Alsace-Lorraine.

Succursales à Paris (1858) et à Londres. Elle avait le monopole du transport de l'or entre Paris et New-York, pour le compte de la Banque de France. Elle fût pratiquement maîtresse du marché des changes, en France, jusqu'à la dernière guerre.

Avec son alliée, la Banque d'Indochine, elle a travaillé à partir des années 50, à l'élimination des influences catholiques dans la Banque de Paris et des Pays-Bas pour la mettre sous la coupe anglo-saxonne.

- Rothschild Frères. Les ancêtres vivaient dans le ghetto de Francfort. Meyer Amschel, né en 1744, est à l'origine de la fortune.

En 1810, est fondée la maison Meyer Amschel Rothschild et Fils.

En 1812, à la mort du patriarche, les cinq héritiers mâles se répartirent les postes et les fonctions : Salomon à Paris, Nathan àLondres, Amschel et Charles à Francfort et James à Gravelines comme agent de liaison.

Ils sont le type parfait du banquier cosmopolite ne recherchant que l'enrichissement personnel et l'estime amicale de ses coreligionnaires par tous les moyens possibles.

C'est en grande partie grâce à leur participation active aux malheurs de la France, que les Rothschild ont établi leur puissance. Ainsi :

- Ils facilitent la victoire de la City sur Napoléon Ier, en utilisant à leur profit le blocus continental ;

- Après 1830, ils gèrent sans scrupules la Sté des Chemins de Fer du Nord, mettent la main sur la production européenne de mercure et jouent le rôle d'entremetteurs dans le mariage de Napoléon III ;

- Après 1848, la République, par leurs amis Crémieux et Goudechaux, leur confie le fructueux placement des emprunts russes ;

- En 1875, Alphonse, fils de James, initié car Régent de la Banque de France, prévient son coreligionnaire Disraéli et prête à la Grande-Bretagne, l'argent nécessaire à l'achat des actions, environ 50 %, détenues dans la Compagnie de Suez par le Khédive qui les avait proposées au Gouvernement français ;

- Pendant la guerre de 1914-18, la société de nom collectif Rothschild frères, créée en 1908, vend le nickel de Nouvelle Calédonie à l'Allemagne, par l'intermédiaire d'une société américaine représentant une firme de Francfort.

Jusqu'en 1930, la banque reste la première du monde. Dès l'arrivée du maréchal Pétain, Edouard et Robert gagnent les E.U. En 1944, Guy et James-Henry rentre en France. Ils précèdent le baron Edouard. En 1949, à la suite de décès et de remaniements internes la société ne comprenait plus que Guy, Alain et Elie.

Avec, à l'époque, un capital de 500 millions de francs, un bilan de quelques milliards, elle contrôlait plusieurs centaines d'entreprises en France et à l'étranger, dont en Israël. Des associés, des représentants siègent dans divers Conseils d'administration. Bientôt, ils entreront en politique !

- Aschberg, Goldschmidt, Oppenheim Frères, Pferdemenges, E. von Schreeder, Stein... etc (33) ou le groupe de banquiers israélites ayant travaillé avec le III° Reich. Le premier opérait à la Nya Bank de Stockolm. Il participe au financement de la révolution bolchevique et se trouve associé du trust américain A. Harriman pour participer à la renaissance économique allemande entre les deux grandes guerres.

Adolf Hitler sut habilement protéger les israélites allemands détenant de hautes responsabilités et d'énormes ressources financières.Il en fit 340 "Aryens d'honneur" dont les Oppenheim associés de Pferdemenges.

"L'aîné des Oppeheim avait la signature pour tous les prélèvements éventuels sur un compte mystérieux... C'est sur ce compte spécial qu'étaient

versés, après 1937, l'argent et les joyaux confisqués aux juifs "signale Mr. Pierre de Villemarest dans "Les Sources financières du Nazisme".

C'est le banquier Goldschmidt qui, en 1923, introduit le Dr H.H. Greeley Schacht, ami de Richard Coudenhove-Kalergi, de Morgan et de Rockefeller, à la Reichsbank, dont il devient président. Ministre des Finances, l'appui de la haute-finance lui permet de sortir indemne du procès de Nuremberg. Il avait encore des services à rendre au Système (33)

Les gouvernants des Etats Européens, plus ou moins ouvertement disciples de la révolution de 1789 ou sympathisants de la F.M., ont toujours honoré les dirigeants de ces banques. Ils les ont placés à la tête de leurs banques nationales, décorés et même anoblis... en remerciements de services personnels, oublieux des immenses préjudices causés à leurs nations et à leurs peuples. Un bel exemple, hélas, est l'attitude du gouvernement de la France vis à vis de la dynastie des Rothschild.

Les Hommes du "Big Business" (32)

Il ne sera question que des magnats américains. Si quelques autres existent dans le monde, les très grands patrons du Nouveau Monde sont partie prenante dans les organismes étudiés ici, en tant qu'instigateurs et premiers bailleurs de fonds.

Leur apparition remonte à la guerre de Sécession (1861-1865). Sous prétexte d'imposer l'abolition de l'esclavage, les Etats du Nord, adeptes de l'économie capitaliste, commerciale et industrielle, ont occupé militairement, après trois ans de durs combats, les Etats du Sud, défenseurs de l'économie terrienne et du libre-échange.

Avant d'être assassiné, le Pdt Lincoln avait pressenti les résultats du conflit :

> "La domination des puissances d'argent et la concentration de la richesse en un petit nombre de mains... la petite manufacture cédant le pas à l'usine géante... la concentration de l'épargne entre les mains des banquiers, ce qui leur permet de contrôler l'industrie, l'ère des monopoles succédant à l'ère du libéralisme économique."

Les premiers hommes hardis et sans scrupules, se sont donc révélés grâce à la guerre :
Cornelius Vanderbilte, le plus âgé (68 ans en 1862). Recruté comme technicien de la navigation par le Nord, il lui fournit, à un prix exorbitant, une flotte de bâtiments inutilisables !

John Pierpont Morgan, moins de 25 ans en 1861. Vends au Nord, sept fois leur prix d'achat, plusieurs milliers de vieilles carabines rouillées ! Devenu roi de l'acier avec l'United States Steel Corp., il contrôle la General Electric. Sa banque "tient" Chemins de Fer, Services publics (I.T.T.) et le cuivre.

Andrew Carnégie est fonctionnaire à Washington, au Ministère de la Guerre, service des transports. Bien informé, il se lance dans la fabrication de rails pour voie ferrée... se les commande exclusivement et se les achète !

John D. Rockefeller. Cet ancien sacristain d'une église presbytérienne affirme avoir "Dieu avec lui". Dès le début de la guerre, il spécule sur le pétrole, vole ses associés... En 1882, il a le monopole du pétrole. Patron de la Chase Manhattan Banque et de la Standard Oil, il s'est toujours moqué de l'Etat et des condamnations encourues. Depuis la présidence de Taft, le Gouvernement des E.U. paraît être le représentant et le défenseur de la Standard... La Guerre du golfe, l'intervention en Angola (Cabinda) en sont des preuves.

D'autres nords-américains ont rejoint cette aristocratie bien spéciale.

W.Averelle Harriman devenu le roi du Rail, avec l'appui du banquier J. Schiff et la banqueroute provoquée de 400 petites Compagnies.

Ford. La société est fondée en 1903 par Henry. Un des plus intègres. Pacifiste acharné quelque peu utopiste. En conflit avec la banque et les Israélites dès 1920, il capitule devant l'American Jewish Committee en 1927. A commercé avec les Bolcheviques dès 1922. Il a su garder son indépendance vis à vis de General Motors, son concurrent.

Du Pont de Nemours. Groupe fondé par un ancien membre du Tiers-Etat français. Il domine depuis la Ière guerre mondiale, les produits chimiques (explosifs), le caoutchouc, la production des armes légères et l'automobile. La société General Motors, créée en 1908, est une des rares rescapées de la crise de 1920.

Armand Hammer. Roi du commerce avec les Soviétiques, très proche de David Rockefeller. Patron de l'Occidental petroleum, de l'OXY. et de la Betchel Cy.

Cyrus S. Eaton. Propriétaire de firmes américaines et canadiennes.

Il faut signaler que les trusts Morgan, Rockefeller et la banque Kuhn, Loeb and Co, sont les trois super grands de l'économie nord-américaine : "The Big Three).

Aucun nom français n'est cité.

"S'il y a, évidemment, des groupes très importants, il faut savoir que déjà en 1965, selon le Pfr. Bertin, la part des capitaux étrangers dans certaines branches de l'industrie française, atteignait des proportions considérables de 40 à 95 %..." (34)

Depuis la situation s'est considérablement aggravée. L'argent nippon et les pétrodollars ont pris des participations parfois totales. L'unité de l'Europe, théorique depuis 1992, n'est pas réalisée. Les nations latines et les pauvres Etats libérés par l'éclatement de l'URSS, vont être, plus encore, à la merci de la Fortune anonyme et cosmopolite.

En effet, il est dans la nature des choses, que les patrons plus ou moins discrets des Banques, des Trusts et Holdings, à la volonté de puissance bien réfléchie, se réunissent dans un même combat pour définitivement établir leur domination.

Ils veulent obtenir :

"Le redoutable et exorbitant privilège de conduire (l'humanité) vers un nouveau paradis terrestre, des lendemains qui chantent, un point oméga, une fraternité planétaire, un (socialisme) universel, une démocratie mondiale, une fusion oecuménique de tous les théismes, athéismes, monothéismes et polythéismes, bref vers l'utopie" (35) sans trop de brutalités, par évolution programmée des comportements.

Les détenteurs de l'argent, à peu près tous affiliés à une F.M., ou, au minimum sympathisants, vont créer des organismes de formation destinés à leur fournir les "managers", les technocrates, par ailleurs diplômés de Grandes Ecoles ou d'Universités, souvent inféodés au "Système", qu'ils destinent à diriger, à contrôler au sens anglo-saxon du terme, les groupes existants et envahir ainsi la totalité du tissu économique, politique et social des Nations et s'en rendre maîtres !

Mais, au démarrage de leur offensive, l'argent et plus précisément les magnats de l'industrie n'avaient pas bonne réputation dans leur pays. De plus, ils devaient, parfois, rendre des comptes à l'administration et, toujours, payer de lourds impôts. John D. Rockfeller, allait leur fournir la recette pour s'attirer les faveurs de l'opinion, diminuer la note àpayer et, ainsi, agir tranquillement.

J.D. Rockefeller, devenu l'homme certainement le plus impopulaire des E.U., décidé à améliorer sa réputation, éviter l'ingérence du gouvernement dans ses affaires, met officiellement sur pied des fondations philanthropiques telles que centres de recherches, hôpitaux, musées, collèges, universités... accorde de très nombreuses bourses d'études et facilite les vacances des enfants et l'assistance aux déshérités...!

Les fondations (35). L'exemple fait tache d'huile. En 1910, on comptait environ une vingtaine de fondations. Après 1916, puisqu'elles échappaient à l'impôt sur le revenu des personnes physiques et aux droits de successions, leur nombre se multiplie...

En 1969, il est voisin de 10000, dont seulement 7000 établissaient une déclaration fiscale annuelle, ce qui ne les empêchait pas d'être toutes exemptes d'impôt.

A cette époque, les plus importantes étaient constituées par :

le groupe Carnegie : Carnegie Corporation of N.Y.C. Endowment for international Peace, Foundations for the Advancement of Teaching (la première établie en 1905) et le C. Institute of Washington pour un total d'environ 390 millions de $.

le groupe Rockefeller : R. Foundation (1906), et R. Brothers Found, pour un total de plus de 700 millions de $.

le groupe Ford : Ford Foundation et Ford for the Republic, avec un montant de près de 3 milliards et demi de $.

Il faut ajouter qu'en 1969, les 7000 déclarations fiscales avouaient un avoir global de plus de 18 milliards de $. Leur puissance est énorme. Elles épaulent, lors des élections, les candidats de leur choix et achètent les opposants. Elles ont subventionné et subventionnent tous les groupes mondialistes, leurs conférences, leurs symposiums...etc.

C - L'ILLUMINISME ET LA GNOSE

L'union du Socialisme et des Sectes, très actives

en Angleterre, va permettre la création d'une base de rayonnement pour répandre les idées de Ruskin, dans le monde anglophone et en Europe continentale.

De plus, ce socialisme va se pervertir davantage sous l'influence de grands "initiés". Exporté en Allemagne, il se mêlera aux religions nordiques pour produire le National-Socialisme. Les intimes connexions entre les Sectes et Sociétés anglo-saxonnes d'une part, et les groupes allemands d'autre part, expliquent en partie, les complaisances et les hésitations des Etats-Unis manifestées au cours de la première moitié du XX° siècle, vis à vis de l'Empire puis du III° Reich allemand.

LES SECTES

1867. La Société Rosicrucienne. A la mort de Lord Palmerston, Gd. M. de la G.L. D'Angleterre, le mage Westcott crée à Londres cette société... d'initiés.

Un de ses membres particulièrement influents est Lytton Edward George, comte Bulwer Lytton (1803-1873), chef des Rose-Croix et 18° degrés du Rite Ecossais. Celui-ci par son oeuvre sur "la race future", "le Vril" décrit comme "une force serpentine et le nerf de notre possible divinité", est considéré comme le père "ante litteram" du Nazisme. Le comte avait pour symbole personnel la croix à griffes (svatika). Parmi ses disciples, se retrouvent John Ruskin, Rudyard Kipling et Madame Blavatsky. (6)

1874. La Société de Théosophie. "La fondatrice, Mme Helena Petrovna Hahn, épouse Blavatsky, enfuie en Egypte peu après son mariage, mène une vie itinérante. Il est impossible de résumer son périple religieux, pas plus que son périple géographique. D'innombrables voyages l'amenèrent à Paris, à Londres, aux Etats-Unis, en Inde, à Jérusalem...

Elle s'introduit dans toutes sortes de sectes, se faisant initier à toutes les pratiques et à toutes les doctrines, depuis le Vaudou jusqu'au bouddhisme en passant par le judaïsme, l'islam et la franc-maçonnerie... En 1874, elle rencontre aux Indes, le colonel anglais Olcott et fonde, à Aydar, la société de Théosophie. Une succursale est ouverte aux E.U. l'année suivante.

Deux de ses nombreux écrits méritent l'attention : "La doctrine secrète", exposé chaotique de tout ce qu'elle avait glané un peu partout en matière d'occultisme, de spiritisme, d'hindouisme, de maçonnerie, de gnose, de judaïsme... et "Isis dévoilée", qui eut un retentissement mondiale. (36)

En 1887, Mme H.P.B. fonde à Londres, la revue "Lucifer" où elle affirme :

> "Satan est le Dieu, le seul Dieu de notre planète... Il n'est qu'une seule chose avec le Logos..., (par conséquent) l'Eglise en maudissant Satan, maudit Dieu... ou la Sagesse qui s'est révélée comme Lumière et Ombre, Bien et Mal dans la Nature. Notre but n'est pas la restauration de l'Hindouisme, mais de balayer le Christianisme de la face de la terre."

Remuant et bon organisateur, le colonel Olcott fonde en Orient, en Europe et en Amérique de nombreuses filiales. Il y fait régner les conceptions mondialistes humanitaires et féministes empruntées à la F.M.

S. Annie Besant devient membre de la Société en 1889. Elle rentre presqu'immédiatement au Comité directeur. Deux ans plus tard, au décès de la fondatrice, elle devient la directrice de cette entreprise gnostique. La section berlinoise de la Société amène son secrétaire Rudolf Steiner, à rencontrer Annie Besant.

L'enseignement dispensé par Steiner s'exprimait sous la double invocation de Lucifer et de la Gnose... Leurs vues philosophiques (tactique de subversion de la doctrine catholique) allaient diverger. La rupture est consommée en 1913, quand A. Besant présente officiellement le jeune hindou Krishnamurti, comme le nouveau Bouddha.

Steiner devient le maître de l'Anthroposophie. (36)

1884. La Fabian Société (37) Sa dénomination fait référence à la tactique prudente, circonspecte et efficace du dictateur romain Fabius Constator ou le Temporisateur, face aux armées d'Hannibal. Créée en Angleterre par William Moriss, disciple de J. Ruskin, elle est un temple du Socialisme.

Parmi les membres fondateurs, se remarquent :

Sydney Webb, partisan de "grandes nations administratives, gouvernées par les bureaux où l'ordre est maintenu par des gendarmes."

G. Bernard Shaw, rédacteur du Manifeste de la Société : "Nous sommes socialistes, le Parti russe est

le nôtre" affirme-t-il hautement.

Annie Besant, elle a écrit, entre autres ouvrages, "Le Manuel du Libre-Penseur" et des essais dont "l'Evangile de l'Athéisme" et "Pourquoi je suis socialiste".

Une recrue célèbre de l'année 1903 est H.G. Welles. Il devient un dirigeant écouté. Auteur de "The New World Order", il est de ce fait considéré comme l'inventeur de cette expression qui remplace peu à peu le terme "internationalisme", employé jusqu'alors. "Illuminé" actif, Wells fonde en 1916, The League of Free Nations Association", dont un membre, C. Murray, deviendra le premier président de la S.D.N.

Miss Jane Addams, déjà membre de "l'American Fabian Socialist Movment", en est une recrue de valeur, car très liée au colonel E.M. House, homme de confiance des banquiers Lazard, Warburg, Rothschild..., "illuminés" notoires. Fondatrice de la section américaine de la Fabian Sty, cette demoiselle, socialiste, féministe, pacifiste et zélée gnostique, crée de nombreuses associations :

1914. La ligue pour la limitation des armements
1915. Le Comité International des Femmes pour la paix permanente et la liberté (W.I.C.P.P.)
1916. L'American Neutral Conférence.

Après la Grande Guerre, elle siège au Comité directeur de l'American Civil Liberties Union (A.C.L.U.), une des plus importantes organisations pacifico-soviétophiles du moment.

Tout naturellement, cette activité débordante est récompensée, en 1931, par le Prix nobel de la paix.

1894. The London School of Economics est ouverte par la Fabian Sty, après une savante infiltration des Universités d'Oxford et de Cambridge. L'école est destinée à "former" les jeunes diplômés de l'Enseignement supérieur. Le bailleur de fonds est un israélite, Sir Ernest Cassel, ami intime d'Edouard VII. Sa petite fille, Edvina, épousera Lord Louis Mountbatten.

En 1929, un des dirigeants de l'école affirmait : "Notre objectif est de faire de cette institution une plaque tournante pour dresser et former les cadres du futur Etat socialiste."

L'Ecole est actuellement rattachée à l'Université de Londres. Son directeur, très marxisant, est un bilderberger... Une grande partie des cadres dirigeants anglais passe par elle. Elle est le modèle des Universités socialistes américaines de la Round Table : Harward. M.I.T., Columbia, J. Hopkins...etc.

Société Théosophique et Fabian Sty sont toujours actives. Le lecteur désireux de connaître des noms d'adhérents importants doit se reporter aux ouvrages cités.

Il faut toujours garder en mémoire ces paroles d'Annie Besant :

> "Si vous voyez l'un d'entre nous travailler pour un mouvement particulier dans le monde, vous saurez que c'est une partie du plan mondial, et ce grand plan est : un nouveau ciel et une nouvelle terre bâtie sur les ruines de l'ancienne civilisation." (38)

Cette affirmation vaut pour tous les affiliés des divers organismes faisant l'objet de cette étude, même si apparaît entre eux une rivalité ou une opposition, leurre d'autant plus efficace qu'elles seront plus marquées.

1887. The Hermetic Brotherhood of the Golden Dawn in the Outer. (33) Société anglaise dont la dénomination peut être approximativement traduite : La Fraternité disciple d'Hermès trismégiste pour l'avènement d'un nouvel âge d'or.

C'est une émanation directe de la très virulente Société Rosicrucienne qui créa, à quelques années d'intervalle, deux groupes analogues, en France, l'Ordre Cabalistique de la Rose-Croix et en Allemagne l'Ordo Templis Orientis.

Il semble que ces trois filiales étaient réservées aux dignitaires rose-croix de haut rang. Seuls la Golden Dawn et l'O.T.O. retiennent ici l'attention car ils sont à la base de l'évolution du socialisme gnostique vers le national-socialisme.

La Golden Draw est très proche également de la Société de Théosophie et de la Fabian Sty.

Son premier président, membre fondateur, est S.L. Mathers, beau-frère d'Henri Bergson et futur affilié à l'O.T.O.

Le mage satanique Aleister Crowley, membre du Rite oecuménique de Memphis-Misraëm, se définissant lui-même comme "la Grande Bête" et signant "666", chiffre de la Bête de l'Apocalypse, sera son successeur et l'historien de la secte. (6)

Son mot d'ordre reprenait celui de Pantagruel : "Fais ce que tu veux !" "satisfais tous tes instincts (5) et annonce la révolution sexuelle, l'utilisation des drogues plus ou moins dépénalisée, le désordre et l'insécurité."

Quelques affiliés importants :

Herbert G. Wrills, Fabian, membre de la Fondation Rockefeller, ami et associé de W. Stead au Ministère anglais de la Propagande durant la Ière guerre mondiale, agent de liaison avec la Haute Finance.

Aldous Huxley, Fabian et frère de Julian.

Arthur Machen, écrivain qui semble être à l'origine de l'eschatologie gnostique partageant l'humanité en deux classes : les initiés, les Purs (Saints ou sorciers) et les "négligeables"...

Deux poètes Prix Nobel, W.B. Yeats en 1923 et T.S. Eliot en 1948, ainsi que Bram Stocker, le créateur de Dracula.

Karl Haushoffer (1869-1945), recrue influent. Général d'Artillerie, professeur de Géopolitique à l'Université de Munich, initié sans doute au Martinisme, homme de liaison de la F.M. mondiale, membre de la Société du Vril ou "Loge Lumineuse" rattachée à la Ste de Théosophie, il s'est trouvé très proche de Rudolf Hess et des officiers de la Thule Gesselschaft, parmi lesquels sont tous les chefs historiques du Nazisme. Il est considéré comme le véritable auteur de "Mein Kampf".

Son épouse juive et ses deux enfants ont été fait "aryens d'honneur" par le Fuhrer. (33)

1895. L'Ordo Templi Orientis (33) "Le filon le plus spécifique des sectes allemandes se développe tout au long du Siècle des Lumières, avec la protection des Hohenzollern. Parmi les plus importantes, il faut citer l'Ordre templier de la Stricte Observance, intermédiaire entre les Rose-Croix et les Illuminés de Bavière, L'Ordre Johannite Prussien et la Société des Perfectibles.

"Deux tendances se manifestent jusqu'aux environs de 1922. D'un côté, les loges humanitaires illuministes et, de l'autre, les Loges Pangermanistes et racistes (Loges Vieilles-Prussiennes)".

"Le martèlement dans le "Volk" (Peuple) des idées de ces dernières, pendant toute la durée du XIX° siècle, inculque le culte de la pureté alchimique de la race et enclenche le processus de dégénérescence morale qui amena un peuple d'antique civilisation à l'abomination du génocide scientifique".

"L'idéologie transforma le "Volk Deutch" par "le marteau de Thor" des légendes nordiques, en instrument pour "consacrer les nouveaux cieux et les nouvelles terres" aux desseins de la Synarchie mondialiste." (39)

L'O.T.O. société analogue à la Golden Draw, représente ce courant. Parmi ses militants célèbres se trouvent :

Théodore Reuss, membre fondateur, agent secret de la Reichwehr, F.M. du Rite de Memphis-Misraïm, centre mondial maçonnique qui travaille encore de nos jours à l'unité doctrinale des différentes conceptions "mystiques" des diverses sectes.

Aleister Crowley, le mage de la G.D. directeur de l'OTO à partir de 1921.

Sean Mc Bride, Round Table et fondateur d'Amnesty International (1961) et, entre autre, membre du Comité exécutif de l'Union Pan-Européenne aux côtés d'Haushofer.

Trebhsh Lincoln et Rudolf Steiner.

Rudolf Hess (1894-1988), assistant du Gl Haushofer, représentant de la Thule Gesellschaft.

Son arrivée en Angleterre (1941) pour négocier avec le consentement d'Hitler, les conditions d'une paix éventuelle, marque la fin des réunions des sociétés secrètes allemandes et britanniques créées par Bulwer Lytton. Il fût interné jusqu'à sa mort, sous contrôle anglais, dans un isolement total pour éviter toutes révélations intempestives.

1912. Germanen Order (33) Créé à Leipzig, comme société secrète raciste, d'hérédité nordique, pangermaniste et antisémite, en opposition au développement des Loges B'nai B'rith. Il connaît une extension rapide puisque, par exemple, en 1918, dans la seule Bavière, se comptaient 100 loges avec 1000 adhérents.

La concurrence ou l'opposition des deux Obédiences étaient factices puisque le "Système" et les

financiers anglo-saxons allaient collaborer à l'édification du régime et de la puissance nazie, comme ils le feront pour le Bolchevisme.

Pendant la Ière guerre mondiale, dont le but principal était la disparition de l'Empire catholique des Habsbourg et son remplacement par des Etats, le plus souvent dominés par la F.M., l'ordre ne se manifeste pas.

En 1917, il est remis en activité par un allemand de retour au pays avec "Beaucoup d'argent d'origine inconnue". Il s'agit du baron Rudolf von Sebottendorf, rose-croix, initié de la F.M. turque, imprégné d'islam et astrologue.

1917, c'est l'année du rejet par le "Système" et la F.M. de la proposition de paix de S.S. le pape Benoît XV et de celle des Habsbourg...

1917. A Paris, se tient le Congrès des Obédiences Maçonniques. Le baron von Sebottendorf y présente un document de la Grande Loge mère de Berlin, fixant un programme avec les directives d'action pour la création d'un parti "Sozialist-Völkish" (national-socialiste)...

1918. Thule Gesellschaft (33) La société de Thule est constituée comme G.L. du Germanen Order. Elle se rattache à une branche des plus fermée de la tradition rosicrucienne, celle de Bulwer Lytton. A sa tête R. von Sebottendorf.

Au procès de Nuremberg, avant d'être condamné à mort par pendaison, Alfred Rosemberg reconnût le rôle primordial joué par la T.G. dans l'accession au pouvoir des Nazis : "tout est parti de là !"

Officiellement, la loge réclame d'être le réveil de la conscience populaire contre les excès révolutionnaires des communistes. Elle est divisée en Frères Visiteurs et Membres effectifs. Sa courroie de transmission auprès des masses populaires est le Deutsche Arbeit Partei, confié à Anton Dexler. Le D.A.P. devient en 1920, le N.S.D.A.P. dirigé par Adolf Hitler dès le 29.7. de l'année suivante.

En 1924, sous l'égide du G.O., parait un opuscule développant l'idée de la constitution d'un "Ordre religieux et militaire raciste", serré autour d'un Guide divinisé sur le modèle du Vieux de la Montagne des Ismaélites, pour dominer, au nom de la pureté raciale, les inférieurs, les non-purs, les sous-hommes.

Dans la liste des affiliés publiée en 1933, par le baron von Sebottendorf, se trouvent les noms de tous les chefs historiques du Nazisme :

Rudolf Hess, G.D. et G.O. mis Hitler en contact avec son maître de l'université de Munich, Haushoffer, théoricien de "l'espace vital" et membre de la T.G.

Timothée Ignatz Trebitsch, alias Trebitsch Lincoln, juif hongrois, apparenté semble-t-il aux Rothschild de Francfort, ancien parlementaire anglais disciple du mage Curdijeff au Thibet, intime de Ludendorf, puis éminence grise d'Hitler jusqu'au putsch de Munich car, ensuite, il disparaît.

Alfred Rosenberg, doctrinaire et thuriféraire de la supériorité de la race nordique.

Dietrich Eckart, G.O. a fait la connaissance de Rosenberg chez Richard Wagner à Bayreuth. Figure de premier plan dans la progression de l'action antisémite du NSDAP, il fût par ailleurs, l'intermédiaire de Henry Ford dans les financements accordés au régime.

Anton Dexler, Frère Visiteur, Hans Frank futur gouverneur de la Pologne, l'as de l'aviation Hermann Goering et

Adolf Hitler, Frère Visiteur, coopté par l'Etat-Major de la Reichwerh comme agitateur anticommuniste et provocateur pour le compte des Hautes Loges. Il doit sa formation doctrinale à Eckart et Haushoffer.

Le Nazisme

Il est possible, grâce aux travaux de MMrs. Paolo Taufer et Carlo Alberto Agnoli, de préciser, dans l'optique de cette étude, la grande ligne de son origine et du rôle qui lui fût assigné.

> "Société secrète forgée par la Haute Maçonnerie grâce à la réorganisation des 433 Loges allemandes en vue du futur ordre européen, émergeant sur ses concurrentes, possédant une gnose raciste propre, se chargeant ésotériquement de contenus antisémites, occultistes, de volonté de puissance débouchant tous dans le culte gnostique de la mort, des différents "Orden" et "Bunde", et, par la suite, des S.A. de von Salomon et des S.S. de l'Ordre Noir de Himmler..."

> "Société secrète expression d'un plan organique contré sur les deux pôles : la Maçonnerie et la Haute Finance, qui accomplit la tâche qui lui a été confiée à travers les étapes de la formation du N.S.D.A.P., de l'incendie du Reichstag, de la

reconstitution de l'armée, de la prise du pouvoir et de la guerre..."

"un moment, une étape avancée du projet rosicrucien à destination planétaire, tracé depuis le XVII° siècle par Amos Kominsky (Comenius) dans son livre "Lux in tenebris", et précisément une phase du "solve" en vue du "coagula".." (33)

LA SYMBOLIQUE

De Bulwer Lytton à Adolf Hitler, la symbolique des divers Ordres ou Sociétés, marque la continuité gnostique et stratégique des "initiés" fondateurs :

La croix à griffes (Svatika) (33) en est l'élément primordial en temps que signe "religieux", c'est-à-dire reliant entre eux les hommes et les divers groupes.

Symbole personnel d'un Bulver Lytton (Ste Rosicrucienne) d'un Aleister Crowley (Golden Dawn), adoptée par Ruyard Kippling, cette antique figure sanscrite de l'Hindouisme et du Bouddhisme, va s'affirmer au centre du "soleil rayonnant" ou invaincu, emblème du National-Socialisme hitlérien.

La Société de Théosophie utilise la Svatika, mais dans un symbole plus complexe et conforme à ses origines :

"un grand cercle, surmonté d'une couronne, constitué par "le serpent qui se mord la queue", représentation graphique de la doctrine de la double vérité Dieu-Satan, Bien-Mal, Vrai-Faux...

Le serpent est, pour Mme Blavatsky, "le serpent de l'Eternité de la Théosophie ; ce symbole de Sagesse, d'immortalité et de connaissance secrète est Satan."

Un historien de la F.M. S. Hutin, membre de l'AMORC, précise : "Une tradition affirme que, lorsque la tête du Serpent se réunira à la queue, c'est-à-dire, lorsque les Juifs chassés de Palestine au temps de la Diaspora se rétabliront en Palestine, le monde entrera dans la dernière période du cycle terrestre actuel, ce qui correspond aux événements annoncés dans l'Apocalypse de St Jean."

Cette tradition ou Kabbale a sa forme définitive exprimée dans le livre du Zohar :

"Le Serpent, inspirateur de toute cette mythologie mensongère, n'a eu garde de s'oublier lui-même. Il a expliqué aux Kabbalistes qu'il n'est pas du tout l'ennemi du genre humain, mais au contraire, son protecteur et son patron..." (5)

(33) Au centre du cercle, l'étoile à six branches de David, talisman d'origine kabbalistique et, selon la fondatrice : (33)

"la co-pénétration des deux triangles signifiant, l'un la pointe en bas, la descente de l'Esprit dans la matière, l'autre la pointe en haut, la renaissance et la montée vers la déification de l'homme selon la promesse du Serpent de la Genèse."

Au dessus de la pointe supérieure de l'étoile, dans un cercle (soleil ?), la svatika, en laquelle l'auteur de "la Doctrine Secrète" reconnaît :

"le martheau de Thor, Dieu nordique du Tonnerre, instrument de la destruction du vieux monde pour susciter un ordre nouveau."

La Svatika (croix gammée) signifie l'avènement d'une période involutive de mort et de destruction, condition nécessaire de la régénération, dans l'optique des cycles, pour un nouvel âge d'or. Elle est inscrite dans le soleil rayonnant. Sur elle, bien centrée, l'épée resplendissante, pointe en bas, poignée et garde sur le diamètre du cercle solaire. (33)

Les Nazis n'ont conservé que la Svatika dans le cercle solaire.

La croix représente, a priori, pour ces hommes très imprégnés de religions nordiques : "Les serres de Wotan (Odin), seigneur de la possession démoniaque,... dieu des morts, de la sorcellerie et des sacrifices humains." (33)

Le cercle solaire, soleil rayonnant, s'inspire également de l'oeuvre de Wagner. Il est "l'anneau, le Ring",... le cercle d'or qui étrangle l'humanité : il faut le briser..." (5).

(A suivre)

L.D.

La seconde partie de cette étude qui paraîtra dans le numéro 27 comportera l'ensemble des notes bibliographiques concernant les deux parties.

Gnose et Islam - II

L'ISLAM, VEHICULE DE LA GNOSE

Dans un livre qui eut son heure de célébrité, intitulé "Charlemagne et Mahomet", Henri Pirenne, historien belge, a montré que l'expansion de l'Islam autour du bassin méditerranéen avait provoqué, sur le plan économique, une coupure radicale entre le monde chrétien d'Europe et l'Orient.

Auparavant les deux mondes étaient en relations constantes et nombreuses, le commerce de la méditerranée était florissant, la navigation y était facile et sans risques du fait que la flotte byzantine assurait la sécurité et la police sur l'ensemble de cette Mer intérieure.

Puis Henri Pirenne développe dans son ouvrage les conséquences de cette rupture en Occi-dent : la disparition des grands axes commerciaux, le repliement des populations autour des châteaux forts, dans un étroite autarcie et l'émiettement de l'autorité politique malgré les tentatives de Charlemagne pour rétablir un grand Empire d'Occident qui éclatera dès sa mort.

Si Henri Pirenne ne s'était pas restreint au seul plan économique, dans sa recherche si neuve et si suggestive, il aurait découvert une autre cause bien plus fondamentale dans cette rupture entre l'Occident chrétien et le monde musulman.

Avant l'Islam, tous les peuples installés autour de la Méditerranée, fédérés par Rome, participaient à une même civilisation gréco-latine. Ils furent tous christianisés à la même époque et si cette civilisation romano-chrétienne pouvait prendre des aspects diversifiés selon les caractères particuliers à des populations de races et d'origines très variées, il n'en restait pas moins fondamental que l'essentiel des moeurs et des croyances communes était un ciment d'unité remarquable, malgré les disputes théologiques et les querelles de succession sur le trône impérial.

Or, à l'arrivée de l'Islam, il va se produire en Orient et en Afrique deux phénomènes simultanés et complémentaires. D'abord un émiettement de l'autorité politique : les chefs arabes musulmanisés furent incapables de créer un grand empire unifié. Après avoir détruit la remarquable administration romaine, ils se sont constitué des principautés féodales, un peu comme en Occident, en perpétuelles guerres intestines. Les khalifes de Damas, puis de Bagdad étaient bien incapables de maintenir un pouvoir politique stable ; eux-mêmes se massacraient ou s'empoisonnaient mutuellement et l'histoire de ces princes musulmans n'est qu'une longue suite d'horreurs.

Ensuite une unité culturelle, due au fait que l'Islam s'est répandu dans tout le monde musulman par la langue arabe, imposée parfois de force, mais souvent acceptée avec la nouvelle religion. Cette langue arabe s'est substituée au latin, au grec, à l'araméen, à l'égyptien, aux dialectes berbères. Elle a été le lien nécessaire entre des populations dispersées autour de la Méditerranée et séparées par les dissensions et les guerres perpétuelles entre les Khalifes et les seigneurs arabes constamment révoltés.

Mais tant vaut une langue, tant vaut la culture qu'elle véhicule. Or le rôle de l'arabe fut de couper ce monde musulman de la culture gréco-latine et chrétienne. Les populations, jadis chrétiennes, florissantes et heureuses, ont régressé prodigieusement vers une pseudo-culture arabe, caractérisée par l'analphabétisme, l'abrutissement des esprits, le mépris pour toute activité intellectuelle, l'inaptitude congénitale au progrès moral et spirituel. D'où une civilisation sclérosée, figée dans la masse des populations converties et le recours constant aux esclaves chrétiens chaque fois qu'un prince musulman voulait développer autour de lui un peu de luxe et d'art. L'Islam a joué sans cesse un rôle destructeur, c'est bien connu.

Mais la conséquence fondamentale de ces deux phénomènes, c'est non seulement une rupture entre l'Occident chrétien et le monde musulman, mais aussi

la formation d'une barrière infranchissable entre les deux mondes. La différence de langue provoqua une ignorance, puis une incompréhension, enfin une hostilité déclarée et définitive. La guerre religieuse ininterrompue en fut la manifestation la plus frappante. Le monde chrétien s'arma contre les Sarrasins, qui, eux-mêmes massacraient avec acharnement et cruauté les restes des anciennes communautés chrétiennes qu'ils n'avaient pu islamiser. Et depuis lors, il n'a jamais été possible de combler le fossé entre ces deux mondes antagonistes.

Au moment des croisades, les seigneurs francs ont constitué en terre d'Islam des principautés chrétiennes qui ont pu survivre pendant un siècle dans un milieu hostile. S'ils ont pu provisoirement instaurer une sorte de "modus vivendi" avec les populations qu'ils ont soumises, s'ils ont pu protéger les communautés chrétiennes non encore complètement massacrées, comme les Arméniens, ils se sont heurtés à un obstacle insurmontable, l'impossibilité absolue de convertir un musulman au christianisme et c'est la raison principale pour laquelle ils n'ont pu "tenir" en Orient et ils ont fini par être rejetés à la mer, "vomis" pour ainsi dire par l'Islam.

Tout cela pour en venir à notre propos fondamental. Jusqu'à la colonisation européenne du XIX° siècle, le monde musulman a totalement échappé à une influence occidentale et chrétienne. Il n'y a jamais eu le plus petit commencement d'osmose dans le sens de l'Occident vers l'Orient. Mais curieusement, et logiquement, nous le verrons, c'est l'Orient musulman qui a pénétré dans notre Europe chrétienne.

Les contacts repris au cours des croisades n'ont provoqué qu'un mouvement en sens contraire sur le plan de la culture. Les croisés sont partis, farouchement anti-musulmans, combattre les Sarrasins. Dans le même temps, toute une littérature en langue arabe a été traduite en latin et a diffusé en Occident chrétien des thèmes littéraires et religieux venus d'Orient.

Or nous constatons que ces traductions contenaient l'essentiel de la Gnose d'Asie et qu'elles ont pénétré chez nous par deux voies privilégiées, la Sicile et l'Espagne. Souvent ces traductions ont été établies par des Juifs qui ont transposé ainsi les ouvrages des philosophes et des poètes persans ou syriens et en ont répandu le contenu en Europe. C'est ce que nous allons montrer.

LA PHILOSOPHIE

Il n'y a pas de philosophie arabe et, n'en déplaise à Henry Corbin, il n'y a pas non plus de philosophie islamique ou musulmane. Les écrivains arabes qui se sont fait les commentateurs des philosophes grecs étaient soit des iraniens, comme al-Ghazzali, al-Kindi, soit des berbères, somme Ibn Tofail, Ibn Badja, soit des espagnols comme ibn Roschld, que les occidentaux ont appelé Averroès.

Ensuite ils n'expriment pas une pensée personnelle, élaborée selon des conceptions originales. Ils se contentent de traduire et de commenter les philosophes antérieurs. Or nous allons voir qu'ils sont prisonniers de la pensée néo-platonicienne et de la gnose manichéenne, celle qui s'était déjà répandue à travers le Bouddhisme.

Les Sabéens avaient établi, du VIII° au X° siècle, une école de traducteurs à Harran, au sud d'Edesse, à la frontière de la Syrie et de la Mésopotamie. Ils prétendaient remonter à Hermès Trismégiste et àAgathodaimên (le bon démon). Or nous savons que dans les manuscrits d'Asie Centrale, Hermès est un avatar de Mani, que de là il a passé chez les Arabes où il a été identifié à Idris et Hénoch.

Leur plus célèbre docteur, Thâbit ibn Qorra (mort en 901) avait écrit et traduit en syriaque, puis en arabe un livre des "Institutions d'Hermès", paraphrase de la révélation d'Hermès trismégiste bien connue déjà. Il avait également traduit en arabe des ouvrages de mathématique et d'astronomie.

Les Sabéens avaient inondé le monde musulman de multitudes d'ouvrages dits "pseud-épigraphes", des Pseudo-Platon, Pseudo-Plutarque, Pseudo-Ptolémée, Pseudo-Pythagore, etc, qui furent la source d'une vaste littérature néo-platonicienne en Asie. On leur doit également le Pseudo-Denys, attribué à St Denys l'Aréopagite.

Citons deux pseudépigraphes qui eurent une influence considérable en Occident et qui ont empoisonné les Universités chrétiennes. Une "Théologie dite d'Aristote", traduit en arabe sur une version syriaque du VI° siècle. C'est une paraphrase des trois dernières Ennéades de Plotin, qui cherche à montrer un accord entre Aristote et Platon et qui est à la base du néo-platonisme en Islam.

Le "Livre sur le Bien Pur", traduit en latin au XII° siècle par Gérard de Crémone, sous le titre "Liber de causis" ou "Liber Aristotelis de expositione bonitatis

purae". C'est en fait un extrait de l'"Elementatio théologica" du néo-platonicien Proclus. Il a fait croire à tout le Moyen-Age qu'Aristote était platonicien.

Les Sabéens ont repris la méthode des gnostiques qui consistait à attribuer des textes factices aux auteurs anciens et célèbres pour leur donner une forte publicité.

Il faut noter également deux ouvrages hermétiques qui furent très lus en terre d'Islam. Le "Livre du Secret de la Création et technique de la Nature" attribué par l'auteur anonyme à Apollonius de Tyane (Bien sûr! Nous tournons en rond et retrouvons les mêmes noms au fil de nos exposés sur la Gnose !) Il contient la célèbre "Table d'Emeraude" (Tabula smaragdina), et le "But du Sage" (Ghâyat al Hakim), qui contient des informations sur la liturgie des Sabéens et tout un enseignement sur le thème de la "Nature Parfaite". La Nature Parfaite, c'est l'entité spirituelle (rûha-nîyar), l'Ange du philosophe. Sohrawardi commente cette vision d'Hermès : c'est à sa quête que s'en va le pèlerin des épopées mystiques persanes d'attar.

Tous ces textes enseignent le panthéisme et la Gnose. Ecoutons Abû Yasid... Bastamî :

"Je contemplai mon Seigneur avec l'oeil de la Certitude après qu'il m'eut détourné de tout ce qui est autre que lui et illuminé de la Lumière. Il me fit alors connaître les merveilles de son secret, me révélant son ipséité (son Soi). Je contemplai mon moi par sa propre ipséité.

Ma Lumière pâlit sous sa Lumière, ma force s'évanouit sous sa Force, ma Puissance sous sa Puissance. Ainsi je voyais mon moi à travers son Soi. La grandeur que je m'attribuais, était en réalité sa Grandeur, ma progression était sa progression... etc."

On pourrait continuer longtemps sur ce thème de l'identification au monde divin.

* * *

Sohrawardi a vécu au XII° siècle. Il était né en 1155 à Sohraward, une ville du nord-ouest de l'Iran dans l'ancienne Médie. Il est disciple d'Hermès, de Platon, de Zoroastre.

"Il y avait chez les anciens Perses, écrit-il, une communauté qui était dirigée par Dieu. C'est par lui que furent conduits des Sages éminents, tout différents des Maguséens ! C'est leur haute doctrine de la Lumière, doctrine dont témoigne par ailleurs l'expérience de Platon et de ses prédécesseurs, que j'ai ressuscitée dans mon livre intitulé la "Théosophie orientale" (Hikmat al Iskrak) et je n'ai pas eu de prédécesseur pour un pareil projet."

Il fut le "resurrecteur des doctrines des Sages de la Perse concernant les Principes de la Lumière et des Ténèbres". Cette communauté de la Lumière persécutée par les Mages, adorateurs du Feu, qui avaient dressé contre elle le roi sassanide, n'est autre que l'Eglise manichéenne.

Sohrawardi avait d'abord suivi la doctrine d'Aristote, mais il eut une vision d'extase. Il fut, lui aussi, illuminé. On lui montra la multitude de ces "êtres de Lumière que contemplèrent Hermès et Platon et ces irradiations célestes, sources de la Lumière de Gloire et de la Souveraineté de Lumière dont Zoroastre fut l'annonciateur..." Il reprit la formule modifiée de Socrate : "Eveille-toi à toi-même !" Il enseignait une initiation progressive par la Connaissance, une Illumination par laquelle l'âme se connaît elle-même et connaît toutes choses par sa lumière intérieure. Tout ceci est parfaitement gnostique.

* * *

Au VI° siècle, l'empereur Justinien avait fermé les écoles philosophiques d'Athènes. La pensée grecque avait émigré en Syrie, àEdesse. Les philosophes syriens l'avaient transmise aux arabes qui en publièrent des commentaires à Bagdad, Al farabi au X° siècle, Avicenne au XI° siècle, Averroès au XII° siècle à Tolède en Espagne.

Or la pensée d'Aristote avait été bouleversée et faussée par la publication d'ouvrages néo-platoniciens que lui ont attribué les Sabéens, de sorte que la cohésion de son système métaphysique était rompue et que le mélange mal fondu des thèses inconciliables allait bouleverser l'enseignement des Universités chrétiennes.

En 1085, les chevaliers chrétiens d'Espagne, aidés par les croisés francs en vue de la "reconquista", s'emparèrent de Tolède et en firent la capitale du royaume chrétien, de sorte que plus jamais les Sarrasins ne purent la reprendre.

C'est alors que l'évêque français, Raymond de Sauvetat (1126-1151 environ) établit à Tolède un collège de traducteurs pour répandre dans les

Universités d'Occident la pensée et la science des arabes. Le juif Ibn Daoud traduisait de l'arabe en "romance", la langue espagnole populaire, les livres arrivés de Bagdad. Il ignorait le latin ; c'est Gondisalvi qui est bon latiniste, mais ignore l'arabe, qui prend le relais et transcrit le "romance" d'Ibn Daoud en latin.

A partir du XIII° siècle, la philosophie d'Aristote, revue et corrigée par les arabes, s'"engouffre" dans les Universités. Aristote, comme le dit si bien le P. Gabriel Théry, arrive chez nous "non pas vêtu du péplum et d'une toge, mais recouvert d'un burnous et coiffé du fez arabe." Ce fut une véritable conquête spirituelle de l'Islam, précise-t-il.

Ce fut aussi une véritable révolution dans les Universités. Le Moyen-Age vivait jusqu'alors sur la philosophie de Platon. Celle-ci ne voit dans la nature que des signes dont la signification se trouve dans le monde idéal, qui serait seul réel, le monde des idées pures. Elle conduit donc à un symbolisme systématique et délirant. Tout est symbole, rien de ce bas monde n'est réel. C'est le "mythe de la caverne", bien connu. On reste stupéfait devant le succès d'une pensée si absurde et si contraire au bon sens naturel.

Mais Aristote, au contraire, naturaliste, considère que la nature est bien réelle et contient en elle son intelligibilité. On découvrait enfin la nature que le XII° siècle se contentait d'interpréter symboliquement. Aristote usait de la démonstration, procédé propre à la raison. La supériorité de cette métaphysique rationnelle sur les mythes platoniciens était si grande qu'elle devait nécessairement l'emporter. Aristote devint le "Philosophe" par excellence.

Hélas ! Aristote avait été "revu et corrigé" par Averroès. Ce dernier lui avait attribué l'idée d'un intellect-agent unique pour tous les hommes :

> "Il y a, écrit Etienne Gilson, dans sa "Philosophie du Moyen-Age", un seul et unique intellect-agent pour toute l'espèce humaine et c'est par son action en nous que nous pensons... L'immortalité n'appartient qu'à cet intellect-agent commun à toute l'espèce humaine, c'est-à-dire que l'immortalité disparaît et que l'individu en tant que tel s'évanouit au moment de la mort."

Cet intellect-agent unique n'est pas autre chose, dans un langage scolastique, que l'âme universelle du monde enseignée par nos gnostiques. Je ne pense pas par moi-même, mais par une âme divine qui est logée en moi. Mes idées ne sont pas l'oeuvre élaborée par ma faculté intellectuelle, elles sont reçues d'une intelligence divine qui agit en moi. Elles sont donc nécessairement vraies. L'erreur est impossible. Notre âme est un Esprit-Saint. Notre corps n'est qu'une carapace de matière unie temporairement à une âme universelle. Au moment de la mort, notre individualité disparaît. C'est le retour au néant, le "Nirvana" des bouddhistes, suivi de la plongée dans le Grand Tout. On ne peut être plus gnostique !

Poursuivons les conséquences : si l'homme ne pense pas par lui-même, il n'est pas maître de ses actes. C'est l'âme universelle ou intellect-agent qui est seul responsable. Il n'y a pas de libre-arbitre (1). Appliquons cela à l'Islam. C'est Allah qui intervient constamment dans la vie humaine, selon son bon plaisir : "Nous avons attaché, dit le Prophète, au cou de chaque homme son oiseau (son destin)." - "Allah, nous explique Louis Gardet, est seul être et seul agent. Le créé ne saurait avoir de réelle valeur ontologique. Le bien et le mal n'existent point dans les choses mais par le commandement du Seigneur. Et Allah guide dans le bien qui il lui plaît et abandonne dans le mal qui il lui plaît.

Puisqu'il n'y a pas d'activité spirituelle propre à chacun, c'est la communauté, "l'umma", qui pense, qui a reçu le Livre. Il n'y a pas de magistère dogmatique non plus en Islam, puisque tous pensent par le même texte perpétuellement récité. De plus, il n'y a pas de connaissance "naturelle" du monde. Allah n'a pas donné aux hommes une nature intelligible des choses que chacun doit "déchiffrer", qu'il doit "lire" dans les créatures (c'est le sens du mot "intellegere"). Il n'y a pas de réalité permanente, cohérente et significative dans le monde créé. Dieu seul peut enseigner. Toute science de la nature se réduit à une foi et est acceptée sans acte de compréhension naturelle.

* * *

Alors on comprend très bien que les autorités ecclésiastiques se soient inquiétées d'une pareille invasion, si contraire aux vérités naturelles et à la foi chrétienne. Averroès, le panthéiste ! Averroès "l'Antéchrist" ! Les condamnations se sont multipliées contre la philosophie d'Aristote. L'évêque de Paris a

(1) C'est ce qu'avait très bien compris un brave chevalier du temps de St Louis, à Paris, où ces problèmes étaient soulevés. A son confesseur qui lui demandait d'expier ses fautes, il répondit : "Si l'âme du bienheureux apôtre Pierre est sauvée, moi aussi je le serai, car si nous n'avons qu'une seule intelligence pour connaître, notre fin sera la même."

publié des sentences de condamnation, même contre St Thomas d'Aquin au début de son enseignement.

Ce sera la gloire de St Thomas de comprendre qu'il fallait d'abord rétablir la pensée véritable d'Aristote et pour cela retrouver le texte initial. Il ignorait le grec. Il obtint la traduction directe du grec en latin établie par Guillaume de Moerbeke. Il en soumit le texte à une exégèse rigoureuse, littérale. Quelle différence avec celui d'Averroès ! Ce dernier apparut alors, non pas comme le commentateur élu d'Aristote, mais comme son "dépravateur". Il a fallu un génie et un saint pour "exorciser" au sens propre Aristote et "délivrer" l'Occident de cette invasion gnostique sous étiquette musulmane.

LA LITTERATURE

Les critiques littéraires qui se sont penchés sérieusement sur le problème des origines de la littérature médiévale ont remarqué avec précision l'apparition soudaine au XII° siècle d'une épopée courtoise et des romans de chevalerie, dont ils n'ont pu trouver la source dans les chansons de gestes et les épopées carolingiennes du siècle précédent. Ils ont noté à ce sujet des nouveautés remarquables dans le choix des thèmes et les modes d'expression. Ils ont signalé l'opposition fondamentale d'inspiration entre les épopées franques et les romans bretons de la Table Ronde.

Louis Clédat, dans son "Epopée courtoise" définit ainsi les deux genres :

> "L'épopée courtoise, légère, brillante, se plaisant à la peinture des fêtes de cour, des tournois, des expéditions aventureuses, aimant àmultiplier les surprises d'un merveilleux conte de fées, donne àl'amour une place prépondérante : l'épopée nationale, grave, grandiose, consacrée aux luttes nationales, féodales ou religieuses, emprunte àla religion les ressources de son merveilleux austère, profondément dédaigneux des passions et des délicatesses du coeur."

On remarque, dans ces romans du cycle breton des peintures vives, assez libres, des situations risquées, une complaisance pour le vice. Dans Tristan, par exemple, aucun blâme pour Iseut et son complice ; au contraire, tous deux sont vantés pour leur beauté et leur esprit. Seul le roi March est ridiculisé. On trouve dans ces romans une sorte de naturalisme tout païen, une finesse et une politesse recherchée dans le mépris le plus éhonté des lois morales et de l'enseignement de l'Eglise.

On remarque également qu'on ne trouve pas trace dans ces romans de l'enthousiasme que suscitaient alors chez les chevaliers francs les luttes contre les Sarrasins et qui était l'âme des poèmes carolingiens et la chose devrait faire "dresser l'oreille". C'est à l'époque où la chevalerie d'Occident engage les plus énergiques combats contre les Sarrasins, qu'une littérature nouvelle s'efforce de détourner les esprits de la noblesse franque vers la vie raffinée et efféminée des cours d'amour. Il s'agit donc d'une opération de désarmement des esprits, bien menée depuis l'Orient musulman et qui coïncidait avec l'invasion de la nouvelle philosophie dans nos Universités chrétiennes.

Or l'étude minutieuse des sources nous montre que cette littérature courtoise est toute tirée des écrivains musulmans du X° et du XI° siècles, qu'elle a pénétré en Occident par l'Espagne, comme la philosophie à la même époque.

On a noté par exemple que le type du chevalier errant, redresseur de torts, est tiré du poème d'Antar, recueil de légendes remontant àHaroun-al-Raschid, réunis sous forme de roman par Erous Moyyed, médecin et poète, dédié au vizir de Zangui en 1145. Antar, monté sur son cheval Abjer, est toujours prêt à dégainer son épée Dhamy en s'écriant : "Je suis celui qui aime Ibla". En récompense de ses prouesses, le roi Zoheir lui donne le surnom de Aboulfauris, le père des chevaliers. On trouve des thèmes courtois dans le livre des Rois (Shah-nameh) de Firdousi, publié en 1010 et donc antérieur aux premières épopées chevaleresques.

L'amour courtois ou "l'Eternel Féminin"

Dans l'histoire des Gnostiques, on voit apparaître dès le début des femmes déifiées : Simon le Magicien vivait avec la fameuse Hélène de Tyr qui personnifiait, disait-il l'Ennois, émanation directe de Dieu et la foi en Hélène et en lui était la première condition du salut. Montanus avait les prophétesses Priscille et Maximilienne, porte-paroles du St-Esprit. Les cathares admiraient leur déesse, Esclarmonde de Foix. Pétrarque voit apparaître dans le Temple de Claire, à Avignon, son amie Laure, Boccace reçoit sa bien-aimée Flametta (petite flamme) dans le Temple de Ste Claire à Naples, Dante trouve aussi sa Béatrice dans "un lieu où l'on chante les louanges de la reine de gloire". Cette Béatrice est une sorte de déesse qui le conduit à travers le monde de la nuit et des élus. Une certaine Wilhelmine était considérée à l'époque de Dante comme une incarnation du St-Esprit. Fra Dolcino s'était adjoint une femme nommée Marguerite

qu'il appelait sa soeur spirituelle... On pourrait ainsi poursuivre le culte de la femme divinisée dans toute la tradition gnostique à travers les siècles.

Or ce mythe gnostique nous est revenu à travers l'Islam, sous la forme de l'amour courtois chanté en langue d'oc par les troubadours. On a cherché longtemps d'où pouvait venir ce thème à la fois érotique et religieux, inconnu avant le XII° siècle dans notre littérature féodale. Deux érudits se sont penché sur le problème, Eugène Aroux, au siècle dernier et A.R. Nykl, plus récemment. Tous deux ont reconnu dans cette nouvelle mode littéraire une invasion de pensée musulmane.

On trouve partout chez les poètes soufis un mélange extraordinaire, un amalgame singulier entre l'amour spirituel et l'exaltation érotique. Les annales de cette poésie qui invoque sous le nom d'une femme la divinité elle-même, dont cette femme est le symbole visible, s'ouvrent en Occident avec Platon qui a expliqué dans le "Banquet" que l'amour physique des êtres créés est le symbole et le premier degré de l'amour de Dieu.

On remonte, dans cette recherche de l'amour courtois, à Ibn Dawoud qui écrivait à Bagdad en 910 un traité sur l'Amour, le "Kitab-as-Zahra". L'amour humain, dit-il, est un mal qu'il faut dominer. C'est une fatalité physique, une force naturelle, inéluctable et aveugle, sans raison et sans but. Il est possible d'en réduire les méfaits. L'acte charnel est répréhensible, le désir dominé est oeuvre méritoire :

> "Quand bien même la chasteté des amants, leur éloignement pour la souillure et le soin de leur pureté ne seraient pas protégés par les préceptes des lois religieuses et le préjugé des coutumes, certes ce serait encore le devoir de chacun de rester chaste, afin d'éterniser le désir qui le possède avec le désir qu'il inspire".

On rapporte également un dialogue sur l'amour tiré des "Prairies d'Or" de Mas'oudi, écrit au VIII° siècle. L'amour émane de la beauté divine, du principe subtil de la substance. Celui qui aime est illuminé d'une flamme intérieure, tout son être resplendit, ses qualités le placent au dessus des autres hommes. L'amour n'est vivifiant que par sa défaite, il ne s'accomplit que dans la mort.

■ ■ ■

A partir du XI° siècle, cette littérature amoureuse passe en Espagne. Ibn Hazm (994-1065) publie à Cordoue le "Livre des religions et des sectes". En 1022, à vingt huit ans, il rédige le "Collier de la Colombe", où l'on découvre tout le langage des "Fidèles d'Amour" du Languedoc : le messager, la soumission à la dame, le "Lauzangier", la fidélité, la maladie et la mort de l'amant. Cette soumission de l'amant à sa dame est un hommage platonicien à la Beauté, une exaltation de la dame divinisée. "L'amant doit se soumettre aux désirs de son aimée, comme l'esclave et le domestique envers son maître".

Son contemporain, Ibn Zaïdoun compose uniquement des poèmes à la poètesse Wallade, fille d'un calife, qui était "la première femme de son temps". Au XII° siècle, Abou Bekr Mohammed ibn Guzman célèbre l'amour courtois en langue arabe populaire, le "zadjal" où il mêle beaucoup de mots et d'expressions en langue d'oc, ce qui suppose un public mi-arabe, mi-chrétien.

Enfin cette littérature apparaît en France à Poitiers d'abord, apportée par les chevaliers du comte Guillaume. En 1120, il avait conduit 600 chevaliers à Alphonse le Batailleur qui avait parcouru en un raid éclair toute l'Espagne jusqu'à Valence et Grenade. Le comte Guillaume avait épousé une aragonaise, la veuve de Sanche d'Aragon. A la prise de Barbastro, les auteurs arabes racontent que les seigneurs francs s'étaient conduits d'une manière scandaleuse. Au cours de ces guerres continuelles, les deux civilisations, l'arabe et la chrétienne, se sont compénétrées, surtout par les prisonniers et les transfuges, par les Juifs aussi.

* * *

Pour le platonisme des soufis, comme pour les fidèles d'amour, il se produit une véritable transmutation de l'amour humain, qui apparaît comme une émergence divine.

Ecoutons ce texte significatif d'Ahmed Ghazzali (mort en 1126 en Iran) :

> "Lorsque l'amour existe réellement, l'amant devient la nourriture de l'Aimé : ce n'est pas l'Aimé qui est la nourriture de l'Amant, car l'Aimé ne peut être contenu dans la capacité de l'amant... Le papillon qui est devenu l'amant de la flamme, a pour nourriture, tant qu'il est encore à distance, la lumière de cette aurore. C'est le signe avant-coureur de l'illumination matutinale qui l'appelle et l'accueille. Mais il lui fait continuer de voler jusqu'à ce qu'il la rejoigne. Lorsqu'il y est arrivé,

ce n'est plus à lui de progresser vers la flamme, c'est la flamme qui progresse en lui. Ce n'est pas la flamme qui lui est nourriture, c'est lui qui est la nourriture de la flamme. Et c'est là un grand mystère. Un instant fugitif, il devient son propre aimé (puisqu'il est la flamme). Et se perfection, c'est cela".

Pratiquer l'amour, c'est se diviniser. Il ne s'agit pas d'un amour purement spirituel, mais bien charnel. Les textes des poètes soufis et des troubadours sont formels. Les descriptions sensuelles et érotiques y foisonnent. L'étreinte amoureuse provoque dans tout le corps une exaltation de la sensibilité générale qui donne l'impression à l'amant de se hausser hors de sa condition simplement humaine et de participer à un acte divin. C'est pourquoi aussi il cherche à trouver la mort dans l'acte même de l'amour pour éterniser cette intuition divinisante.

Il est de fait que, contrairement à ce qu'affirment les fidèles d'amour, l'union charnelle a une finalité naturelle qui est la procréation, c'est-à-dire une participation à l'action créatrice de Dieu. En un certain sens cet acte est divin, en tout cas il est sacré. L'Eglise l'a sanctifié par le sacrement de mariage, mais il ne divinise pas.

Or les "Fidèles d'Amour", comme les poètes soufis, veulent ôter à l'amour sa finalité. Ils le disent pur et chaste, c'est-à-dire stérile. Ils parlent d'un amour "de loin", nous dirions aujourd'hui une étreinte réservée. C'était la forme de contraception de l'époque. Unissez-vous dans l'acte charnel, mais ne donnez pas la vie, cherchez plutôt la mort. De plus cet amour est toujours adultère et pratiqué hors mariage. Il en est l'exacte inversion. On ne peut pas s'opposer plus efficacement au plan du Créateur en refusant de transmettre la vie que l'on a reçu de ses parents. Seul Lucifer, "homicide et menteur", peut s'intéresser à une pareille singerie du véritable amour tel que Dieu l'a voulu.

Le Langage des Oiseaux

Dans son désir de se diviniser, l'homme cherche des moyens de monter dans l'azur et de se confondre avec la Lumière pour rejoindre son séjour originel, le ciel, d'où il est tombé par une chute catastrophique. Voilà un thème gnostique bien connu.

L'homme voudrait bien être oiseau : son envol dans l'air semble le soustraire à la pesanteur, dans l'azur et sous les feux du soleil il apparaît nimbé d'or et de lumière. Il finit par se confondre avec le ciel lui-même. Voilà un symbole de l'âme, enfermée dans sa carapace corporelle, qui, "empennée" à la manière d'Icare, cherche à rejoindre le monde divin d'où elle a été rejetée.

On connaît le texte célèbre de Chateaubriand, dans René :

"Souvent j'ai suivi des yeux les oiseaux de passage qui volaient au dessus de ma tête. Je me figurais les bords ignorés, les climats lointains où ils se rendent. J'aurais voulu être sur leurs ailes. Un secret instinct me tourmentait. Je sentais que je n'étais moi-même qu'un voyageur, mais une voix du ciel semblait me dire : Homme, la saison de ta migration n'est pas encore venue, attends que le vent de la mort se lève, alors tu déploieras ton vol vers ces régions inconnues que ton coeur demande. Levez-vous vite, orages désirés, qui devez emporter René dans les espaces d'une autre vie."

Ce texte illustre bien celui d'al-Gazzali, cité plus haut, qui nous montre le papillon, rejoignant par son vol la lumière du matin pour se confondre avec la flamme qui l'accueille et dans laquelle il se perd.

Or les poètes musulmans ont joué dans ce registre avec beaucoup de virtuosité. Le poète persan Farid al Din Attar a écrit un poème intitulé "Le Colloque des Oiseaux" (Mantic al Tayr). Sous la conduite de la huppe, les oiseaux se mettent à la recherche de Simurgh qu'ils se sont choisi comme Roi. Tous périssent au cours de la quête, sauf trente d'entre eux. (Si, veut dire trente et murgh, en persan signifie oiseaux). Ces survivants finissent par reconnaître la divinité en eux-mêmes et sont absorbés dans le Simurgh divin par anéantissement (fanâ) de leur individualité matérielle.

Ce poème a de grandes analogies avec un autre ouvrage persan, "La Rose de Bakawali". La rose mystérieuse proposée à la conquête de l'homme, c'est Dieu lui-même. On y retrouve la doctrine des soufis :

"Dieu existait seul au commencement des siècles, y est-il dit. Il était concentré en lui-même. Le soleil de sa substance était resté caché derrière le voile du mystère. Il se complaisait dans son amour. Mais il éprouva le désir de se manifester au dehors. Il voulut montrer sa beauté, faire connaître le vin de son amour et mettre en évidence le trésor sacré de sa nature. A cet effet il créa l'univers. Ce fut ainsi que l'unité de Dieu alla se réfléchir dans le

miroir du néant".

Le monde n'est que le miroir de Dieu ; il est pur néant, il est Dieu se réfléchissant sur lui-même. On ne peut être plus panthéiste.

Eh bien ! cette "Rose de Bakawali" est l'inspiratrice du célèbre "Roman de la Rose". Cette Rose divine est posée au centre d'un beau jardin que parcourt Déduit, qui "de la terre as Sarradins, fit là ces arbres aporter". Précisons que les oiseaux, chantres d'amour, y gazouillaient à l'envi, cherchant à se surpasser l'un l'autre : "Ils chantaient un chant itel com s'ils fussent espéritels". Comprendre le langage des oiseaux, c'est donc se préparer à rejoindre le royaume de la Lumière, le "Wonderland" que Michel Carrouges nous a décrit avec tant de précision minutieuse dans sa "Mystique du Surhomme".

CONCLUSION

La religion musulman a été marquée dès son apparition par une importante série de déficiences fondamentales. Enumérons les :

En Islam, il n'y a pas de culte sacrificiel, donc pas de sacerdoce, pas de sacrifice, pas de sacrement, disons rien de spécifiquement "sacré".

En Islam, il n'y a pas de doctrine, donc pas de magistère, donc pas d'enseignement. La récitation cadencée et balancée du Coran, les commentaires sur les "hadiths" du Prophète ne peuvent pas décemment s'appeler un enseignement.

En Islam, il n'y a pas la distinction fondamentale entre le domaine temporel et le domaine spirituel. L'un des deux se ramène àl'autre et nous constatons que le spirituel est dominé et écrasé par le temporel. En conséquence, il n'existe pas non plus en Islam de distinction entre le for externe des actes humains et le for interne des consciences. La moralité se réduit à l'observance des règles juridiques et comme le libre-arbitre est nié, le domaine de la conscience personnelle est réduit à néant. Voilà un handicap prodigieux pour l'éducation de la droiture d'intention dans la vie morale.

De telle sorte que l'Islam ne peut être appelé une "religion" que dans un sens bien restreint et presque usurpé. En fait, il "tient lieu" de religion pour des millions d'hommes depuis des siècles. On comprend que, avec de telle déficience de presque tout ce qui pourrait constituer, au sens propre, une "religion", les peuples soumis à l'Islam soient retournés vers une semi-barbarie, dans un abêtissement général des esprits et une longue sclérose de la civilisation.

Dans ces conditions, l'Islam ne pouvait se répandre sur les chrétientés d'Europe qui le rejetaient avec horreur.

Les écrivains musulmans ont dû chercher leur nourriture intellectuelle ailleurs. Les philosophes sont allés trouver dans la pensée grecque de quoi nourrir leurs méditations. Ils ont transmis àl'Occident la philosophie néo-platonicienne qui leur était donnée en pâture par les Sabéens. Les poètes et les mystiques sont allés trouver dans le Bouddhisme de quoi alimenter leurs rêves. Ils ont transmis àl'Occident le panthéisme que leur ont insufflé les soufis.

Et depuis lors, l'Occident chrétien a absorbé en partie ces deux poisons. La philosophie réaliste d'Aristote et de St Thomas n'a pu s'imposer définitivement et depuis Descartes, nous vivons dans la plus complète confusion des doctrines. La littérature reste encore aujourd'hui empoisonnée par une notion de l'amour si contraire à l'ordre naturel, comme l'a démontré Demis de Rougement dans son remarquable ouvrage : "L'Amour et l'Occident".

Enfin, lorsque l'Occident a pu reprendre la maîtrise politique et militaire sur le monde arabe, l'Islam a été capable d'assimiler les progrès techniques, la puissance matérielle, le luxe et le confort de ses classes dirigeantes, mais il a rejeté avec un instinct infaillible le christianisme qui lui était présenté simultanément. La "religion" musulmane restera toujours l'obstacle le plus radical à l'expansion de la foi chrétienne.

E. C.

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

- Michel d'HERBIGNY : "L'Islam naissant. Notes psychologiques" (Orientalia christiana, n° 51 mars-avril 1929) montre bien l'origine judéo-chrétienne du Coran.

L'oeuvre de P. Gabriel Théry est résumée dans :

- Hanna ZACHARIAS : "Voici le vrai Mohamed et le faux Coran (Nouv.Ed.Lat. 1960)

- Joseph BERTUEL : "L'Islam, ses véritables origines. Essai d'analyse et de synthèse". 3 vol. (Nouv.Ed.Lat.1981 à 1984)

- Joseph BERTUEL : "Le vrai visage du P. Théry. Son oeuvre libère l'Islam de l'imposture arabe" (Itinéraires mai 1964)

-Frère Bruno BONNET-AYMARD : "Le Coran, traduction et commentaire systématique" 2 vol. (La Contre Réforme Catholique)

Sur la philosophie en Islam :

- Henry CORBIN : "Histoire de la philosophie islamique" 2 vol. (Gallimard 1964) écrit par un gnostique.

Sur l'Amour courtois et les troubadours :

L'oeuvre d'Eugène Aroux est introuvable. Un résumé de son enseignement dans :

- Olivier de MONTEGUT : "Le drame albigeois. Dénouement tragique de l'histoire secrète du Moyen-Age" (Nouv.Ed.Lat. 1962)

- Denis de ROUGEMENT : "L'Amour et l'Occident" (Plon 1939), spécialement le livre II "les origines religieuses du mythe, les mystiques arabes".

- Pierre BELPERRON : "La Joie d'Amour. Contribution à l'étude des troubadours et de l'Amour courtois". (Plon 1948)

Pour une vue d'ensemble du monde musulman, relire :

- Jérôme et Jean THARAUD : "Les mille et un jour de l'Islam" 4 vol. (Plon 1935 à 1950). Tout a fait remarquables : Les cavaliers d'Allah - Les grains de la Grenade - Le rayon vert - La chaîne d'or.

Quelques monographies importantes :

- Henri PIRENNE : "Mahomet et Charlemagne" (Presses Univ. de France 1970)

- Ignatio OLAGUE : "Les arabes n'ont jamais envahi l'Espagne" (Flammarion 1969)

- GARCIN DE TASSY : "La poésie philosophique et religieuse chez les Persans" extraits, tirés à part.

Note sur la Kabbale

Il court, dans nos familles traditionnelles, des idées bien étranges sur la nature et l'origine de la Kabbale juive. Elles sont la fidèle reproduction des affirmations d'écrivains du siècle dernier recopiées dans les livres des juifs convertis de cette époque, essentiellement le rabbin DRACH, et les frères LEHMANN.

Or ces affirmations sont tout à fait controuvées. Des études plus approfondies ont permis de porter sur la Kabbale, des jugements infiniment plus précis que nous avons résumés dans notre étude sur la Gnose dans l'Humanisme. Il est nécessaire donc de revenir sur ce sujet et de noter les difficultés que nous avons rencontrées au cours de nos recherches.

Première difficulté, commune à tous les convertis.

Un converti a reçu toute sa formation morale et intellectuelle en dehors de la Foi catholique. C'est justement parce que cette formation lui apparaissait comme entachée d'un certain nombre de déficiences qu'il s'est rapproché de l'Eglise. Mais la conversion n'a pas produit immédiatement tous les effets qu'il pouvait en attendre. La formation première, non-chrétienne, a donné un pli définitif à son intelligence, qui résiste aux vérités de la Foi reçue. Il lui faut donc chercher entre sa culture première et les nouveautés acquises à la suite de sa conversion, des points de concordance. Opération difficile, toujours incomplète et inachevée. On ne trouve pas dans leur enseignement cette belle harmonie intelligente qui court à travers toute l'oeuvre de St Thomas d'Aquin.

Les juifs convertis du siècle dernier n'échappent pas à la règle commune. Le Rabbin DRACH et les abbés LEHMANN ont commis un certain nombre d'erreurs sur la Kabbale. Cela ne tient pas au fait qu'ils seraient de faux convertis, mais qu'étant juifs de naissance et de formation culturelle, ils ont gardé, malgré leur conversion, des idées faussées sur les traditions juives, idées qui avaient cours dans leur milieu d'origine et dont ils ont eu du mal à se débarrasser après leur conversion. Il suffit de lire leurs ouvrages avec un peu de discernenemt pour faire le tri entre ce qu'ils ont acquis de vérités par leur conversion et ce que cette conversion n'a pas encore pu modifier dans leur esprit.

Voyons le cas de la Kabbale. Nous ne faisons pas d'erreur sur le mot : il s'agit de la Kabbale gnostique et panthéiste, cette soi-disant "tradition orale" qui remonterait à la captivité de Babylone.

Le mot lui-même apparaît seulement au XII° siècle de notre ère dans le vocabulaire juif. Son enseignement apparaît pour la première fois d'une manière bien claire dans le Livre du Zoar, c'est à dire de la Splendeur, rédigé par un écrivain espagnol du XIII° siècle.

L'auteur du Zoar s'efforce d'amener les rabbins de son temps à la Gnose panthéiste. Pour cela, il a traduit du Grec en langue hébraïque les enseignements repris aux Grands Gnostiques des premiers siècles chrétiens. L'En Sof est la transcription du Plérôme des Grecs, les sephirotha, des Eons et des Archontes, etc... etc... Tout cela enrobé dans une mythologie extravagante qui avait pour but d'égarer les esprits dans des méandres compliqués dont ils ne pouvaient dégager la substance, sans être révoltés par cette inversion radicale de la foi juive selon l'Ancien Testament.

Evidemment l'auteur du Livre ne pouvait pas expliquer à ses corréligionnaires qu'il voulait leur enseigner une nouvelle religion , ce qui aurait ôté toute autorité à son travail. Il affirma donc qu'il venait de trouver un vieux manuscrit écrit jadis par un rabbi Siméon ben Jochaï (quelle opportune trouvaille !), que celui-ci y avait consigné l'enseignement transmis à lui par les Sages d'Israël et reçu par Moïse de la bouche même de Yaweh sur le Sinaï. Enseignement resté secret, découvert récemment : le vrai Judaïsme donc, auquel tous les rabbins devaient se rallier. Pieux mensonge, mais nous dirons abominable imposture. Le rabbin DRACH et les Frères LEHMANN ont à leur tour retransmis cette légende et accordé au Livre du

Zoar un respect et une autorité religieuse obtenues par fraude.

On ne peut trouver dans les reproches que le Christ et les apôtres ont fait aux juifs de leur temps, des formules qui laisseraient supposer l'existence de pensées gnostiques ou panthéistes. Le Christ leur reproche essentiellement de ratiociner sur la Loi de Moïse et d'imposer des rites compliqués à plaisir, avec une application minutieuse à la lettre de la Loi. Cela n'est pas gnostique. Il ne leur reproche pas d'erreurs sur la nature métaphysique du monde, sur la réincarnation ou sur le Grand Tout Plérôme et autres principes gnostiques bien connus. Dans le Talmud de cette époque, on ne trouve pas non-plus de telles extravagances métaphysiques. Les juifs sont pointilleux sur la Loi ; les Gnostiques sont antinomistes et refusent toute loi. Il y a là une opposition fondamentale entre la mentalité juive de cette époque et l'enseignement de la Gnose. C'est un point qui a été bien vu et bien développé par le Père Bonsirven dans son livre : "Sur les ruines du Temple".

On voit apparaître une première forme de Gnose seulement chez les judéo-chrétiens, parmi les premiers convertis, à la suite de l'enseignement de Philon d'Alexandrie. Or ces thèmes gnostiques sont repris à la tradition grecque de Platon et non de la tradition juive. Rappelons que la légende d'un Platon inspiré par Moïse est une supercherie inventée par les néo-platoniciens à laquelle Saint Augustin a cru un moment. Philon a transmis aux judéo-chrétiens cette idée que le Christ,donc le Verbe, était un ange, c'est à dire un "démiurge" à la mode de Platon, un fabricateur du Monde.

Dans l'Epitre aux Hébreux, adressée par l'Apôtre aux Ebionites, il est reproché une conception angélique du Verbe et l'attente d'un double Messie. On voit mal, là encore, une pénétration importante de Gnose chez les Ebionites. C'est à partir de Simon le Magicien, un juif samaritain converti que la Gnose pénètre dans les milieux juifs convertis au Christianisme.

Deuxième difficulté

Les juifs convertis du siècle dernier se sont rattachés à un christianisme faussé par le traditionalisme et le fidéisme propres à cette époque. Nous avons démontré dans notre étude sur la Gnose dans la "Tradition" (entre guillemets) que cette forme de Christianisme était infecté par le Platonisme et l'Illuminisme maçonnique triomphant dans les milieux catholiques traditionnels de ce temps.

Or nous savons que le rabbin DRACH est devenu disciple de Lamennais et ami de Bonnety qui lui ouvrait les colonnes de sa "Revue de philosophie Chrétienne". Nous savons que les frères LEHMANN ont été converti par leur professeur de Philosophie du Lycée de Lyon, disciple de l'abbé Noirot, grand platonicien, lui aussi imprégné de Fidéisme. C'était le malheur des temps.

En lisant le Livre du Zoar , ils ont cru y retrouver les formules d'un mysticisme platonicien qui imprégnait leur esprit. Ils ont cru que ce livre était très ancien, comme l'affirmait l'auteur du Moyen-Age et ils ont replacé la rédaction à l'époque du Christ. Le chanoine LEHMANN Augustin, dans son livre sur le Messianisme, fait souvent référence au livre du Zoar,, comme à un livre juif, plein de vérités chrétiennes. Il y avait là une interférence regrettable entre un mysticisme juif gnostique et une mystique platonicienne à prétention chrétienne. On comprend bien leur erreur, mais c'est une erreur provoquée par une connaissance incomplète et tronquée du véritable christiannisme. Là encore, le mépris de la scolastique et de l'oeuvre de Saint Thomas d'Aquin a maintenu les esprit religieux dans des équivoques bien dangereuses.

On comprend d'ailleurs très bien pourquoi le rabbin DRACH a publié son livre sur la Kabbale des Hébreux. Adolphe Franck venait d'expliquer à ses corréligionnaires le vrai sens de la kabbale. Il s'agissait bien de les inviter à entrer dans la vraie Gnose, à ne pas se tromper sur le sens du Zoar, à le considérer comme un vrai manuel de Gnose. Nous avons donné le résumé de cette présentation dans notre étude sur la Gnose et l'Humanisme. C'est Adolphe Franck qui a raison et c'est le rabbin DRACH qui n'a pas compris et qui veut "venger" le livre du Zoar"de la fausse imputation de panthéisme". Hélas !

E. C.

NOTES DE GÉRANCE

NUMÉROS ANCIENS

Les 17 premiers numéros sont épuisés du fait de l'incendie qui a détruit notre local en Septembre 1988. Leurs sommaires sont néanmoins reproduits en page 2 de couverture ainsi que celui du N° 18, épuisé depuis lors.

Restent disponibles les N° 19, 20, 21 presque épuisés, le N° 22/23 et les N° 24, 25 dont vous trouverez les sommaires ci-dessous et bien entendu ce N° 26.

SOMMAIRE N° 19

SOMMAIRE N° 20

SOMMAIRE N° 21

SOMMAIRE 22/23

SOMMAIRE N° 24

SOMMAIRE N° 25

UN CADEAU POUR VOS AMIS

Le numéro spécial 22/23 sur "L'École Moderne de l'Ésotérisme Chrétien" toujours disponible au prix de 100 francs, constitue un excellent cadeau à offrir à vos amis : vous contribuerez à leur ouvrir les yeux pendant qu'il en est encore temps...

AUGMENTATION DES TARIFS

Depuis bien longtemps notre prix était resté inchangé. L'augmentation continue des tarifs postaux, dont la charge avoisine le tiers de nos dépenses, nous conduit à vous demander aujourd'hui un petit effort comme vous le verrez en page 4 de couverture.

Merci d'avance pour votre aide financière, ainsi que pour les adresses d'amis toujours bien utiles.

N° d'inscription S/480

Dépôt légal 4e trimestre 1994 - Impression C.E. Imprimeries

ISNN 0247 - 3607